LES MAISONS

Ricardo Gabriel Curci

PROLOGUE D'Alberto Ramponelli

Le bon lecteur lit pour la raison la plus plausible, la plus ancienne et la plus justifiée : pour apprécier ce qu’il lit, a dit un jour Jaime Rest. Celui qui s'adonne à ce plaisir est généralement un lecteur à la fois sensible et intelligent. Un lecteur exigeant, sans aucun doute, qui, en ouvrant un livre d'histoires, nourrit le désir intime de trouver, d'abord, des
histoires qui méritent d'être racontées ; et deuxièmement, construit de la manière qui convient le mieux aux histoires dites. L’écrivain de fiction doit donc répondre à cette double exigence. Si vous souhaitez aspirer à des lecteurs intelligents et sensibles, bien sûr.

Cet ensemble d'histoires de Ricardo Curci révèle cette aspiration.

Ils allient une bonne tradition narrative et une voix personnelle, avec leurs propres accents.

Les récits successifs nous font découvrir un monde étrange, habité par des personnages singuliers dont les desseins assiègent souvent la démesure, évoluant dans une atmosphère dense, presque toujours hallucinatoire. J'ai dit "un monde", j'ai dit "une atmosphère", car même si les histoires sont multiples, elles constituent en réalité une saga, anticipée dès le titre du volume. Les environnements sont réitérés, les personnages réapparaissent, mais avec les inévitables modifications qu'entraîne le passage du temps. Ce qui n’est pas modifié, ce qui perdure dans le changement et donne l’unité à l’ensemble, c’est ce trait exceptionnel d’anormalité que dénotent les personnages centraux et principaux. Cette anomalie se manifeste à travers des projets délirants, parfois sordides ou sinistres, menés contre toute raison, toute logique, toute moralité, même face au risque de perdre sa propre vie ou de sacrifier celle d'une personne innocente dans le désir de la consommer. . De ce point de vue, nous nous trouvons face à un ensemble surprenant de comportements où semble sous-

tendre la tentative excessive d’assimiler la volonté humaine à un pouvoir surnaturel, qu’il soit d’origine divine ou diabolique. Une tentative, bien sûr, condamnée à échouer encore et encore, avec des conséquences désastreuses et irréparables, qui révèlent paradoxalement la petitesse de l'homme, le ridicule de ses excès. Cette composante fait courir un certain vent tragique à travers les fissures et les méandres de ce monde construit d'une main dissolvante à partir de chacune des histoires qui le captent.

Regardons quelques-uns de ces projets délirants : Walter, un architecte, veut construire une maison comme une cathédrale, et il dit à sa femme : "Je suis un dieu, Griselda, je suis le dieu de ce quartier".

Gustavo Valverde, dans un laboratoire rudimentaire au bord d'une rivière, croise des animaux aquatiques à la recherche d'un être supérieur. Même enfant, il avait une réputation de sorcier dans sa ville. L'épicier Costa tente de préserver le fantôme de son fils décédé. Les jumeaux Benítez échangent leurs identités pour accomplir un sinistre objectif. Valverde lui- même, devenu pharmacien, collecte les fœtus dans des pots de formaldéhyde et vise à stopper les effets de la mort.

Dans d'autres cas, les intentions des personnages se réduisent à des tentatives moins excessives mais non moins sordides ou inquiétantes : plusieurs amis élaborent un plan astucieux pour humilier une femme qui leur échappe. Un vieux politicien, décadent et louche, opère des machinations et des tromperies pour maintenir sa position. Deux frères jumeaux règlent la compétition malsaine qui les oppose depuis le ventre de la même mère à travers le fils de l'un d'eux.

Il existe en outre des récits où l'anormalité se transpose dans les relations établies par certains personnages avec des objets ou des animaux, relations marquées par la trace du sinistre ou du diabolique.

Je pense que ce tour d'horizon rapide et partiel suffit à mettre en valeur l'envolée imaginative mise en œuvre par l'auteur. En ce qui concerne la manière de raconter, Curci déploie également diverses ressources à ce niveau. Par exemple, il alterne entre un narrateur externe, à la troisième personne, et des voix internes provenant de protagonistes ou de témoins, à la fois singulières et plurielles (dans ce cas, le « nous » articule une voix anonyme et groupale). Cette variété de points de vue narratifs enrichit de nuances mais ne rompt pas le climat

d'unité qui lie ces récits.

Selon Borges, le prologue confine, dans la triste majorité des cas, à l'oratoire d'après- dîner et constitue une forme subalterne du toast. Je vais oser contredire le grand 6 professeur, je voudrais dans ce prologue trinquer au succès du livre précédent ; Je pense qu'il remplit les conditions essentielles pour le mériter. Quand je parle de réussite, j'entends

trouver ce lecteur sensible et intelligent qui sait l'apprécier. Si cela se produit, la vieille passion, toujours renouvelée et toujours la même, de raconter des histoires pour la joie de ceux qui les racontent et de ceux qui les écoutent ou les lisent, sera satisfaite.

"Pourquoi, je me demande, pourquoi, si nous n'avons rien d'autre que cette vie précaire, un groupe d'étrangers semble-t-il l'avoir occupée plus que nous-mêmes ?"

Eduardo Mallea

LA CONSTRUCTION

Walter dit à sa femme de s'approcher et lui tendit la main tandis que ses yeux restaient fixés sur un point loint

ain et vague. Griselda cherchait partout l'objet qui l'attirait, quelque chose de très haut à en juger par son regard, absorbé, fixé sur le ciel.

Elle a escaladé la clôture avec précaution ; La grossesse a provoqué des nausées soudaines. Walter lui prit les épaules et caressa l'arrière de ses cheveux roux. Le froid de cet automne s'était déjà définitivement installé à six heures de l'après-midi et la lumière diminuait.

" Regarde, regarde là-bas ! " dit-il soudain en désignant vers le haut, derrière les maisons basses, les immeubles à trois étages et les arbres feuillus. La brise déplaçait les branches et les feuilles volaient vers cette terre. L'immense terrain désert, un terrain vague désolé à côté de l'entrepôt de Costa.

" Que vois-tu ? " demanda-t-elle.

-La cathédral. Mettez-vous sur la pointe des pieds.

Alors Griselda s'appuya sur les épaules de son mari et il la souleva par la taille.

-Quelle vue, par Dieu ! -Dit-il en souriant avec extase, avec une joie qu'elle avait rarement vue. -N'est-ce pas beau ? Le triomphe de l’architecture, lafusion parfaite de l’art et d

technique.

Elle lui frappa doucement la poitrine, avec des coups secs et innocents qu'elle lui donnait toujours quand il ne voulait pas la lâcher.

-Déposez-moi, j'ai le vertige. Les ouvriers viendront-ils demain ?

Walter les attendait avec impatience, il ne pouvait plus perdre de temps. La construction de la maison allait prendre au moins six mois. Ils parlèrent des plans qui n'étaient pas encore terminés, du nombre de pièces qu'ils allaient avoir, de la couleur des murs qu'elle avait mentionnée, des arbres qu'ils planteraient dans le jardin. Parfois Griselda restait silencieuse, bouleversée ou dépassée par le dynamisme et les connaissances de son mari.

Ils émergèrent du terrain couvert d'herbes épaisses, de trèfles et de buissons sauvages et négligés. Il faisait nuit et il n'y avait qu'une seule maison sur tout le pâté de maisons, le magasin "New Warehouse", avec sa lanterne illuminant le coin, se balançant dans la brise nocturne.

Ils se couchèrent en arrivant à l'appartement, mais Walter ne dormit pas. Les idées lui venaient sans pause, son esprit ne parvenait pas à s'arrêter. Quelque chose ou quelqu'un lui a envoyé ces images, ces plans qu'il devait dessiner. C'est pourquoi il se levait chaque nuit pour s'asseoir devant le tableau et réaliser, sous une lampe faible, ces croquis indéchiffrables et chaotiques qui l'avaient souvent étonné lorsqu'il les voyait avec l'exquise cruauté de la lumière du matin.

Cette nuit-là, il examina les plans, comparant les différents croquis réalisés des mois auparavant, et constata que les mesures et les proportions ne correspondaient pas. Il fallait utiliser le modèle universel proposé par Le Corbusier il y a longtemps.

Il était six heures du matin. Il ouvrit les rideaux en pensant au camion qui, à ce moment-là, devait quitter le dépôt de matériaux.

" Griselda, lève-toi ! " cria-t-il depuis la salle de bain. Le bruit de l'eau, de la brosse à dents et le grincement de la porte la réveillèrent.

" Fais-moi un café, j'ai mille choses à préparer avant de partir. " Après avoir boutonné sa chemise et son pantalon, il retroussa les plans. Il enfila les mocassins cachés sous le lit et se dirigea vers la cuisine.

Griselda servait les tasses les yeux mi-clos et avec une lenteur exaspérante.

"Le plexus solaire, mon amour, le plexus solaire !", dit-il en buvant son café au lait.

Puis il saisit précipitamment ses affaires et quitta la maison avec une expression d'euphorie, tel un nouvel Archimède au seuil de la grande révélation.

" Mais qu'est-ce que c'est, chéri ? " lui demanda-t-elle depuis la porte, tout en le regardant monter dans la voiture.

-La moitié de la taille d'un homme, les bras tendus.-Et il se tenait au soleil du matin en tendant les bras vers le ciel, le casque sur la tête, les lunettes cachant la couleur de ses yeux et une barbe qui le protégeait du froid .

"Me comprenez-vous ?", a-t-il demandé plus tard au contremaître, essayant d'expliquer les nouvelles règles de construction.

-Dites-le simplement et nous le ferons. "Vous payez la maison", répondit l'homme.

C'est ainsi que commença la journée où ils commencèrent à poser les fondations de la fosse. L'excavatrice a coupé la circulation pendant deux heures, démolissant la clôture qui séparait le trottoir du terrain vague. Les voisins ont regardé tout l'après-midi et les garçons, en revenant de l'école, se sont assis pour regarder le travail du bulldozer.

Quand Griselda arriva à quatre heures, elle vit Walter conduire la machine. Elle ne savait pas, comme tant d'autres choses qu'elle avait découvertes récemment, qu'il était capable de la gérer. Il lui fit un signe du bras, souriant avec enthousiasme comme un enfant au volant. Il avait ôté son casque ; Les cheveux crépus étaient en désordre et sales. Il s'est arrêté et est descendu de la machine. Il avait une odeur de sueur sur sa chemise, une odeur de terre sèche et de chaux.

-Je suis un dieu, Griselda, je suis le dieu de ce quartier.-Les plans sont tombés de leurs mains.

Une semaine plus tard, les piliers et le sol étaient terminés. C'était un samedi. La moitié des maçons avaient du temps libre. A onze heures du matin, des gens ont encerclé le périmètre de la construction.

Les ouvriers ressemblaient à des hommes-machines créant un nouveau monde, que Walter dirigeait d'en haut. Maintenant que les travaux avançaient, il pouvait voir la cathédrale sans avoir à lever les yeux.

-Comment ça va ?-Costa, l'épicier, lui a demandé un après-midi, alors que presque tout le monde était déjà parti. Il avait une main sur son front en guise de visière et de l'autre il tenait le bras de son fils de six ans.

-Parfaitement!-Répondit Walter.

-Il ressemble à Hercule, mon ami ! Hercule sur l'Olympe !-Costa a crié.

Walter a retroussé les manches de sa chemise, montrant ses muscles, et puis quelque chose s'est produit. Personne ne savait comment cela avait commencé, personne n’y prêtait attention. Le soleil brillait toujours et rien ne semblait annoncer d'inquiétude ou de malheur. Soudain, la plateforme s’est effondrée. Le nouveau plancher et quatre piliers se sont effondrés, détruisant le sous-sol. Un nuage de poussière s’éleva avec le rugissement et les cris assourdissants. Les voisins se sont dispersés, effrayés. Certains ont osé pénétrer sur le terrain, tandis que d'autres ont repoussé les enfants sur le trottoir d'en face.

Un essaim de nouvelles personnes a quitté leurs maisons. La poussière continua de monter, jusqu'à s'arrêter en un nuage suspendu, qui se retira très lentement. Seul le son de cris isolés a pu être entendu pendant longtemps. Les pompiers sont arrivés, la police et les ambulances ont commencé à encercler ce qui jusqu'alors était le quartier le plus paisible de la ville.

Parmi les décombres, ils entendirent un appel, la voix de l'architecte s'adressant aux pompiers en sauveurs de l'enfer.

" Vite, je peux les voir d'ici, sous cette colonne ! " dit Walter avec un faible gémissement.

Griselda l'a trouvé à l'hôpital avec un plâtre à la jambe et un étrange sourire. Ils s'embrassèrent étroitement, sans rien dire.

Les travaux avaient été retardés de près de trois mois et il a décidé de quitter l'hôpital sans autorisation.

-J'ai survécu.-C'est la seule chose qu'il a dite à sa femme et aux médecins.

De retour sur le chantier, il constate les dégâts et demande un crayon et du papier pour réaliser de nouveaux croquis.

Le matin les maçons sont venus, et il s'est rendu avec chacun dans tous les secteurs des travaux, pour expliquer en détail l'enlèvement des décombres et les modifications.

"Bonjour Costa, me voici de nouveau", dit-il en voyant son voisin qui ouvrait son commerce à neuf heures du matin. Les écoliers traversent la rue, effrayés par le souvenir de la catastrophe.

-Il est fou, Walter. Architecte ou pas, il est fou de continuer comme ça.

-Peut-être, mais les dieux doivent être des dieux pour être des dieux. Sinon, rien ne pourrait être créé. Costa fit alors un geste obscène et Walter éclata de rire.

Lorsque deux mois se furent écoulés et que le rez-de-chaussée et le premier étage furent presque terminés, Griselda alla voir les travaux, marchant parmi les tas de briques et de bois.

-Montez, regardez la vue d'ici.

-J'arrive, Walter.-Mais elle avait du mal à monter l'escalier étroit et fragile, même si l'échafaudage ne lui faisait pas peur, comme si la volonté vertigineuse de son mari l'avait infectée.

-Nous sommes deux créateurs, mon amour. Vous avez l'enfant, vous le faites jour après jour. Et moi? Regarde ça.

Il a placé les plans face au soleil du soir, devant le mur encore inachevé du premier étage ouvert sur la rue et les toits des autres immeubles. Le papier est devenu transparent et elle a pu voir la forme de la maison que son mari avait proposé de construire. Il suivit la main de Walter qui désignait le soleil, son halo rougeâtre caché derrière le monde, et aperçut la cathédrale.

Il écoutait les pierres de l'église, sentait l'encens, savourant l'arôme dans sa gorge comme une hostie.

"Tendez les bras", lui a-t-elle dit, et quand elle l'a fait, il s'est agenouillé pour mesurer la hauteur de son corps depuis le sol jusqu'en dessous de ses seins.

-La mesure exacte. La maison sera construite à la mesure de votre corps.

Deux jours plus tard, il est troublé par des rêves étranges, sans aucun rapport avec ses projets. Il avait vu deux petites ailes, et il lui vint à l'esprit que la maison avait besoin de deux pièces symétriques de chaque côté. Le premier lundi, il fit démolir les murs extérieurs. Le

contremaître s’est d’abord opposé à ces changements.

-Ce n'est pas la cathédrale de La Plata, architecte.

Puis Walter l'a frappé. Il ne savait pas pourquoi il avait fait ça. Le gars était vieux et aurait facilement cédé avec deux mots gentils. Mais il le frappa d'un coup de poing qui le renversa, abasourdi, tandis que Walter le regardait calme et tout-puissant. Les piliers du deuxième étage s'élevaient à côté de lui comme des épis fleuris, entourés par les klaxons des voitures et le froid de l'hiver. Plus personne n’osait lui refuser quoi que ce soit.

-Jetez les murs. "Nous allons construire les ailes périphériques", a-t-il ordonné.

À partir de ce matin, les martèlements se font entendre tous les jours dans tout le quartier, jusqu'à presque dix heures du soir. Il résonnait dans les rues depuis ce centre éclairé par des lampes sombres, ce squelette qui provoquait la panique à chaque mouvement. Et une nuit, à cinquante neuf minutes, on entendit un nouveau rugissement qui rappelait le précédent, comme un souvenir recréé dans la réalité. C'est pour cela que certains n'ont pas eu peur tout de suite. Puis, voyant la poussière rougeâtre dans l'air nocturne, l'odeur de chaux et de briques qui remplissait la rue et les fenêtres des maisons, ils sortirent pour maudire l'architecte, créateur de ce monstre qu'il appelait sa future maison.

À neuf heures quarante-huit, le fils de Costa était parti avec son vélo. Une minute plus tard, il traversait le terrain vague qui l'empêchait toujours de parcourir deux pâtés de maisons supplémentaires. L'effondrement des 12 côtés de la maison n'a pas tenu compte de la course de l'enfant, le fils de six ans de l'épicier du coin. Les murs tombaient sans pitié sur tout ce qui se trouvait sur leur passage.

Soudain, une sirène a retenti, mais les ambulances sont arrivées en retard. Les voisins, telles des ombres en pyjama, remplissaient la rue de paroles de punition et de déshonneur. Les phares du camion de pompiers éclairaient la zone. Il y avait de la poussière rouge et blanche partout, obstruant la bouche et le nez des gens. Ils cherchèrent Walter et les cinq ouvriers.

Costa est apparu à la porte de l'entreprise en caleçon, agité, s'accrochant au cadre comme s'il en avait besoin pour rester droit. Sa poitrine hérissée se balançait comme celle d'un asthmatique aux portes de la vie.

"Guille !", a-t-il crié en courant sur le trottoir, tout en regardant le désastre et la maison éclairée par les phares des voitures.

"En voilà un autre !", se sont prévenus les pompiers, et toutes les dix ou quinze minutes,

ils ont secouru un homme. Mais ils n'ont pas trouvé Walter.

-Il était de l'autre côté du bâtiment.-ont dit ceux qui croyaient l'avoir vu courir au dernier moment vers ce secteur sans raison. Puis ils se dirigèrent vers l'aile gauche, celle la plus proche de l'entrepôt.

-Guille!-Costa est entré sur le terrain, théâtre de l'effondrement et du sang des corps mutilés.

Les gens le regardaient passer d'un endroit à un autre comme un fou.

Les décombres ont été enlevés brique par brique durant toute la nuit. Les derniers rayons furent éteints vers six heures du matin, lorsque le soleil commença à se lever lentement et honteusement. Griselda attendait sur le trottoir, entourée de regards pleins de tristesse et de ressentiment.

A cinq heures et demie, ils ont dû l'emmener à l'hôpital, le bébé semblait avoir avancé.

À six heures cinq, ils trouvèrent Walter. Sa même jambe était écrasée que la dernière fois, mais il était vivant et lucide, bien que silencieux. Lorsqu'il l'a chargé dans l'ambulance, il a seulement dit :

-Le garçon, le fils de Costa... Je l'ai vu passer et j'ai voulu le prévenir, lui crier dessus... Ils ont fermé la porte. Costa a cessé de transpirer et de désespérer devant l'ambulance.

Ils ont tenté de l'arrêter, mais il a heurté la tôle du véhicule avec une fureur impuissante. Lorsqu'il l'ouvrit, il s'agenouilla près de la civière.

-Architecte! Où as-tu vu mon fils ? -Je lui ai crié dessus.-Répondit Walter.-Je l'ai prévenu de ne pas passer, et soudain, pour l'amour de Dieu, dix secondes avant, je le jure, j'ai vu les ailes de mon rêve. Les ailes d'un ange sur le dos du garçon.

LES CRÉATURES

Gustavo se cache partout où il peut, parmi les buissons verts et épineux, en évitant les marécages et les ruisseaux. Fuyez vers la cabane pour la protéger. Il ne sait pas exactement qui l'a dénoncé. La vieille femme peut-être, ou Don Anselmo son voisin, celui qui possède la

ferme à deux kilomètres de la sienne.

Mais en cette nuit de pleine lune, lorsque les grillons gazouillent comme s'ils étaient effrayés, on peut entendre le bouillonnement de l'eau qui semble bouillir du lit de la rivière. C'est de là que vient tout, il le sait. Et la campagne le sait aussi, qui entend le bruit de ses créatures.

-Où est né le premier animal, papa ? -Il a demandé une fois il y a cinq ans, alors qu'avec son père ils draguaient la lagune. Il commençait à faire nuit et ils travaillèrent tard. Le soleil se cachait derrière les peupliers et ses reflets dorés se reflétaient dans l'eau. À chaque scoop, des milliers de petits êtres remontaient à la surface et Gustavo les observait, absorbé et intrigué.

-De l'eau.-Le père lui dit après un moment.-C'est ce que disent ceux qui savent. Tout est né de l'eau. Et il a continué à pelleter, le dos vaincu et les mains dures.

C'est alors qu'il entendit son cri sourd et rauque de douleur réprimée. Ils se regardèrent immédiatement et le vieil homme tomba sur le rivage en serrant sa main blessée. Gustavo courut vers lui, mais il n'eut pas le temps de voir l'autre scorpion qui était déjà debout. Très vite, il allait devenir aussi rouge que la main de son père. Cependant, il n'osait rien lui dire. Le visage du vieil homme était déchiré.

-Cherchez le couteau, il est là. Alors tu vas me couper ici, tu comprends ? -Expliqua-t-il lentement, en sueur, mouillé par les faibles vagues de froid qui le frappaient.

Il n'y avait presque pas de lumière et, dans l'obscurité, il commença à tâtonner dans l'herbe. Les mains dans la boue, il sépara les tas de roseaux déracinés, et entra dans l'eau en balayant le fond avec ses bras. Mais il ne l'a pas trouvé.

-Papa, je ne le trouve pas ! "Qu'est-ce que je fais ?", dit-il en gémissant. Il n'a reçu aucune réponse. Son père n’était qu’une ombre qui se fondait dans la marée montante. Tout était un abîme, une obscurité sans fond. Et Gustavo resta là jusqu'au matin, accroché à ce corps immobile comme une ancre.

Il y a des cris partout, des cris qu'il ne peut distinguer s'ils viennent de la brousse ou de sa case.

Il doit être presque minuit, alors il continue de courir pour réduire la distance entre lui et ses créatures.

"Par ici !", entend-il dire les gendarmes et accélère le pas. Son pied gauche lui fait mal, le

même qu’il pensait avoir perdu cinq ans auparavant. 14 Lorsqu'ils vinrent les chercher, le soleil du matin venait de se lever, et il vit la mère et ses frères s'approcher de l'endroit où il était assis, avec le corps du vieil homme sur ses jambes.

" Le pied, Gustavo ! " cria-t-elle en regardant la jambe, rouge et gonflée comme une masse informe. Mais il n'a rien ressenti.

-Le scorpion.-Il répétait encore et encore.-Le scorpion s'est échappé, le meurtrier... Il a déliré pendant sept jours, et le huitième il s'est réveillé sans fièvre, bien que faible. Le pied ne présentait aucune trace de maladie, seulement une tache rouge en pointillés. Le médecin n'a pas pu expliquer ce qui s'était passé. Les voisins, qui savaient comment les gens mouraient à cause de cette morsure, ont commencé à le craindre.

-Ce garçon est une sorcière.-Dit les vieilles femmes du magasin de la ville.

Dès lors, Gustavo n'avait plus peur. La nuit, il pénétrait dans les roseaux du delta, s'enfonçant jusqu'au cou dans l'eau, défiant les serpents ou les araignées. J'ai vu les chauves-souris suspendues aux branches des saules, les chouettes aux yeux ouverts comme deux lunes vertes au milieu de la nuit venteuse. Ainsi, son idée première est également née de l'eau : la création de son propre monde.

"Je suis la preuve qu'on peut devenir immunisé contre les éléments et les poisons", a-t-il déclaré un après-midi depuis son siège dans la classe, en criant son immortalité. Tout le monde se moqua de lui et Gustavo s'enfuit en pleurant vers la rivière.

Tout le monde a ri sauf Rosa, se souvient Gustavo, tandis que la douleur au pied l'attaque, comme cela arrive toujours les nuits d'effort et d'humidité. Rosa l'a toujours cru, même si elle n'a jamais pu se résoudre à lui montrer ses projets. Ils allaient toujours se promener jusqu'au quai, pendant que les moustiques survolaient son visage serein.

"Ils ne te font rien ?", se plaignit-il, au milieu du bruit des paumes qu'on frappait pour les écraser.

-Les animaux sont mes amis, un jour je te le montrerai.-Mais c'était une erreur, réfléchis maintenant.

Il arrive enfin, manquant de s'écraser contre la porte à cause de l'obscurité. Il l'ouvre et les cris venant de l'intérieur augmentent et l'étourdissent.

" Arrêtez, c'est moi ! " crie-t-il, et tous les animaux restent silencieux. N'allume pas les lumières. Il ferme simplement la porte et s'accroupit sous la fenêtre, attendant. Il marche

dans les excréments de ses créatures et crie des obscénités.

A partir des restes d'animaux, de leurs cadavres frais sauvés de l'eau, il créa les premiers spécimens. Il cherchait des récipients pour mettre l'eau de la lagune, et là proliféraient des milliers de parasites informes qui se dévoraient les uns les autres pour donner naissance à des créatures plus fortes.

Leurs frères les traitaient de monstres quand ils les voyaient, et leur mère ne faisait que crier, frappant les aquariums avec le balai jusqu'à ce qu'ils soient détruits. Gustavo avait dix- huit ans et ressemblait à un enfant qui pleurait sur ses animaux morts.

"Tu es étrange, mon fils, très étrange !", lui reprocha-t-elle depuis la cuisine. Gustavo ramassa les bébés, écoutant le bruit des casseroles mêlé aux cris de sa mère, semblables aux cris d'une femme en travail. Soudain, il eut une nouvelle idée : il allait utiliser l'ancien refuge de montagne comme laboratoire, une ancienne cuisine de création.

La faible lueur de la lune lui permet de voir les tables utilisées pour les expériences, le placard et le vieil évier. Les créatures se déplacent lentement autour de lui, elles sentent quelque chose mais elles n'ont pas encore peur. Leurs ombres se faufilent parmi d’autres ombres, projetées sur le plafond en bois. Trop chaud.

Il y a eu un été où il a finalement réussi. À la pharmacie, il a acheté le matériel qui figurait dans un catalogue. Puis il s'est rendu chez le médecin.

-Docteur, les animaux peuvent-ils se croiser avec d'autres races ?

Le docteur le regardait étrangement ; Il se souvenait de l'avoir soigné deux ans auparavant pour cette piqûre de scorpion.

-Il n'y a pas de compatibilité entre les sécrétions.-Répondit-il.-Elles seraient rejetées.

-Je pense que je peux éviter ça.

Le docteur rit et continua de rire tandis que Gustavo quittait le bureau les bras chargés de livres.

Il a nettoyé la cabane et construit les meubles nécessaires. Rosa croyait qu'elle le faisait pour eux.

-Laisse-moi voir comment ça se passe.

"Pas encore", répondit-il. Ils étaient tous les deux allongés sur l'herbe, regardant le ciel orageux, entourés du vol des libellules.

-Ils sont magnifiques, tellement parfaits.

" Pour moi, ils ressemblent à de vilains insectes. " Et puis Gustavo arrêta de la caresser, retirant ses mains de ses cuisses chaudes.

Pendant trois mois, Gustavo s'est enfermé dans la cabane. Ils lui apportaient de la nourriture dès qu'ils voyaient de la lumière la nuit, et sinon, il se procurait de la nourriture pour lui-même. De la fumée inodore de différentes couleurs s'échappait de la cheminée et les citadins commencèrent à éviter la route qui y menait. Les fermes voisines ont commencé à être pillées par des voleurs nocturnes, qui volaient des cochons et des lapins. Des coups de feu isolés ont été entendus dans le delta et les animaux sauvages se sont soudainement tus pendant sept nuits consécutives. Comme si tout le monde avait disparu ou avait accepté de vivre dans un silence absolu.

Fin octobre, les premiers jours chauds sont arrivés. Les nuits étaient claires et sans nuages.

La matinée au bord du fleuve commençait à prendre une tonalité exactement à l'opposé des semaines précédentes. Une agitation croissante remplissait la région ; Les animaux semblaient s'être reproduits avec une fécondité inhabituelle. Le bruit du réveil des bêtes ouvrit les sous-bois, se répandant entre les ruisseaux et le ciel clair.

Le dernier dimanche du mois, Gustavo quittait la cabane, se protégeant les yeux du soleil, et s'étirait après tant de nuits agitées. Après avoir plongé dans le lagon, il s'est rasé avec le rasoir et a lavé ses vêtements. Quand le temps fut sec en fin d'après-midi, il s'habilla et mit une fleur blanche sur sa chemise. Puis, après être rentré dans la cabane, il en ressortit avec une laisse au bout de laquelle se trouvait un animal, l'un des nombreux qui restaient enfermés.

Il commença à parcourir le chemin qui menait à la ville, marchant avec cette créature. Ce n'était ni un chien ni un lapin. Pas même un proche parent d’une

belette ou d’un furet ; Il avait la forme mais pas la démarche, le visage mais pas la fourrure. Il sursauta en criant faiblement. La queue servait d'élan, une longue queue nue de rongeur. C'était étrange, quelque chose que la ville n'avait jamais vu. Gustavo Valverde marchait fièrement, propre et rasé, avec ces yeux verts qui faisaient souvent parler les vieux commérages.

"Des yeux de hibou, voilà ce qu'ils sont, et regardez quelle étrange créature il a", ont-ils dit en regardant par les fenêtres et les portes, alors qu'il se dirigeait directement vers la maison de sa petite amie.

Ils l'ont vu arriver dans la rue, entouré de garçons qui couraient autour de l'animal. Le tumulte les précédait, et Rosa sortit en les apercevant.

-Gustavo, qu'est-ce que c'est ?-Et alors qu'il tendait la main pour caresser la bête, il sentit la morsure.

"Il l'a mordue, il l'a mordue !", criaient les gens. La voix s'est répandue dans les rues, elle les a prises comme siennes jusqu'à devenir rue et voix, une seule chose avec une âme indépendante et incontrôlable.

Rosa avait saigné et Gustavo vérifia sa main en disant qu'il n'y avait aucun danger, qu'il avait pris soin de les vacciner tous.

" Mais combien en avez-vous ? " demanda-t-elle, et ils entrèrent, s'éloignant de la foule de garçons rassemblés à sa porte.

-Quand tu les verras, tu me comprendras. J'ai créé des êtres différents, exempts de maladies, immunisés comme moi contre les poisons.

Rosa le regardait étonnée et nerveuse à cause de la blessure qui lui faisait de plus en plus mal. Puis elle a donné un coup de pied à l'animal et la bête a pleuré.

"Non !", a crié Valverde.

Il a quitté la maison de sa petite amie en colère, se frayant un chemin parmi les gens. Ils l'ont suivi, mais il a couru. Une odeur d'urine sortait de la fourrure de l'animal, qui tremblait de peur, s'accrochant à ses vêtements avec ses griffes.

Il allait d'un endroit à un autre tout au long de l'après-midi, sans oser regagner la cabane. Puis un coup de feu se fit entendre, tout près, et l'animal sauta de ses bras sans qu'il puisse l'arrêter.

-Valverde!-Une voix a appelé à travers le feuillage.-Il y a des plaintes contre toi, mon garçon, nous voulons juste voir ce que tu faisais.

Gustavo s'enfuit, avec l'ombre de la nuit sur ses talons. Le poids du temps l'arrêtait à chaque mètre qu'il avançait.

"Fermez la porte et empêchez l'invasion", répétait-il à plusieurs reprises. Et ainsi, en courant, il arriva à la cabane pour défendre ses créatures.

Des pas, oui, ce sont des empreintes de pas et les animaux lèvent la tête. Les coups à la porte se poursuivent sans interruption, à coups de poing et d'arme sur le bois. Les bêtes hurlent et gémissent, les coups s'estompent un instant, mais se renouvellent, insistants.

Les animaux s'approchent de Gustavo, l'entourent, courent vers la porte et sautent de colère. Le mouvement de leur queue fait monter l'arôme de saleté, de poussière et d'humidité. Tout n'est que scandale et pleurs, cris désespérés de chaque côté de la porte. Gustavo sait qu'ils vont la faire tomber.

-Ouvrez, nous voulons savoir ce que vous faites ! Et la porte s'effondre. Les lanternes sont un soleil particulier, un petit soleil prêt à révéler les monstres. Les animaux sautent et s'accroupissent contre les murs. Les gens qui entourent les soldats hurlent de stupéfaction. Ils sont restés longtemps immobiles, observant, faisant passer la lumière à travers les yeux brillants de ces êtres.

Les animaux n'attaquent pas, ils ne se défendent pas, ils courent seulement à la rencontre de Valverde. Les lampes de poche l'éclairent et les gens voient son dos voûté, ils le voient agenouillé, couvert par ses créatures.

Ils le protègent, le couvrant comme une coquille, fixant les intrus avec des yeux furieux et des griffes prêtes. Prêt à tout pour protéger son père du danger.

LES VENTS

Rodrigo Casas est arrivé dans la ville à l'âge de seize ans. En se promenant dans le quartier, la première chose qui a attiré son regard aux yeux bruns a été le vieil entrepôt, presque prismatique et solitaire. Elle occupait l'angle avec ses frises soigneusement moulurées, ses avant-toits carrelés, ses

fenêtres ouvertes sur chacune des rues et son énorme porte à deux vantaux de fer et de verre. Une couche verte de moisissure remontait du carrelage sur le mur.

Sur le seuil, il y avait un chien présentant des signes évidents de gale, et à côté de lui un homme d'une quarantaine d'années, assis, le visage dans les mains. Le rideau à franges se balançait sous la brise de midi.

-Je cherche une chambre, monsieur. Savez-vous où il y en a un disponible ? - Il a demandé.

L'autre le regarda avant de répondre. Rodrigo remarqua la barbe grise et épaisse, les cheveux clairsemés et crépus. Le tablier s'ajustait autour de son abdomen. Il y avait une pancarte sur la porte, au-dessus du chien recroquevillé et endormi.

« Nous avons besoin d'aide », a-t-il déclaré. Et en haut il disait : « Nouvel entrepôt, par Francisco Costa ».

-Si tu veux, je te donne un quart et un travail. D'où viens-tu?

-De Tandil, M. Costa.

-Entrez et je vais vous montrer l'entreprise.

Rodrigo allait toucher le chien, mais un « non ! L'enrouement de l'homme lui faisait peur.

-Tu ferais mieux de ne pas le toucher, tu vas juste le nourrir. Une autre chose... - dit-il en désignant l'ancienne construction à côté des locaux. - ...n'entre pas là-dedans, ça va s'effondrer à tout moment.

Puis le garçon regarda cette maison inachevée, construite jusqu'au premier étage et avec les piliers du deuxième pointés vers le ciel.

Les affaires à l’intérieur étaient sombres. Il y avait deux rangées de comptoirs disposés en forme de L. Derrière eux se trouvaient des étagères remplies de boîtes de biscuits, de bidons d'huile et de sacs de farine.

-J'ai besoin de quelqu'un pour me remplacer lorsque je vais chez le grossiste ou que je fais de la paperasse. Également pour remplacement. Est-ce que tu comprends? Tu vas être mon bras droit. Viens t'emmener dans ta chambre. Voici la salle de bain, c'est ma chambre et celle-ci est la vôtre.

La pièce semblait avoir été habitée par un enfant. Il y avait un lit sous la fenêtre et une armoire avec de vieux vêtements rongés par les mites. L’odeur de naphtaline et d’humidité était presque irrespirable. Dans un coin, il y avait une malle contenant autant de jouets qu'on pouvait accumuler pendant toute une enfance. Costa resta là pendant que Rodrigo explorait sa nouvelle chambre.

-Pour demain, je vais sortir ces choses. C'étaient ceux de mon fils, tu sais ? Maintenant, j'aurais ton âge.- Puis il a fermé la porte et Rodrigo s'est déshabillé pour se reposer un moment.

Il ne savait pas combien de temps il dormait, mais les hurlements du chien le réveillèrent lentement. Il faisait déjà nuit et il devait être presque neuf heures du soir. Il sortit dans le couloir, se lava le visage dans la salle de bains et, voyant la porte ouverte de la chambre de Costa, décida d'entrer. La fenêtre donnait sur le terrain voisin, où le chien hurlait au sommet d'une montagne de décombres, le museau et le regard aveugle dirigés vers les ruines de la maison.

Puis il vit Costa entrer dans cet endroit, même contre son propre avis, jusqu'à ce qu'il se retrouve à côté du chien. L'homme et le chien marchaient ensemble vers les murs en ruine, pénétrant dans l'obscurité, et tout semblait sombrer dans le silence.

Rodrigo commença à chercher quelque chose à manger dans la cuisine. Le réfrigérateur contenait

deux bouteilles de vin, du jambon et deux morceaux de viande. Il cuisinait la viande, préparant le tout pour le retour de son patron. A minuit, il s'était endormi, les bras posés sur la table. Soudain, il sentit le chien toucher sa jambe pour le réveiller, le touchant à peine, prudent et soumis, comme s'il connaissait sa maladie et avait peur de la contaminer. Costa est arrivé plus tard et lui a caressé la tête.

-Au lit, mon vieux. Mon cher enfant.- Rodrigo avait sommeil, et plus tard il ne se souvenait plus s'il avait réellement entendu cette phrase ou s'il l'avait seulement rêvé.

Le travail n'était pas trop dur. Les voisins ont commencé à le connaître, à le traiter d'une manière si amicale que cela l'a d'abord surpris. C'est vrai qu'il faisait son travail, qu'il se levait tôt et qu'il était poli avec les gens. Mais cette gentillesse confinait presque à la mélancolie, comme si tout le monde l'avait déjà connu.

-Les gens t'aiment.- Lui dit Costa.- Apprécie les bons enfants. Le mien était comme ça, tout le monde a adoré. Il faisait du vélo partout et les voisins le saluaient. Sa mère est décédée alors qu'il était encore bébé, et je pense que c'est pour cela qu'ils ont eu pitié de lui.

-Qu'est-il arrivé à ton fils ? - Demanda-t-il en versant la farine dans un pot, et la poussière resta figée dans l'air, en suspension, attendant elle aussi une réponse qui ne vint pas.

Le chien s'est mis à hurler à la même heure chaque nuit. Les deux regardèrent dehors. La lumière de neuf heures était faible. Costa, pressé, sortit dans la rue. Rodrigo a décidé de le suivre. Depuis un mois, elle le voyait faire la même chose, et elle ne pouvait plus résister à sa curiosité.

La silhouette sombre et quelque chose Le bossu de Costa entra par les restes du mur de la maison, suivi de l'animal. Le garçon les poursuivit aussi furtivement que possible, mais trébucha sur le bois et les briques entassés depuis des années. Il entra par la même ouverture et aperçut l'escalier qui menait au premier étage, où l'autre, en pleurant, parlait à une ombre projetée sur le mur. Une figure de forme imprécise, qui pourrait provenir de n'importe quelle porte, fenêtre ou reste de cette maison qui avait perdu sa forme originale ou n'en avait jamais eu. La lumière de la rue ou la lune tombant sur les ruines étaient imprévisibles et capricieuses. La silhouette sur le mur ne bougeait pas. Seuls Costa et ses lèvres l'ont fait, parlant sans arrêt pendant une demi-heure. Le chien gémissait très doucement, comme s'il ne voulait pas interrompre son propriétaire.

Rodrigo a appris plus tard, en interrogeant les clients, les anciens voisins du quartier qui connaissaient toute la vie de ses habitants, que l'animal avait été l'animal de compagnie du fils de Costa. Ils se promenaient tous les deux dans les rues du quartier sous le soleil d'été, tandis que le père, encore jeune, imberbe et plus maigre, les surveillait depuis la porte de l'entrepôt. Jusqu'à cette nuit où la maison s'est effondrée, écrasant le garçon qui, avec ses jambes courtes, avait tenté en vain de s'enfuir à vélo.

Un matin, très tôt, Rodrigo entendit des bruits. C'était Costa, se douchant et se rasant avant l'heure habituelle.

-J'ai besoin de toi tôt aujourd'hui. Occupez-vous de vos affaires, je dois recevoir les maçons.

A sept heures trente, le camion avec le matériel arriva au champ voisin. Les jours suivants, Rodrigo profitait de chaque moment libre pour assister à la construction, voire à l'achèvement de la

maison. Je ne savais pas que Costa en était le propriétaire.

-Il a acheté le terrain il y a cinq ans lors d'une vente aux enchères judiciaire.- Le voisin d'en face lui a dit.

-Et pourquoi veux-tu le finir ? - Demanda le garçon en coupant le jambon sur un morceau de cellophane et en l'enveloppant avec du papier de bois.

-Si tu ne sais pas, chérie... - Répondit la vieille femme -Vingt cents, n'est-ce pas ?- Et pendant qu'elle le payait, il resta à réfléchir.

Au cours des nuits suivantes, le dynamisme et le bruit des jours contrastaient étrangement avec le silence abrupt de l'obscurité. Ils le savaient tous les deux. Mangeant lentement, ils attendirent le moment où le chien hurlait pour rentrer chez eux.

-Veux-tu m'accompagner ?- Costa l'a invité un soir.

Ils laissèrent les lumières de la cuisine allumées et la porte ouverte. Le chemin solitaire cachait ses pas jusqu'à la terre. L'animal les suivit faiblement, avec un gémissement asthmatique. Ils montèrent les escaliers en bois et Costa posa son bras droit sur les épaules du garçon. Sur le palier du premier étage, ils revirent cette ombre immobile et informe. Le chien hurlait plus fort. La poussière de chaux et la sciure de bois du travail de la journée n'étaient pas complètement retombées, flottant dans la faible lumière venant de la rue. Mais l'ombre restait silencieuse et Costa murmura.

-Ecoute, tu comprends ce qu'il dit ?

Rodrigo n'entendait rien, même s'il essayait d'y prêter attention. Une minute plus tard, l'ombre commença à tourner sans s'arrêter. Parfois rapide et parfois plus lent.

-Il fait le tour de la maison à vélo !- a crié Costa en attrapant Rodrigo par le bras, le traînant presque vers une fenêtre.

-Le voyez-vous ?- Et ce qu'ils ont vu était une ombre tournant à travers le pays. Quelque chose ou quelqu'un tournait au rythme du vent qui s'était levé quelques minutes auparavant.

-Il habite ici, et c'est pour ça que je lui ai construit la maison.

Rodrigo le croyait, effrayé et avec l'âme sortant de la gorge.

Le lendemain matin, il a parlé avec Costa.

-J'ai peur, je n'aime pas ça.

- Restez jusqu'à ce que la maison soit terminée. Quelques mois. Je promets de vous indiquer l'emplacement de la boulangerie que vous souhaitez implanter.

Il a accepté parce qu'il le traitait comme un enfant et qu'il aimait se sentir à nouveau comme un bébé ou un garçon qui aimait le monde. A partir de ce jour, ils parlèrent peu et Costa n'y resta plus que pour dormir. Le jeune Casas, comme les clients commençaient à l'appeler, remplaçait son patron dans toutes ses tâches. Il s'est occupé des affaires et a même pu compenser les pertes générées par la construction. Cependant, tout le monde a posé des questions sur Costa, même s'il le voyait tous les jours sur le terrain et l'écoutait parler aux ouvriers d'une voix de fer mais fatiguée.

Les travaux furent achevés en cinq mois, et enfin tout le quartier put voir la maison s'élever avec ses deux étages vers le ciel, comme s'il voulait l'atteindre.

Et c'est ce qu'il a dit aux voisins, lorsque les maçons sont partis et que la clôture en bois était déjà construite autour du jardin. Les gens, émerveillés, traversaient la rue pour l'observer de face : les fenêtres et balcons, les finitions en bois sculpté, les toitures complexes. Ils lui ont demandé ce qu'il allait faire de cette maison tout seul.

-Pour Guille.- Répondit-il.- Pour qu'il puisse ranger son vélo et se reposer.

Le peuple s'est replié sur lui-même. lent Certains murmuraient, et un ancien voisin lui tapotait le dos, comme pour le consoler. Mais pour Rodrigo, il n’y avait ni espace ni besoin de consolation. Le visage de Costa exprimait le bonheur, sans ce sourire mélancolique avec lequel je l'avais rencontré.

Depuis la porte de l'entrepôt, depuis ce coin maintenant brûlé par le soleil de midi, avec un pantalon gris, sans chemise et avec le tablier que son patron lui avait offert, Rodrigo se dirigea vers le trottoir. Le chien gisait toujours devant la porte du commerce.

-Belle, autant qu'une belle femme, n'est-ce pas ?

Costa rit.

-C'est vrai.- Et ils regardèrent la maison, la même qui allait être habitée par un enfant mort.

"Ils pensent que je suis fou, je pense", a-t-il déclaré plus tard.

Ils sentaient que quelque chose les aveuglait, par intermittence, une lumière intense qui tournait dans le ciel en plein jour. Ils se frottaient les yeux, se protégeant les yeux du soleil avec leurs mains. Mais cette réflexion continuait de les déranger. Soudain, Costa courut vers le jardin et parut chercher quelque chose partout, comme s'il s'attendait à voir surgir de quelque coin le garçon avec sa bicyclette. Et pendant un moment Rodrigo l'attendit aussi. Du moins jusqu'à ce qu'il découvre la girouette qui tournait au gré de la brise, la rose des vents rouillée construite dix ans auparavant dans un coin du deuxième étage, et oubliée depuis.

Rodrigo n'y pensait plus, il le faisait simplement parce que la silhouette ridicule de Costa, qui attendait là désespérément, lui était insupportable. Il s'est emparé d'un des nombreux débris éparpillés sur le sol et l'a jeté vers la maison. La pierre heurta la girouette qui, étant si vieille, tomba docilement dans le jardin.

Le reflet a disparu. Costa n'avait plus cet éclat, ce morceau de soleil qui tournait sur son visage, et il regardait le moulinet inerte sur l'herbe.

SUBSTITUTS

Lorsque les jumeaux Benítez sont montés dans la Valiant de leur père le jour de leur dix-septième anniversaire, personne ne pouvait voir lequel d'entre eux était assis au volant. Ils se sont levés plus tôt. Mais au lieu de marcher jusqu'à l'école, ils entrèrent dans le garage très tranquillement, dans la

froide obscurité de six heures trente de ce matin d'hiver. Ils ne sont pas venus me chercher comme ils le faisaient tous les jours, mais ils ont plutôt pris la voiture, ont attendu que le moteur chauffe et sont partis directement à l'école.

Le givre fondait lentement sur le pare-brise. Je suis sûr qu'ils avaient aussi froid à l'intérieur, même avec leurs écharpes tricotées à la main et leurs manteaux coûteux que leurs parents leur avaient apportés de l'étranger. Ils fumaient, et la fumée se mêlait à la vapeur de leurs haleines chaudes au contact du froid insupportable de cette journée. L'odeur de l'essence imprégnait l'air jusqu'à les noyer presque dans leur stupeur agitée, dans cette anxiété qu'ils avaient dû ressentir avant le crime.

Puis ils ont vu Miss Inés, la directrice de l'école, qui leur avait fait redoubler deux fois le même cours de lycée.

"Il a eu des ennuis avec nous, il nous tient entre ses sourcils", avait dit Jorge à ses parents. Daniel a affirmé qu'elle était une vieille fille pleine de ressentiment qui ne pouvait plus contrôler personne à l'école, et c'est pourquoi elle a exprimé sa colère contre eux. Plusieurs fois, les parents de Benítez étaient sur le point de changer d'école, mais les garçons avaient refusé. C'était une guerre qu'ils voulaient gagner à tout prix.

Deux ans plus tôt, Miss Inés avait reçu le tir à la craie le plus sévère de sa vie. Comme une condamnée à mort, elle restait devant le tableau, dos à la classe, mais on lui avait fait du mal, je le sais. Quand nous étions fatigués, les jumeaux Benítez ont continué sans s'arrêter jusqu'à ce que la cloche de la récréation sonne. La jeune femme, grande, au visage maigre et aux grosses cuisses, aux cheveux teints en rouge et aux deux boucles d'oreilles en perles, ne pleurait pas. Il se retourna, nous regardant avec une expression mêlée de fureur et de tristesse. Ce visage m'a rappelé ce que disaient les autres professeurs, la rumeur qui était presque une légende à l'école. On racontait que lorsqu'elle était jeune, elle avait été trompée par un homme. Le gars était marié et lui mentait depuis deux ans. J'ai entendu un jour l'un des professeurs dire qu'il était venu la chercher à l'école plusieurs fois pendant cette période. "Il faisait un bruit horrible avec les semelles de ses chaussures, c'était impossible de ne pas le reconnaître", dit-elle, comme si c'était la seule chose importante.

Alors que j'étais debout à mon bureau après le désordre que nous avions fait ce jour-là en classe, Miss Inés m'a crié dessus.

-Julián Santos, tu es réprimandé ! Vous et les Benítez allez immédiatement au Directoire ! - Sa voix s'est brisée, elle a sombré dans un abîme dont elle ne sortira que deux heures plus tard, dans le bureau de celui qui était alors directeur.

" Mademoiselle Inés, lui dit-elle. Ce sont des rebelles, les jeunes sont des rebelles par nature. " Pardonnez-leur cette fois.

Nous avons des visages innocents. Les Benítez, si semblables, mon Dieu, aussi exactes que deux gouttes d'eau, riaient en secret, et j'ai vu l'impuissance des deux femmes à les défier. « Jorge », allaient-ils dire, « Daniel », se corrigèrent-ils ; et devant l'éventuelle injustice de punir l'un à cause de l'autre, ils se sont abstenus.

À sept heures et quart, ils la virent descendre du bus. Il marchait avec difficulté depuis plusieurs mois. Ses hanches lui faisaient mal, il se plaignait toujours. Elle restait assise dans son bureau

presque tout le temps, et les professeurs et les étudiants venaient à son bureau comme devant un trône. Parce qu’à partir de là, elle a commencé à gouverner comme un despote. Il n'allait plus dans les salles de classe ni dans la cour de récréation. Une secrétaire sénile lui rendait compte de chaque détail de ce qui se passait à l'école, et elle décidait et ordonnait. « Qu'a fait la famille Benítez aujourd'hui ? » demandait-il chaque matin, et son visage ne semblait se calmer que lorsqu'il les voyait courir dans la cour.

Ses cheveux roux étaient désormais décolorés et grisonnants, et d'épaisses lunettes cachaient ses yeux.

"Tu vas voir ce qui va t'arriver, espèce de vieille merde. " menaça Daniel dans un murmure.

-Le moment est venu.-dit Jorge.

Et l’un d’eux a accéléré. J'aimerais savoir lequel, mais je pense que cela n'a plus d'importance. Ils ne faisaient qu’un, ils agissaient comme un seul.

Mademoiselle Inés a traversé la rue. Il a sûrement vu, à la lumière de l'aube, avec le soleil pointant sur le bord de la rue et sur les pavés humides de rosée, cette voiture avec les phares allumés et le moteur qui se plaignait. Mais elle ne lui prêta pas attention.

Soudain, il avait la machine sur lui. Le pare-chocs touchait ses jambes et les tremblements de son corps résonnaient jusqu'à la nuque. Puis il a dû ressentir l'oubli en regardant le ciel qui tournait. Les immeubles tournoyaient autour de lui, et sa tête semblait écrasée contre la tôle de la grosse voiture blanche. Une odeur de sang et de boue envahissait la rue.

Peut-être qu'à ce moment-là, il s'est souvenu des jumeaux Benítez. Je suis sûr qu'à travers le pare-brise, il a vu leurs visages satisfaits, et ce sourire qui les caractérisait.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, Jorge était plus petit et plus petit, timide comparé à son frère. A cette époque, tous deux étaient brusques, violents. Parfois extrêmement vif et subtil. Ils formaient un monde à part dans la classe, s'entouraient de quelques amis et provoquaient la destruction partout. Ils se battaient entre eux, rivalisaient, se disputaient et se combattaient. Cependant, après avoir répété ces deux cours, après les batailles presque sanglantes avec Miss Inés, dont ils sont sortis avec une colère de plus en plus grande et contenue, un jour ils ont commencé à changer.

Jorge a grandi, son corps a gagné en robustesse et Daniel s'est adapté à lui, réduisant sa force et le leadership qu'il avait jusque-là. Leurs différences ont disparu.

Mademoiselle Inés a survécu. Elle a été admise dans la même clinique où Jorge a été emmené pour sa jambe cassée contre le tableau de bord de la voiture. Ils ont emmené Daniel au commissariat, mais il n'a pas voulu répondre lequel d'entre eux conduisait.

"C'était un accident, officier, nous n'allons pas nous accuser mutuellement", ont déclaré les deux hommes interrogés séparément.

Les empreintes digitales sur le volant appartenaient à tous les deux, les taches de boue sur la pédale provenaient des chaussures des deux frères. Il n'y avait aucune trace de sueur sur le volant. Les témoins se contredisent sans pouvoir confirmer si l'un ou l'autre s'est installé aux commandes. Il n’y avait pas non plus de sang dans la bosse du tableau de bord.

-Pour la dernière fois, les gars, qui conduisait ? Si la vieille meurt, ils vont directement à la maison de redressement pour mineurs. -Le commissaire les a menacés, ajustant sa casquette et en sueur. -

Vous et vos avocats merdiques allez me rendre fou.

Deux semaines se sont écoulées ainsi. Jorge a été hospitalisé deux étages en dessous de la chambre de Miss Inés. Daniel a été libéré sous caution et l'avocat de son père l'a conseillé jour et nuit. Dans l'après-midi, il allait rendre visite à son frère, qui avait la jambe droite plâtrée.

J'allais les voir régulièrement et je les trouvais conversant en secret, leurs visages si proches qu'ils semblaient se fondre l'un dans l'autre. Leurs barbes naissantes poussaient comme un tourbillon, détruisant toute expression pieuse. A ce moment-là, plus que jamais, les jumeaux s'étaient enfermés dans un cercle dans lequel personne ne pouvait entrer.

"Daniel, voici l'analgésique, chérie", dit l'infirmière en entrant dans la pièce. Je l'ai regardée confuse, car au début je pensais qu'elle avait tort. Mais ils ne l'ont pas corrigée.

-Quelle blague font-ils à la mine ? -Je leur ai demandé.

-Aucun. Ne dis rien, mais c'est moi qui suis fracturé, pas Jorge.-Daniel m'a répondu depuis le lit.

-Puis celui qui conduisait...

"Peu importe qui, la fracture est là", répondit-il en touchant le plâtre.

Ils m'ont fait peur. Parce que ce n'était pas simplement une vengeance insensée ou enfantine que je découvrais dans leur expression, mais le soupçon subreptice qu'ils étaient un instrument ou un moyen pour quelque chose de plus.

Les jours suivants, j'étais le seul à décider de raconter leurs visites dans la chambre de Miss Inés.

Jorge fut le premier à monter voir le professeur.

-Daniel Benítez!-Dit-elle, pensant que c'était Jorge qui était au lit.- Je me demandais combien de temps il te faudrait pour venir me voir ?

-C'était un accident, mademoiselle, nous essayions la voiture de papa pour la première fois. -Le garçon voulait se justifier.

Elle a alors essayé de se calmer.

-C'est bon, c'est fini. Maintenant que je pense à ce dont j'ai été sauvé...

Ils ont commencé à parler des enfants de l'école primaire et des camarades de classe qui n'étaient plus là.

-Tu as toujours été le leader, Daniel, et maintenant je vois qu'en ne te blessant pas tu es toujours le plus fort.- Tout en caressant ses cheveux, il commença à réfléchir, comme s'il se souvenait d'avoir vu ce visage à un autre moment ou à un autre endroit.

Les visites avaient lieu plus tard chaque jour. Parfois, je lui rendais visite après le dîner, lorsque les heures de travail des infirmières changeaient.

Un soir, le professeur a vu entrer celui qui portait le plâtre.

"Jorge, pour l'amour de Dieu, comment t'es-tu levé ?", a-t-elle crié.

-Je m'appelle Daniel, mademoiselle.

-Allez..., assez de blagues.

-Je m'appelle Daniel, je le jure. Mon frère a fait semblant d'être moi pendant quelques jours. Si seulement vous saviez combien de fois nous vous avons tous trompés.

Le professeur ne pouvait pas le croire.

-Mais pas aux médecins, la fracture existe, non ?

-Oui, c'est vrai, mais je suis Daniel. - Ils ont parlé, répétant les mêmes souvenirs. Mademoiselle

Inés s'est souvenue avec nostalgie de son époque bien-aimée en tant que jeune enseignante.

"C'était une autre époque, ma chérie, et je ne suis tombé amoureux qu'une seule fois", a-t-il déclaré à Benítez qui est venu la nuit suivante.

-Je m'appelle Jorge, mademoiselle, Daniel vous faisait une blague. Il a payé une infirmière pour lui faire un plâtre.

-Je plaisante ! Dehors! - Et il a ordonné aux médecins de venir, exigeant de voir les radiographies.

"C'est impossible pour le garçon de monter avec ce plâtre, lui dirent-ils. Peut-être qu'il fait des cauchemars".

Daniel a juré qu'il n'avait pas vu l'institutrice depuis l'accident et qu'il ne lui rendait jamais visite la nuit. Les infirmières du service ont confirmé qu'il n'avait pas quitté la chambre. Les parents décidèrent de les surveiller et ils restèrent à tour de rôle dans la chambre. Mais Miss Inés continuait à se réveiller affligée chaque matin en disant que les garçons lui rendaient visite.

Lors de ce qui devait être son dernier matin, il raconta ce que l'un d'eux lui avait demandé ce soir-là. Il n'osait plus les appeler par leur nom.

-Tu te souviens du nom de ton petit ami ?

-Mon petit ami? Je ne m'en souviens pas, c'est curieux. Il avait les cheveux longs et une barbe douce, il était gaucher, je m'en souviens. Très grand et mince. Son visage te ressemblait tellement, que chaque fois que je te voyais à l'école, je me souvenais de lui. - Puis il le caressa en pleurant. -Le jour où j'ai su qu'il était marié j'ai eu l'idée d'aller chercher le couteau à la cuisine et de le tuer.

Le garçon quitta la pièce et l'autre arriva. Celui qui avait un plâtre et frappait fermement les barreaux de l'échelle. Le professeur commença à trembler sans savoir pourquoi. Les pas résonnaient de plus en plus fort dans l'escalier en mosaïque. La clinique était presque sombre et l'autre Benítez avait éteint la lumière de la pièce en partant. Les pas continuaient de résonner et ils étaient déjà sur le seuil. Ils faisaient un bruit très semblable aux semelles des chaussures de quelqu'un que j'avais connu, mais qui était mort depuis de nombreuses années.

-Je suis sûr, bon Dieu, je suis sûr qu'il ne respirait pas... ! – Dit-elle à voix haute, en se couvrant la bouche, craignant que quelqu'un ne l'ait entendue.

La porte s'ouvrit et, dans la lumière du couloir, se détacha une silhouette humaine, seulement une ombre, mais portant un plâtre à la jambe droite et une béquille du même côté. « Les Benitez ? » se demanda-t-il.

" Qui est-ce, Jorge, Daniel ? " dit-il à voix basse, essayant de voir dans l'obscurité. Cependant, cette ombre était de grande taille.

L'ombre resta immobile pendant un instant qui dut paraître infini à Miss Inés, car le doute se transformait facilement en peur.

-Non, ce n'est pas eux... mais oui, je vois le plâtre, et ils sont capables de tout pour me tromper.

Pendant une seconde, elle se sentit calme, soulagée, jusqu'à ce qu'elle le voie s'approcher en traînant la jambe. Un bruit de pas tonitruant se faisait entendre entre les murs de la pièce, et un reflet métallique illuminait le visage de Miss Inés, qui aperçut alors clairement l'arme longue et tranchante dans la main du visiteur.

L'enseignante a poussé un cri de terreur insupportable, et cette fois ses pleurs ont été entendus

partout. La mère de Benítez s'est réveillée en sursaut et lorsqu'elle a vu que son fils dormait, elle a couru vers le couloir. Les médecins de garde arrivèrent rapidement. Elle les suivit et s'arrêta devant la porte de la chambre. Cria la vieille femme en sautant convulsivement sur le lit. Deux hommes la maintenaient au sol pour lui injecter un sédatif. En se calmant, il réussit à raconter ce qu'il avait vu cette nuit-là. Soudain, il semblait avoir une crise cardiaque. La mère de Benítez nous a raconté ce que Miss Inés avait dit avant de mourir.

-C'était une crise cardiaque, me semble-t-il, car ils ont apporté un appareil et lui ont administré un choc électrique. Mais c'était inutile. La pauvre chose s'est effondrée sur le lit avec un visage paniqué. Il avait un bras autour du cou et l'autre tendu vers l'avant, le poing fermé, comme s'il voulait se protéger de quelque chose d'invisible.

Avec la mort naturelle de l'enseignant, les accusations portées contre les jumeaux ont été abandonnées, mais nous n'avons jamais su qui conduisait cette voiture blanche.

Nous n'avons que les paroles de Miss Inés criant contre l'ombre en pleine nuit. À ce personnage qui, selon elle, portait un plâtre et une béquille, et dans sa main gauche une arme très semblable à une faux.

L'INVASION

Rosa et Gustavo étaient nerveux, le gardien du train était déjà passé trois fois en les regardant d'un air menaçant. Du sac en toile caché sous le siège sortit un cri aigu et strident.

"Pas longtemps", murmura Gustavo alors que le train quittait la dernière gare avant La Plata. Un bonnet tricoté à la main lui couvrait les oreilles, comme si le froid matinal de la

campagne survivait sur son corps. Il frissonnait, et le mouvement du sac passa jusqu'à ses jambes pour le secouer encore plus.

Les bras croisés, Rosa ajusta son manteau sur sa poitrine. Mais sa main droite, toujours bandée depuis qu'un animal l'avait mordue des mois auparavant, commençait à lui faire mal à cause du froid, et il ne savait plus comment la protéger. Une plaie constante s'accentuait avec le temps, ainsi que la suppuration transparente qui la rendait folle par son odeur pénétrante.

-Vos remèdes ne fonctionnent plus pour moi. Allons en ville pour voir s'ils peuvent me guérir, lui a-t-elle demandé à plusieurs reprises.

Puis il dut se résigner à cette vérité, qu'il ne pouvait pas ou ne savait pas comment arrêter l'ulcère sur la main de Rosa. Lui, qui a tant étudié et guéri ses voisins de la ville, a dû l'accepter et ils ont décidé de s'installer en ville. Il avait en poche le contrat de location pour ouvrir une pharmacie en banlieue.

De loin, ils aperçurent les hangars de la gare centrale, un immense monument en fer qui les éblouit dès leur entrée sur le quai. Les gens ont commencé à se lever, à récupérer leurs valises et à s'approcher des portes. Le bruit du train cessa et le bruit de la foule grandit.

"Tu aurais dû lui donner davantage de sédatifs", protesta Rosa.

"Comment pourrais-je savoir que nous serions si en retard", dit-il en attrapant le sac qui tremblait sans cesse. Il n’y avait presque aucun moyen de cacher la présence de la créature. Les gens les regardaient tandis qu'ils parcouraient les couloirs de la voiture. Le train s'est finalement arrêté, et malgré le bruit de la gare, les cris de l'animal se sont fait entendre, semblables au gémissement joyeux de quelqu'un qui se réveille après un sommeil de plusieurs heures.

Gustavo voulait ouvrir le sac.

"Il va étouffer avec cette agitation", murmure-t-il à l'oreille de sa femme.

"Es-tu fou ?" lui dit-elle en retenant sa main qui était sur le point de dénouer

le nœud. "Plus tard, quand on arrivera aux affaires." -Mais il mit sa main dans le sac pour caresser la créature et la calmer, pendant que l'animal jouait avec ses doigts en les mordant doucement.

Lorsqu'ils descendirent, la plate-forme était constituée d'une masse compacte de

personnes marchant lentement vers les tourniquets de sortie, si lentement qu'ils commencèrent tous deux à transpirer sous leurs manteaux. Et la bête, désespérée, finit de défaire le nœud et s'échappa du sac.

Il essaya de l'arrêter en lui attrapant la queue, mais il l'entendit crier et la vit fuir parmi les gens, étonné par cet étrange animal qui passait fugitivement à côté d'elle. Rosa resta immobile, ne sachant que faire.

« Bon Dieu, murmura-t-il, et maintenant, comment vont-ils me guérir ?

L'amener était son idée, même s'il ne le voulait pas. Rosa pensait que si les médecins étudiaient l'animal, ils découvriraient quels germes l'infectaient. Gustavo, impuissant à refuser, accepta. Il a administré à l'animal plusieurs doses de sédatifs et l'a mis dans un sac troué. Il savait que l'étrange créature n'allait pas être acceptée dans le fourgon animalier ordinaire.

En quittant la gare, ils se trouvèrent perdus et attendirent que la foule se dissipe un peu.

-Avez-vous vu un animal en liberté ? -Ils ont demandé aux gens dans la rue.

-Un chien? Ouais...

-Non, non, c'est comme un lapin, mais avec des oreilles courtes, des cheveux courts, c'est... -Et ils ne savaient pas comment le décrire.

Ils décidèrent d'aller sur place et de se reposer. L'entreprise était déjà créée, la pharmacie qu'ils allaient desservir était déjà prête à ouvrir. Pendant une semaine, ils fouillèrent à tour de rôle les friches et les parcs environnants. Les voisins leur ont apporté des chiots abandonnés de la même couleur que leur enfant, mais les époux Valverde les ont patiemment rejetés.

Gustavo commença à être connu et respecté pour ses recettes magistrales. Il assistait aux urgences et aux accouchements plus fréquemment que le médecin du quartier. Sa femme restait enfermée dans l'arrière-boutique, ne sortant que de temps en temps pour se promener près de la gare, la main bandée.

"Ils m'ont donné des médicaments, raconte-t-elle un jour à son retour de l'hôpital. Ils m'ont demandé quel animal m'avait mordue". "Très étrange", répondis-je et je me mis à pleurer, parce que je vais perdre la main, Gustavo, on me l'a dit.

Deux mois plus tard, Rosa commença à souffrir d'une fièvre persistante. Il passait toute la journée au lit et la nuit, il sortait en transpirant pour respirer de l'air frais. L'odeur de sa main

enveloppait le lit et la maison. Gustavo soignait l'ulcère tous les matins, mais cette main n'était plus qu'une masse informe, presque liquide. Il enlevait les larves qui se reproduisaient pendant la nuit et les conservait dans un pot rempli d'alcool.

Quelque temps plus tard, un voisin lui dit :

-Tu sais, Valverde ? L'autre jour, j'ai trouvé un insecte le plus étrange dans mon jardin. Il mangeait les plantes, je l'ai frappé avec une pelle et je l'ai laissé mort sur place.

Des anecdotes similaires se sont répandues dans toute la région. Les voisins parlaient des animaux étranges qui apparaissaient à l'aube dans les rues et les jardins. La nouvelle s'est répandue à la radio et à la télévision locales. Les journaux ont mis en garde contre le danger potentiel d'un groupe de bêtes exotiques sortant des égouts pour se nourrir. Les journalistes ont interviewé les habitants du quartier, et chacun a répondu en racontant ses exploits contre l'invasion.

" Était-elle enceinte ? " lui demanda Rosa un après-midi, alors qu'ils écoutaient les informations à la radio, depuis leur lit. -Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? - Pouvons-nous faire autre chose ?

Ils prêtèrent attention aux nouvelles mesures contre la peste. "Le gouvernement municipal recevra un soutien pour lutter..." Quelques jours plus tard, des coups de feu ont commencé à se faire entendre pendant la nuit, ou des voitures freinaient, laissant le matin le cadavre d'un animal écrasé contre l'asphalte.

Les camions de fumigation parcouraient les rues du quartier deux fois par jour, distribuant une fumée blanche et inodore, imperceptible au nez humain mais mortelle pour la peste. Les créatures sont alors sorties de leurs cachettes.

Les rues ont dû être fermées pendant une heure chaque matin pour évacuer les corps.

Gustavo se tenait au coin, regardant les pelles mécaniques traîner les cadavres blancs sous le ciel nuageux de l'hiver. La bruine constante et pitoyable ne le dérangeait pas. Il n'avait plus froid comme avant, il s'habituait au climat de

la ville.

Un matin, il se leva avant l'aube, alors qu'elle dormait encore. Il ouvrit la pharmacie et alla assister le matin à l'enlèvement des corps. En pensant à Rosa, il décida d'entrer pour la réveiller. Il l'a appelée depuis les locaux, en regardant dans le couloir qui menait à sa chambre, mais elle ne lui a pas répondu. Dans la chambre, il la trouva toujours allongée, mais

toujours immobile, sa main malade posée sur le lit. Il étouffa un soupir. Il a ensuite recouvert le corps d'un drap et a enveloppé la main de plusieurs tissus.

Après l'avoir transporté au laboratoire, il l'a plongé dans la piscine de formaldéhyde. Le cadavre de la bête ramassé dans la rue il y a quelques jours a coulé, remontant à côté du corps de Rosa.

Ils flottaient tous les deux face contre terre.

A midi, une montagne d'animaux est apparue au coin de la rue, prête à être enlevée par les bulldozers, exposée à la rigueur de la pluie et du froid. Valverde est allé voir et est resté longtemps, réprimant l'envie d'étendre ses mains vers le tas de cadavres, comme s'il voulait tous les sauver. Mais il les a cachés dans ses poches lorsqu'il a entendu quelqu'un lui parler.

"Il commence à mouiller", lui dit un voisin venu regarder à côté de lui. "Ça n'a pas d'importance", répondit-il.

-Et ta femme, comment va-t-elle aujourd'hui ? -Il est parti en voyage ce matin.-Dit-il sans laisser son regard absorbé dans la rue.-Il est retourné au champ, tu sais ? Elle ne peut pas vivre sans ses animaux.

LE JEU

Clara est revenue pour m'épouser. Comme si l’humiliation ou le ressentiment avait disparu et qu’il ne restait plus que quelque chose qui ressemblait plus à du remords qu’à de l’amour. La vérité est que nous nous sommes à peine vus, aucun de nous ne voulait se souvenir de l’après-midi où tout a commencé.

C'était vers la fin de l'année. Les écoliers sont partis à cinq heures de l'après-midi. Avec mes amis Santos et Valverde, nous nous sommes rencontrés à la porte de l'atelier mécanique du père d'Aníbal. Nous étions trois marchands prospères, je pense honteusement prospères pour l’époque. Nous avons fumé assis sur le coffre d'une voiture, regardant les professeurs qui venaient de quitter le lycée, timides et sérieux, marcher jusqu'à l'arrêt de bus pour rentrer chez eux. L’une d’entre elles a particulièrement retenu notre attention pendant plus d’un an : Clara Palacios. Peu à peu, il perdit son indifférence mesurée. Chaque après-midi, il nous saluait avec un regard étrange et magnifique. Parce

qu'elle était la plus belle de toutes les profs de l'école, nous devions l'avoir, la posséder de quelque manière que ce soit.

Je pense qu'alors a dû surgir le germe de cette autre idée, même si on ne s'en rendait pas compte, en la voyant marcher avec ses talons précis et rythmés, avec le doux mouvement de ses cheveux bruns sur son plumeau. Le parfum enivrant d'eucalyptus qui a laissé sa trace sur le trottoir nous a séduit au point d'en devenir fou. Et tout peut se résumer à cela, me semble-t-il, à la folie et à la perdition.

Nous avons essayé de la convaincre, chacun séparément, mais nous nous sommes heurtés complètement à son refus.

"Je ne peux pas dîner avec toi, Gustavo", dit-il à Valverde cet après-midi-là, tenant les livres avec ses bras sur sa poitrine, alors que le soleil se couchait tôt derrière la ville. Mon amie l'a regardée s'éloigner jusqu'à l'arrêt de bus, pleine de ressentiment, sachant qu'il était attirant et pourtant rejeté pour la première fois. Il m'a répondu en murmurant des paroles auxquelles je n'avais pas prêté attention sur le moment et qui se sont révélées prophétiques.

-Tu verras ce qui t'attend.- Il a menacé d'un coup de poing sur la tôle de la voiture. Nous l'avons emmené au bar de Santos pour le calmer.

Quelques jours plus tard, Santos nous a dit :

-Cette fois, je vais essayer.- Il ôta son tablier bleu et ouvrit un peu sa chemise pour montrer les poils sur sa poitrine. Lissant sa moustache, il commença à attendre à la porte.

De la cafétéria, nous avons vu passer les professeurs entourés d'enfants, distraits dans leur monde privé, séparés du nôtre comme s'il y avait un abîme entre le trottoir et le bar. Valverde et moi nous sommes servis de bières et de cacahuètes salées pendant que nous regardions Santos.

A cinq heures, Clara est passée. J'étais seul. Il l'a saluée et ils ont parlé. Elle faisait le même mouvement que d'habitude. Un geste négatif avec sa tête parfaite, son visage semblable à celui d'une nymphe ou d'une déesse. Des garçons passaient par là en riant en secret. Clara est partie.

Notre ami est resté un moment sur le pas de la porte, derrière la fenêtre avec le nom de l'entreprise. Il entra, ajustant sa chemise à l'intérieur de son pantalon et soupirant.

-Je ne sais pas pourquoi nous nous dérangeons autant.- Dit-il avec une colère contenue.- C'est une enseignante très ordinaire.

-Viens, mon vieux. Asseyez-vous et oubliez ça. - Nous vous invitons à prendre votre propre verre jusqu'à ce que nous soyons rassasiés. Criant des obscénités et confus, inavouablement perplexe.

Un soir, nous sommes allés à l'atelier et Aníbal, qui était en dernière année de lycée, nous a proposé un tirage au sort pour la fête de fin d'année.

-Nous tirons au sort un dîner à Buenos Aires, avec une visite guidée de toute la ville.

-Allez au diable...- Nous avons dit tous les trois, mais ensuite nous avons chacun acheté plusieurs numéros. Puis la graine de cette idée première a germé là, cette nuit-là, parmi les voitures

démontées, l'odeur de l'essence, des outils et des cartes sales. Nous regardons tous, sans le planifier, sans réfléchir pourquoi, la photo de l'almanach accrochée au mur. Cette fille nue et inaccessible nous poussa vers le ravin d'où nous ne sortirions plus. Valverde a soudainement déclaré : « J'ai élaboré un plan », et ce n'était pas le sien seul, mais l'expression collective de quatre corps excités et inconsolables.

-Avant, nous prenions les femmes sans poser de questions.- Continua-t-il en disant.- Nous les entraînions dans l'obscurité sans savoir ce qui s'était passé avant ou après. Et qu'est-ce qui ne va pas avec ça ? J'ai une théorie : les hommes sont des animaux et les femmes sont des humains. C'est pourquoi notre voracité doit surpasser leur intelligence.

Valverde a ainsi établi une position irrévocable et a été le mentor du jeu que nous avons inventé.

Une semaine plus tard, mon rendez-vous avec Clara n'était pas prévu. Je l'ai vue apparaître à la porte de la boulangerie dans son petit tailleur gris et sa blouse saumon, croisant les genoux à chaque pas rythmé, dans un va-et-vient qui faisait plaisir à regarder. Je serais resté là, accoudé au comptoir, sans que le temps passe, admirant sa beauté éternelle comme celle d'un sphinx.

-Bonjour, Casas.- Il me l'a dit et il a commencé à regarder derrière moi avec ses yeux.

-De quoi as-tu besoin, Clara ?

-Factures, cet après-midi j'emmène les enfants sur la place.

Puis il a J'ai parlé sans réfléchir, je me suis lancé dans la rencontre du hasard sans plan ni stratégie.

-Peux-tu me laisser t'accompagner ?

Elle me regarda avec curiosité, ni bouleversée ni effrayée. Ses cheveux dansaient dans l'air à cause du ventilateur de plafond alors qu'elle regardait les paniers de pain fraîchement sorti du four. L’arôme de levure flottait dans son nez et il tendit la main pour attraper un bonbon dans le pot de bonbons.

-Autant que tu veux, Clara.- Je l'ai invitée en séparant le couvercle. Nos mains croisées, elles se touchèrent comme si la peau n'était pas de la peau, mais un chemin sans retour.

Cet après-midi-là, nous n'avons eu aucun témoin autre que les garçons de sa classe, et les enfants ne voient pas s'ils ne se doutent pas. C'est pourquoi mes amis n'étaient pas au courant de notre rencontre, ni de ceux qui l'ont suivie pendant six semaines jusqu'en décembre. Elle est arrivée à la boulangerie une demi-heure avant d'entrer à l'école. J'allais la chercher quand tout le monde était parti, et elle restait dans la salle de classe vide, à m'attendre.

-Pardonne-moi.- Je lui ai alors dit.- J'avais beaucoup de travail aujourd'hui.

Après, nous partions en discutant, où le quartier était différent et où les gens étaient presque inconnus. Je pense que j’ai commencé à le cacher à ce moment-là, quand les choses sont devenues irréversibles.

Une fois, nous avons croisé la route d’Aníbal. Il nous accueillit d'un air inquiet.

-Bonjour, Miss Clara, M. Casas.

-Comment se passe le tirage au sort ?- Lui a-t-elle demandé.

Lui et moi nous sommes regardés en silence, pensant que le silence était un mur qui pouvait nous protéger de la culpabilité.

-Bien, ils se vendent bien.- Répondit-il en courant en direction de la pharmacie de Valverde.

Le 10 décembre c'était la fête de fin d'année. C'était un dîner annuel au cours duquel les enfants chantaient sur scène et un petit groupe embauché jouait des tangos sur lesquels les parents pouvaient danser. A midi, le tirage au sort a eu lieu.

Nous y sommes tous allés, tout le quartier. Les enfants costumés passaient en revue leurs actions, et ceux qui ne voulaient pas se produire allaient voler de la nourriture de table en table, puis se faufilaient jusqu'à l'endroit où le feu du gril brillait. La fumée du barbecue s'élevait devant les lampadaires au mercure.

Ce fut une nuit splendide et chaleureuse. Plusieurs fois, j'ai dit à Clara, avant de partir, que j'avais des choses à faire, que je ne me sentais pas bien, que je n'allais pas y aller. Mais elle a insisté.

Ses yeux, par Dieu, ses yeux d'une immense beauté m'ont ému, m'ont poussé à faire face à ce que je savais qui allait me condamner. J'ai enfilé le costume rangé avec des boules à naphtaline dans le placard. Elle m'a serré dans ses bras sans se soucier de cette odeur, en souriant, et je me sentais comme un ange déchu, un démon sous la peau d'un boulanger.

-Je suis enceinte.- Il me l'a dit juste avant de franchir la porte de l'école, et en me regardant du coin de l'œil, il m'a couvert la bouche. Il s'est retrouvé dans le tumulte de la fête sans me donner l'occasion de lui parler. Nous étions arrivés ensemble, non pas en nous tenant la main, mais ensemble comme deux personnes qui dix minutes auparavant étaient couchées dans le même lit. Pourtant, tout le monde semblait aveugle. Quand ses compagnes nous entouraient, elles ne faisaient que la regarder.

-Comme c'est beau, Clara, comme tu es belle !- Et ils l'emmenèrent dans leur groupe.

J'y suis allé avec mes amis, qui mangeaient comme des animaux. L'arôme du vin rassis montait des dizaines de bouteilles éparpillées dans un coin du patio. Les enfants nous piétinaient tout le temps dans leurs courses et la musique résonnait stridente à travers les haut-parleurs usés.

"Nous allons abaisser l'air de supériorité de cette mine", m'a dit Santos, ivre et la barbe sale de graisse.

Valverde observait tout avec calme, contrôle, comme un vivisecteur qui règle sa tâche avec minutie. Les hommes, mes amis et d’autres inconnus m’ont fait un clin d’œil en me regardant. « La complicité est peut-être le lien le plus indestructible au monde », ai-je pensé à voix haute, mais ils ne m'ont pas écouté.

La musique s'arrêta brusquement. Le réalisateur est monté sur scène et a demandé à une fille de l'aider à tirer les prix. Dans un sac rouge, ils prenaient les numéros gagnants des tables servies et à la fin le numéro du voyage. Cela dura presque une demi-heure ; Les gens regardaient partout à chaque numéro chanté. Mais j'ai ressenti l'anxiété, l'attente qui, comme un fantôme, planait sur l'environnement fatigué de la chaleur et de la fumée.

Ensuite, Valverde est monté sur scène. Certains ne savaient pas de quoi il s’agissait et se taisaient. Clara y regarda, sans surprise, sans aucun soupçon. J'ai attrapé Valverde par le bas de son pantalon.

-Non!- Je lui ai dit.- Non!- Mais il s'est détaché et je n'ai pas pu l'arrêter.

-Maintenant le tirage au sort final, avec une grosse surprise. S'il te plaît, Clara, fais-nous la faveur de monter sur scène.- Et il tendit la main vers l'endroit où elle se trouvait. Nous la regardions, silencieuse, tandis qu'elle remontait, intriguée.

Ceux qui nous connaissaient n’ont pas compris au début. Les enfants ont continué à jouer sans y prêter attention. Hannibal s'est enfui, pour se cacher, je pense. Certaines voix parlaient timidement.

-C'est la récompense la plus attendue.- a déclaré Valverde.- La plus jolie enseignante de l'école.

Pendant trente secondes, tout fut confusion. Puis CLara se mit à pleurer sans gémissements, sans bruit, dans un silence semblable au cri d'un mort. Et moi, si loin, si muette maintenant, j'ai gardé la bouche fermée et je n'ai pas arrêté le drame.

-Quarante!- a crié Valverde. C'était mon numéro. Ce papier de chéquier rose a piqué la poche de mon costume. Je l'ai cherché, j'ai voulu le détruire, l'avaler, me débarrasser des preuves du crime. Il avait besoin de la pluie ou de la lune pour le détruire sur place grâce à leur magie légendaire. J'ai entendu mon nom.

-Rodrigo Casas est le gagnant ! - Tout le monde me regardait. Je transpirais et, sans la regarder, je savais ce que Clara faisait à ce moment-là.

Il poussa un petit cri à peine audible, comme une implosion dévorante. Ses yeux tournaient d'un endroit à un autre, sans s'arrêter. La poitrine haletait de mouvements saccadés. Puis elle sortit et courut dans l'obscurité, au-delà des projecteurs, là où la lumière de la fête ne pouvait pas l'atteindre.

Mais je ne l'ai pas suivie. Je savais qu'elle était liée à moi d'une manière indescriptible et qu'un jour elle reviendrait. J'ai vu ses cheveux soignés se balancer dans la nuit, la chaîne en or autour de son cou et ses chaussures basses tonner sur le carrelage, comme le martèlement jugement d'un juge.

LES FUGITIFS

La maison était déjà vieille lorsque Pablo et María Cortéz y ont emménagé.

Ils avaient quitté l'appartement de Mar de Ajó peu de temps auparavant, à la fin de l'été, lorsqu'elle était tombée enceinte. En ville, on leur a dit que le propriétaire de la boulangerie louait une maison abandonnée et ils ont visité le quartier avec le vieux Rambler. Le trouvant, ils suivirent le seul chemin qui menait à la porte principale. Elle avait un vague style européen, avec d'immenses fenêtres donnant sur la façade et de la mousse sur les murs.

"Est-ce que ça te va, María ?", lui a demandé Pablo.

-Oui.-Elle a seulement répondu, parce que par-dessus tout elle voulait arrêter de s'enfuir. Peu importe à quoi ressemblait la maison, la seule chose qui était essentielle était de s'arrêter et de se cacher.

María l'attendait à la porte avec les valises, pendant qu'il fermait la voiture. En entrant, la première chose qu'ils remarquèrent fut le bois qui recouvrait tout l'intérieur. Le sol était terni, les escaliers et les rampes étaient éclatés, le plafond était rongé par les insectes. Elle laissa ses bagages dans le hall sans oser continuer, il vit son air tristement déçu et dut lui prendre le bras et la pousser doucement.

-Tu ne pouvais pas la voir dans tes rêves ? -Demanda-t-il. Mais il savait que s'il avait découvert quelque chose de grave, il le lui aurait dit tout de suite.

Ils montèrent à l'étage supérieur, d'où ils contemplèrent tout le quartier, calme, endormi en ce dimanche après-midi, et au-delà, près de la cathédrale, il se réveillait de sa sieste. Le sol de la pièce résonnait bruyamment sous leurs pas, alors ils restèrent sur le balcon, pensant à la plage. Maria était celle qui lui manquait le plus, elle vivait là depuis sa naissance. Mais peu de temps après avoir rencontré Pablo, il devint nécessaire de s'échapper ; Il gardait encore trop vivace le souvenir de ses deux années de prison.

"C'est le seul endroit où je suis libre", lui ai-je répété à plusieurs reprises, sur la plage. Mais au bout d'un moment, il commença à avoir le nouveau sentiment que la mer était devenue un autre mur de sa prison. Malgré tant de changements d'eau, disait-il, tant de morts et de résurrections, le résultat était une immobilité absolue. Les vagues semblaient l'avertir que le chemin du monde s'arrêtait là.

Ils entendirent les cloches de la dernière messe de la journée. Pablo portait

les valises avec le grincement des escaliers, pendant qu'elle rangeait la cuisine. Le four était inutile, l’eau

avait une couleur rouille et ils n’osaient pas se baigner. Ils étaient allongés par terre, parlant à peine, et María faisait un de ses rêves. Elle les appelait ainsi parce qu'elle devait les nommer d'une manière ou d'une autre, mais cela ne se produisait pas nécessairement la nuit ou lorsqu'elle dormait. Parfois, ils étaient annonciateurs d’événements qui se produiraient tôt ou tard. Des sons et des voix que personne d’autre n’entendait.

Cette nuit-là, il entendit les cris pour la première fois. Il ne savait pas s'ils venaient de joie ou de larmes, d'où et de qui ils venaient. Elle regardait Pablo à côté d'elle, se retournant et se retournant sans sommeil, écoutant non pas les voix, mais les bruits de la maison, comme si la construction s'adaptait au poids qu'ils avaient apporté. « Il doit penser à la mer qui le poursuit », se dit-elle. Ce sont les mots que Paul a utilisés le jour où ils ont décidé de fuir.
Même sur la côte, aussi anonymes soient-ils, ils ne seraient pas en sécurité. Le salaire ne leur suffisait plus, et bien qu'il ait essayé de se connecter avec ses amis pour obtenir une partie de l'argent volé, il n'y est pas parvenu. Séparé d'eux lorsqu'ils l'ont capturé, il ne les a plus jamais revus. Il lui avait raconté tout cela lorsqu'il l'avait rencontrée sur la côte, essayant de se cacher de la police. Ils ont vécu ensemble pendant deux mois et pendant ce temps, elle a fait ses premiers rêves sur Pablo. Il avait entendu les sirènes de la police et l'avait prévenu. Il fut le premier à la croire, et María, habituée à ce qu'on la traite de folle, se sentit plus heureuse que jamais.

Lorsqu'il s'est réveillé le matin, il a vérifié une des valises. Dans une boîte, à côté du revolver de Pablo, elle ramassa une poignée de sable pour le sentir, comme lorsqu'elle était petite et s'asseyait sur le rivage, regardant vers la mer. Au cours de ces années-là, il entendit les premières voix dont il se souvenait et, même s'il cherchait partout, il n'avait jamais pu découvrir d'où elles venaient. Ils n'arrêtaient pas de bourdonner dans ses oreilles.

Il se rendit à la cuisine, et comme il ne restait plus que les restes de la nourriture du voyage, il s'habilla et sortit dans la rue. Les commerces commençaient à ouvrir leurs portes aux arômes de légumes et de pain. Il entra dans la boulangerie "La coloniale" et discuta avec le propriétaire, qui lui parla avec un air de séduction subtile. La grossesse n'était pas encore visible et ses cheveux bruns, tombant sur ses épaules étroites, lui donnaient un aspect délicat et sans défense. Elle lui a dit que son mari avait déjà travaillé dans une pizzeria et lui a demandé s'il avait besoin d'aide.

"Laissez-le venir cet après-midi et nous discuterons", répondit le boulanger.

María est revenue excitée et, juste avant d'arriver à la maison, elle a entendu des coups de feu. Ils venaient de la rue, mais tout était normal à ce moment-là, les enfants allaient à l'école à pied et les camions de livraison s'arrêtaient au coin de la rue. Cependant, elles avaient été trop intenses pour provenir d'un de ses rêves. Puis il aperçut Pablo lisant le journal dans la cuisine, à moitié habillé et distrait.

-As-tu entendu quelque chose ?

"Non, pourquoi ?", lui dit-il.

Mais elle ne voulait pas l'inquiéter, ce matin-là il semblait calme après un long moment. Il commençait à croire qu'ils pourraient s'installer et y rester pour toujours.

Pablo a commencé à travailler à la boulangerie et dès le premier mois, il a demandé un prêt pour acheter des meubles. Alors que les porteurs apportaient la table et le lit de la salle à manger, un fracas résonna à travers les planches du plancher. Tout le monde l'entendit, même si Maria entendit en même temps un bref cri qui dépassait à peine le bruit précédent. Il était curieux, pas effrayé, car d'une manière ou d'une autre, les vieux bruits stériles de la maison semblaient avoir stimulé la perception de bruits plus subtils et indéfinissables.

La fois suivante, le même après-midi, il regarda par la fenêtre pour s'assurer que la voix ne venait pas de la rue. Le reste de la journée, elle resta assise sur une chaise au milieu de la pièce, comme si elle faisait elle-même partie du meuble, et se mit à écouter avec une extrême attention. Puis il put distinguer deux voix qui se chevauchaient, des voix masculines hurlant de panique.

Lorsqu’il l’a dit à Paul, il a regretté de l’avoir fait. Un air d'inquiétude envahit le visage de son mari et il sortit fumer sur le balcon. Elle penserait sûrement à une nouvelle façon de s'échapper, de quitter la maison qu'elle commençait à se sentir comme la sienne. Il n'a cependant pas décidé de lui parler également des fusillades, qui se sont répétées de plus en plus fréquemment les jours suivants.

Plus tard, elle eut peur de se retrouver seule et se rendit à la boulangerie lorsque le bruit ininterrompu des armes devint insupportable. À mesure qu'il s'éloignait, la force des tirs diminuait et il se retourna pour regarder le profil de la maison solitaire du pâté de maisons, sale et triste sous le ciel nuageux d'automne. Comme parfois je ne voulais pas les déranger dans le travail, je rendais visite à un voisin ou je restais enfermé dans la salle de bain, où les bruits étaient atténués. Un jour, en rentrant du travail, il la cherchait partout et María sortit de la pièce dans laquelle elle s'était enfermée en lui serrant le cou et en pleurant.

-Qu'est-ce que tu as entendu? Dis-moi.-lui a demandé Pablo, en la réconfortant avec des caresses chaudes sur ses joues mouillées.

Elle était sur le point de lui parler des sirènes et des cris, mais c'était sa

maison désormais, et elle n'allait pas la quitter. C'est pour ça qu'il ne lui a rien dit. Pablo s'allongea et la regarda inquiet. Elle connaissait cette expression amère, avec son esprit obsédé par les

sirènes des voitures qui viendraient un jour le chercher. Elle s'approcha de lui pour le caresser, et il s'écarta brusquement, agacé, comme s'il était pris au piège.

Deux mois plus tard, ils ont acheté davantage de meubles d’occasion. Ils avaient dépensé la totalité du prêt, mais il ne leur était plus possible d’être prudents. Ils pensaient que peut-être, en remplissant la maison de plus de poids, ses gémissements insistants disparaîtraient. Ils ont été choisis pour une seule raison, non pas pour leur utilité ou leur beauté, mais pour leur poids. Ils recherchaient du bois massif, le plus mort et immobile possible. Les ouvriers distribuèrent les meubles et les craquements de la maison résonnèrent à nouveau. Pablo commençait à devenir un peu plus nerveux de minute en minute, traitant les ouvriers avec des ordres aigus et des cris furieux.

Puis elle entendit à nouveau les voix, encore plus lorsque les hommes eurent fini et que le bruit des planches s'arrêta. Il vit Pablo discuter avec eux au sujet du paiement du transport, et quand il l'entendit parler sur ce ton, les voix se mélangeèrent. María avait le vertige, des cris d'hommes en colère l'entouraient. Et il n’était pas capable de distinguer les vraies voix de celles de ses rêves.

Par la suite, un seul a persisté, celui de Pablo. Le sien était le seul similaire au duo de cris original qui la perturbait depuis son arrivée.

La semaine suivante, la grossesse occupait ses pensées et elle décida d’oublier tout le reste. La maison semblait lui répondre en atténuant le bruit du bois, et Pablo était désormais plus calme et plus enthousiaste à l'égard de son travail dans l'entreprise.

A la fin de l’hiver, la source des cris refait surface. Ils essayaient de passer la plupart de leur temps séparés, incapables d'expliquer la nécessité d'un rejet soudain. Le week-end, elle restait au lit et il allait de pièce en pièce avec des clous et un marteau. Il réparait les planches détachées et celles qui ne l'étaient pas, avec l'idée obsessionnelle de pouvoir ainsi réduire les gémissements de la maison.

En octobre, María commence à ressentir les douleurs de l'accouchement et attend le retour de Pablo avant de partir à la recherche du médecin qui habite de l'autre côté de la rue. Une demi-heure plus tard, le bébé est né et le médecin le nettoyait, l'endormant. Maria, avec un regard effrayé, leva les yeux vers le

médecin. La douleur était déjà passée, mais cette berceuse, au lieu de la calmer, perturbait son esprit, car elle reconnaissait la voix, la même qui, avec celle de Pablo, criait de peur.

Puis le bruit des sirènes retentit, même si cette fois elle était sûre que ce n'était pas son imagination. Les deux hommes ont couru vers la fenêtre, et elle, depuis son lit, a vu les voitures de patrouille devant la porte, enflammant le quartier de leurs feux rouges. Pablo

chercha le revolver dans le placard et, tenant le médecin par le cou, il ouvrit la porte sur la rue. Les policiers ont braqué leurs phares sur lui et les ont pointés vers lui.

-Si tu ne pars pas, je le tuerai ! -Cria-t-il.

Lorsqu'il ferma, il l'attacha à une chaise et alla éteindre toutes les lumières. Il est ensuite resté quelque temps avec sa femme.

"J'y vais seul", dit-il à María en caressant sa fille.

María s'est mise à pleurer, elle voulait l'accompagner et l'avertir du danger, elle seule pouvait le faire. Mais il a refusé.

" Tu n'as pas pu m'en empêcher cette fois, mon amour, peut-être que tu as perdu ton cadeau. " Elle voulait dire quelque chose, mais elle savait que c'était inutile.

Pablo partirait avant l'aube s'il parvenait à échapper à la police, alors il ferma toutes les portes et volets de la maison. Au moment où il eut fini, il lui était déjà difficile de respirer.
Touchant sa poitrine nue, haletante et en sueur, il parcourut la pièce avec un sifflement involontaire venant de sa gorge étroite. Il allait d'une fenêtre à l'autre à la recherche d'une bouffée d'air frais. Elle remarqua l'expression de désespoir désespéré dans les yeux de son mari, dans ce visage où l'obscurité et l'étouffement ressemblaient de plus en plus à l'enfermement d'une prison. La vieille maison était, depuis son arrivée, pour lui une nouvelle prison.

Avant l'aube, le médecin a réussi à retirer le bâillon et a crié à l'aide.

Pablo s'est réveillé effrayé du sommeil léger dans lequel il se trouvait et, sans réfléchir, comme par réflexe, il lui a tiré une balle dans le cou. Le corps bougea convulsivement pendant quelques secondes puis s'arrêta. Maria s'est levée pour arrêter le sang avec ses draps et s'est mise à pleurer.

" Je le savais déjà, je le savais déjà ! " dit-elle en gémissant désespérément, et lorsqu'elle réalisa ses paroles, il était déjà trop tard.

Pablo la regardait maintenant avec une terreur incompréhensible, comme si elle avait été transformée en un objet ou un lieu, quelque chose qui ressemblait plus à un lieu d'enfermement inévitable qu'à une femme.

Puis il fit un geste d'étouffement extrême et courut vers la porte. Lorsqu'il a ouvert la porte, les coups de feu qui l'ont tué ont été entendus.

LES TACHES

Casas se tenait devant le miroir de la salle de bain un lundi matin d'automne. Sa femme enceinte dormait toujours dans la chambre.

-Clara!-Il a appelé. -Il est six heures! En regardant son visage fraîchement rasé, il vit les taches de rousseur qui étaient réapparues depuis la dernière fois qu'il s'était laissé laisser pousser la barbe.

"Ils sont partis quand j'ai grandi, et maintenant je les ai à nouveau", a-t-il dit à sa femme, qui lui a montré sa propre tache, celle qui avait poussé en plein centre de son ventre depuis le début de la grossesse. Un cercle blanc opaque, avec la couleur et la forme d'un pétale de jasmin. Parfois Casas y appuyait sa tête, essayant d'écouter la croissance de son fils à travers cette fenêtre blanche, et il pouvait aussi sentir le parfum. Pas celui de la peau de sa femme, mais l'arôme du jardin de sa grand-mère.

Rodrigo regardait sa grand-mère avec une insistance indiscrète chaque fois qu'il allait lui rendre visite lorsqu'il était enfant. Il était inévitable qu'il observe attentivement sa tête jusqu'au moment où il devait partir, comme s'il voyait vraiment quelque chose de plus que ce crâne avec pas plus de cheveux que deux mèches grises sur la nuque. Il crut voir des dessins cohérents dans les formes étranges des grains de beauté sur la peau de la vieille femme, des couleurs différentes qu'il ne pourrait jamais classer. Le corps était déjà vaincu, mais sa voix était spéciale. En l'écoutant, Rodrigo ressentit une peur inconnue.

Tout au long de l'après-midi à la boulangerie, Casas réfléchit à ce qu'il allait faire avec Costa. Le vieux l'avait beaucoup aidé, c'était vrai, mais il voulait la grande place devant la place.

"Je suis malade, gamin, j'ai besoin d'argent comme de mon pain quotidien", lui dit le vieil homme.

"Mais tu es en train de mourir", pensa Casas, plein de ressentiment, anxieux comme il ne l'avait jamais été auparavant.

-Réduisez un peu l'avance et je promets de vous payer le reste en plusieurs versements.- Casas a insisté.

Cependant, il n’a pas réussi à le convaincre. Le gars délirait dans sa maladie, il semblait nier l'état réel de son corps. C'est pourquoi, ce soir-là, j'allais enfin le défier. Il y avait déjà un autre intéressé, quelqu'un qui n'avait pas besoin des locaux, qui pourrait même les lui louer pour le transformer en débiteur à vie.

Regardant l'horloge accrochée au mur, il se dépêcha de terminer le travail. Il quitta l'ancien garage où opérait désormais l'entreprise et se dit que ce serait la dernière fois.

-Je vais avoir un fils, mec, je veux mes propres affaires. Ma boulangerie va être la meilleure du quartier, tu comprends ? Clara va décorer les vitraux et tous ceux qui passeront sur le trottoir pourront sentir l'arôme du pain fraîchement sorti du four.

Costa était au lit, dans son lit métallique fragile et grinçant. Une faible lampe plongeait le côté droit de son visage dans une luminosité angoissante.

-Demain l'acheteur vient, il m'a proposé du cash que je ne peux pas refuser. Tu sais, gamin ?

Mon traitement coûte cher.

Casas attrapa son pyjama avec ses poings, et l'idée fugace qu'il pourrait le tuer sur place sans que personne ne le sache l'effrayait.

-Il me le promet depuis dix ans. Pourquoi diable ai-je travaillé dur pour toi, vieil avare ?

Costa eut alors un spasme, sa poitrine bougea convulsivement et, pendant un instant, il ouvrit de plus grands yeux, juste un laps de temps imprécis pendant lequel il attendait l'arrivée de la mort.

Puis ils restèrent immobiles pour toujours, comme lorsque la grand-mère de Casas mourut.

La maison de grand-mère avait un parfum de pluie sur ses murs. Murs recouverts de mousse et de plantes. L'odeur des chiens remplissait les chambres et les lits. Ce parfum resta dans son nez toute la semaine, jusqu'au moment où elle revint fixer son regard étonné sur la tête presque morte de la vieille femme.

"Qu'est-ce que tu regardes ?", lui cria-t-elle, et Rodrigo, retenant ses larmes, s'enfuit à ses côtés.

Personne ne lui a jamais parlé de sa maladie jusqu'à ce qu'il soit plus âgé. Elle savait seulement qu'il se rendait à l'hôpital de la capitale tous les trois mois et revenait en silence. Les taches sur sa tête prenaient un caractère, une forme qui lui était indéchiffrable. S'il avait pu s'approcher et prendre le crâne dans ses mains, il l'aurait étudié comme un globe à la recherche des mers et des terres.

Casas tenait la tête de Costa dans ses paumes et fermait ses paupières avec ses pouces.

Il resta assis là pendant peut-être dix minutes, immobile, puis feuilleta les papiers sur son bureau.

Il y avait des dizaines de documents anciens, et sa surprise ne connut aucune limite lorsqu'il trouva les titres de propriété de la grande maison à côté de l'entrepôt et de tous les lots de ce pâté de maisons. Tout à coup, il se trouva maître de tout cela ; Lui, Clara et leur fils formeraient la famille la plus riche et la plus respectée du quartier.

Désespéré, il ne cessait de regarder le cadavre, comme s'il allait se réveiller et le découvrir, comme s'il n'était pas sûr de l'efficacité de la mort.

Puis il s'empara du contrat de vente des locaux, le posa sur la table et alluma les grandes lumières. Quelque chose disparut à cet instant, peut-être l'ombre qui était devenue si lourde dans cette pièce. La vérité est que lorsque vous vous asseyiez devant la machine à écrire, quelque chose d’autre guidait vos mains lors de l’ajout des autres propriétés dans le document. Puis il signa sa signature et celle du vieil homme. Le résultat était si similaire que tout le monde dirait en le voyant que Costa l'avait fait à la dernière seconde de sa vie.

Regardant le cadavre, il mit le contrat dans le tiroir de la table de nuit. Il est allé aux toilettes et s'est lavé le visage. Une démangeaison intense le dérangeait à nouveau. Il regarda dans l'armoire à pharmacie et n'y trouva qu'une vieille lavande qui sentait bon. Dans le miroir plein de petites taches de rouille, il avait du mal à regarder les taches de rousseur, les taches renouvelées.

Il décrocha le téléphone et appela son ami.

-Scellez le document et ensuite nous réglerons avec l'argent.-Quand il a raccroché, il pensait au montant qu'il donnerait au notaire.

Une fois, il avait longuement regardé sa grand-mère. Elle s'est approchée de lui et lui a dit, avec un doigt pointé vers son propre crâne : "Tu vas avoir des taches comme la mienne à force de regarder autant." Puis il s'était assis sans rien dire d'autre, et toute la famille regardait Rodrigo en lui faisant signe de ne

pas pleurer. Plusieurs mois plus tard, elle mourut et les funérailles furent envahies par des personnes étranges. Les vieux parents racontaient que la grand-mère les fréquentait depuis vingt ans.

C'étaient presque toutes des femmes avec des robes extravagantes, des bijoux en argent et pleines de symboles curieux. Certains s'approchaient du cercueil en faisant d'étranges

mouvements avec leurs mains, comme s'ils formaient des figures sphériques dans l'air, et la fumée de tabac en spirale émanait de leurs lèvres, diluant encore avantage l'atmosphère remplie de fleurs et d'encens.

Rodrigo les traversa jusqu'à atteindre le corps de la grand-mère. Les taches étaient toujours là, encore plus informes, et il décida d'y toucher. Il ne pouvait pas trop y penser, il n'en avait pas vraiment envie, et ce faisant, il remarqua la douceur de la chair blanchâtre, l'odeur des fleurs qu'il portait sur son corps. Les femmes l'avaient recouvert de pétales de jasmin. Cette nuit-là, alors qu'elle se regardait dans le miroir après les funérailles, elle découvrit des taches de rousseur sur ses mains et son visage. Très petites rousseurs, couleur thé au lait. Des taches presque belles si ce n'était de l'horreur qu'il ressentait en les voyant. Il était malade deux semaines plus tard et le médecin n'a trouvé aucune cause.

Casas est resté dans la chambre de Costa toute la nuit. Le matin, il a mis un signe de deuil sur la porte et a appelé Clara au téléphone.

-Le vieux est mort hier soir, je dois préparer les choses pour la veillée.

"Je ne me sens pas bien aujourd'hui", a-t-elle déclaré. "Je ferais mieux de rester à la maison".

A dix heures du matin, l'acheteur apparut. L'homme a accepté le dernier souhait de Costa et est parti sans rien dire d'autre. Casas était désormais le nouveau propriétaire de l'ensemble du bloc.

Il s'agirait d'un commerce avec de larges portes donnant sur la place, avec des doubles fenêtres et la plus grande cuisine de tout le quartier.

Ils sont venus chercher le corps à midi, en plein soleil, et Casas a fermé définitivement l'entrepôt.

Les chiens de la grande maison voisine hurlaient.

Le corbillard est passé devant les nouveaux locaux. Casas sourit et son esprit projeta le cadre immuable du futur.

Il resta à la veillée jusqu'à très tard, mais peu de gens vinrent dire au revoir au vieil homme. Bientôt, le tiroir et la porte du garage furent fermés.

"Demain à huit heures au cimetière", lui dirent les employés, et il leur dit au revoir.

Lorsqu'il rentra chez lui, Clara était déjà au lit et il ne voulait pas la réveiller. Il se déshabilla et se glissa sous les draps, sentant à nouveau cette démangeaison sur son visage. Il lui fallut du temps pour s'endormir, mais il rêva de Costa. Avec son visage mort, dont la voix venait d'un autre endroit ou d'un autre monde. Et il s'est défendu en frappant partout.

Il se réveilla agité, le lit était en désordre et Rodrigo avait le bras de Clara accroché à son épaule.

"Tant de coups que tu as donnés, ma chérie, tu as failli me tuer. " Dit-elle les yeux mi-clos, haletante et agitée. Clara transpirait et brûlait de fièvre.

Il la caressa pour la calmer, mais il commença à sentir une odeur particulière, un arôme frais et amer.

Le parfum du jasmin revient du temps ou de la distance.

Casas courut vers la fenêtre et la lumière du matin illumina les gémissements de sa femme, ses pleurs et les draps qui bougeaient comme les dunes d'une plage. Puis, séparant les couvertures d'un mouvement brutal, elle découvrit cet énorme trou rouge de sang qui inondait la chemise de nuit et le lit, comme un puits fécond par lequel passent à jamais les enfants morts.

LA COUR À CHIEN

Un après-midi, nous nous sommes rencontrés au coin de la maison de bois et de briques, déjà vieille et en ruine avant notre naissance. Deux femmes nommées Cortez y vivaient. La mère était une diseuse de bonne aventure ou une voyante, ou simplement une sorcière comme nous l'appelions ; et la fille, d'à peine un an de plus que nous, était calme et maladive, mais néanmoins d'une étrange beauté. Santiago et moi l'avons suivie lorsqu'elle a quitté l'école, jusqu'à la porte où la

vieille femme l'attendait pour préparer la salle de séance.

A cette époque, nous n’avions que onze ou douze ans. Pendant l'été, avec Santiago et Laura nous nous asseyions sur le trottoir de la pharmacie ou de la boulangerie, puis nous allions à la maison pour surveiller les chiens. Ils en avaient douze, un nombre invariable d'animaux qui aboyaient contre quiconque s'approchait du jardin sale des propriétaires.
Pendant la nuit, leurs hurlements résonnaient dans tout le quartier, aussi pitoyables et désespérés que s'ils n'avaient pas été nourris depuis des semaines. Le matin, ils sortaient avec des assiettes de nourriture nauséabonde et les chiens sautaient autour d'eux en grognant les uns contre les autres. Quand je leur ai crié dessus, ils se sont tus et se sont accroupis contre le sol, effrayés et soumis uniquement aux voix des femmes.

Mais la nuit, le rituel des hurlements se répétait toujours, et cela devenait un mystère encore plus fascinant que la manière particulière dont la vieille femme gagnait sa vie.

"Faisons-le vite", murmura Santiago, toujours en uniforme scolaire, les cheveux lissés et le carton à la main. Il a gardé le couvercle bien fermé avec sa main droite, tandis que Laura retirait de ses cheveux la pince à cheveux que nous avions demandée.

Je pense que ce matin-là à l'école, aucun de nous trois n'a pensé à autre chose que ce que nous avions prévu de faire cet après-midi-là. Nous n'avions pas peur, nous connaissions l'impuissance totale de la vieille femme pour autre chose que de nous insulter depuis la porte de la maison. Nous ne l'avons jamais vraiment dérangée jusqu'à ce jour, et si nous l'avons fait, c'est parce que des choses étranges ont commencé à être dites à leur sujet. Rumeurs et fables concernant leurs chiens. Alors, par curiosité incontrôlable, nous avons décidé de surveiller.

Nous avons donné le premier tour à Laura, qui s'est ensuite rendue à ses cours de piano. Santiago a pris le deuxième, jusqu'à six heures de l'après-midi, lorsque je l'ai remplacé. Nous avons veillé pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que nous découvrions que les douze chiens n'étaient jamais les mêmes. Le plus curieux, c'est qu'on ne les a jamais vus s'échapper ni mourir. Quand l'un d'eux disparaissait, le lendemain matin, un autre prenait sa place.

Les séances de la sorcière Cortez commençaient à deux heures de l'après-midi, alors nous nous sommes cachés derrière l'entrepôt. La boîte tremblait entre les mains de Santiago et nous la recouvrions pour la cacher, comme si son contenu pouvait être vu à travers le carton. Laura a couru près de l'entrée et les chiens ont aboyé.

"Ils les nourrissent", nous a-t-il dit à son retour. De loin, nous observions les fontaines dont l'odeur emplit le quartier jusqu'à la tombée de la nuit, et nous voyions comment les animaux se jetaient sur la vaisselle.

Une demi-heure plus tard, une voiture s'est arrêtée devant et deux grosses vieilles femmes, aux cheveux roux et couvertes de colliers en argent, en sont descendues. Nous entendîmes les aboiements, la voix de la fille qui les faisait

taire, puis le salut strident avec lequel la cartomancienne accueillait ses clients. La vieille femme paraissait plus vieille que son âge. La peinture exagérée sur le visage, les cheveux teints et la charpente tristement décrépite de la maison lui donnaient cet aspect. Elle leva la main dans un geste d'une grande solennité et les invita à entrer.

Ensuite, nous y sommes allés à pied. Les aboiements reprirent alors que nous courions le long du chemin qui menait au jardin arrière et au hangar. C'était une sorte d'allée, séparée du reste de la maison par un mur très bas. Les chiens n’ont jamais sauté par-dessus ni par-

dessus la clôture qui les séparait du trottoir. Cela nous a fait penser à plusieurs reprises qu’ils ne voulaient pas partir ; Peut-être voulaient-ils mourir protégés par l'ombre étendue du bâtiment, parmi les odeurs d'encens qui sortaient des fenêtres. C'étaient des animaux communs, des bâtards, presque une race de chiens bâtards.

Ils ont aboyé après moi à dix centimètres de distance sur toute la longueur du mur, montrant leurs dents de manière menaçante mais n'osant pas sauter. Au cours des semaines précédentes, nous avions découvert que les femelles gestantes disparaissaient avant de mettre bas, et c'est ce qui a finalement décidé Laura à nous accompagner. Santiago et moi, en revanche, l'avons fait par curiosité, et peut-être aussi par manque de justice envers ces animaux.

Nous atteignons la porte arrière. Elle était verrouillée, alors Laura attrapa sa boucle, ouvrit la serrure et courut dans la rue. Désormais, seule une moustiquaire nous séparait de la cuisine. J'y suis allé le premier, et si je voulais le faire, c'est parce que je sentais que je gagnais quelque chose de ces femmes, de ce combat inconscient que nous menions contre leur secret délibéré.

"Allez, donne-moi la boîte !", ai-je crié à Santiago.

J'ai ouvert la porte moustiquaire et j'ai jeté la boîte. Tiré comme une balle, le chat blanc s'est détaché du carton et s'est rendu directement au parloir. J'ai entendu les phrases étranges que disait la vieille femme à propos de l'arrêt de la boule de cristal, et à travers la cuisine j'ai vu se dresser sa silhouette enragée.

"Prêt Eduardo, cours!", a crié mon ami, puis j'ai vu son ombre ouvrir la clôture.

Les chiens avaient été libérés et ils ont poursuivi le chat jusqu'au salon, où les femmes ont sauté de leur chaise en criant comme des folles. Les animaux tournèrent dans la pièce, détruisant les assiettes en porcelaine, et soudain la boule de cristal tomba de la table.
Lorsqu’il a explosé, ses innombrables fragments ressemblaient à des feux d’artifice. Ensuite, la vieille femme s’est effondrée, inconsciente, sur le sol du salon.

Je m'enfuis une seconde plus tard, riant et pleurant en même temps, avec l'image de son visage contre terre et de son crâne ensanglanté. Le chat s'est enfui, je pense. Mais les chiens sont restés. Ils n’osaient pas dépasser les limites de la maison. Ils restèrent enfermés dans cet espace libre du patio, fatalement soumis.

-Comment va-t-elle ? -Nous avons demandé quelques jours plus tard, en essayant de paraître simplement curieux, pour que la culpabilité ne nous trahisse pas. C'est ainsi que nous avons appris qu'une artère avait éclaté dans sa tête après le coup et que la moitié de

son corps était paralysée. À partir de ce jour, la fille s’est occupée de la maison.

Je n'ai pas rencontré mes amis depuis longtemps. Cependant, je devais traverser le trottoir de la maison tous les matins pour aller à l'école et j'ai commencé à remarquer que la fille nourrissait les chiens moins fréquemment. Ils frappèrent à la porte en hurlant, sans recevoir de réponse. J'ai été témoin de la mort de chacun pendant plusieurs semaines. J'ai vu comment, tombés, les jambes défaites, ils sont morts paisiblement, se sentant presque coupables. Un après-midi, un camion municipal est venu récupérer les corps.

-Qui a appelé ? -Le type qui ressemblait à un inspecteur voulait savoir.

-C'était moi. -Dit l'un des voisins rassemblés sur le trottoir, avec un geste de défi et un doigt accusateur devant le visage de l'homme. -Et si vous me permettez de le dire, ici nous savons tous que la sorcière a soudoyé eux pour qu'ils lui procurent des animaux.

-Vous ne pouvez pas le prouver, madame, vous ne pouvez pas... - Se défendit l'homme en s'éloignant avec une expression indignée.

Ils prirent tous les chiens, sauf celui qui restait vivant et caché derrière des planches. Je ne leur ai rien dit et j'ai attendu qu'ils partent. Il était le dernier, le plus petit de tous.

Il ouvrit la porte en bois et la jeune fille commença à le regarder par la fenêtre. En poussant un cri, il le chassa et l'animal courut vers l'arrière-cour. J'ai décidé de le chercher, et c'est pourquoi je me suis caché jusqu'à ce qu'elle ferme les rideaux.

Un peu plus tard, je marchais accroupi près du mur, un peu plus loin que là où j'étais arrivé la fois précédente. Mes baskets étaient glissantes dans la boue et j'ai senti un craquement sous mes pieds. Perdant l'équilibre, je tombai sur un tas d'ossements fragiles et mouillés, entassés contre le mur, cachés par l'ombre de la maison. C'étaient des os courts et petits, comme les squelettes des chiens. J'ai eu la nausée et je m'éloignais vers le hangar du fond d'où me parvenait la chaleur des flammes de la chaudière. En jetant un coup d'œil par la porte, j'ai vu

une chaise en bois et en paille, ainsi que d'autres os éparpillés sur le sol tout autour.

"Sortez, sortez !", entendis-je quelqu'un me dire sur un ton de mépris.

La vieille femme, que je n'avais pas vue auparavant à cause de l'obscurité, me criait dessus de manière hystérique. D'une main il attisait le feu, et de l'autre, à jamais mort à côté du corps, il essayait en vain de saisir un morceau de viande et de le mâcher. Mais je n'en

pouvais plus.

J'ai couru dans la rue et le chien survivant s'est enfui avec moi.

LES DIMANCHES

Après avoir sonné à la porte, j'ai caressé la vieille porte de la maison de mes parents. Le bois transpirait également à cause de l'humidité ce dimanche-là. Depuis sa mort, mon frère et sa famille l'occupaient. Le lendemain des funérailles de maman, ils ont déménagé sans préavis. Ils apportaient les meubles dans un camion et le quartier les regardait décharger leurs affaires comme si la maison leur avait toujours appartenu.

-Qu'en penses-tu? -Daniel m'avait demandé quand j'étais allé voir les pièces détachées, mais j'ai préféré me taire, comme tant d'autres fois. Depuis, je ne devais leur rendre visite que le week-end pour emmener mon neveu au tribunal. C’est devenu un rituel très attendu chaque dimanche.

Ce jour-là, ils déjeunaient dans la cuisine. Le garçon, dès qu'il m'a vu, a couru dans sa chambre pour se changer.

"Je vais vendre la maison, nous déménageons à Buenos Aires", a déclaré Daniel en lisant le journal, sans me regarder, inconscient de mon visage plein de panique, d'un vertige extrême qui me voile les yeux.

La première chose à laquelle j'ai pensé alors, c'est que j'allais perdre Gabriel. S'ils déménageaient, je ne le verrais que sporadiquement. Il ne serait même pas le deuxième père, le remplaçant du dimanche, l'adjoint entré sur le terrain dans les quinze dernières minutes du match. C'est comme ça que ça s'est passé avec nous depuis que nous étions enfants. Au club, Daniel était toujours le

titulaire, le capitaine de l'équipe, celui qui planifiait les jeux. Un jour, l'entraîneur m'a dit :

-Entre, gamin.

Quand Daniel quitta le terrain, il me murmura à l'oreille :

-Ne gâche pas le jeu.

La voix de ma belle-sœur m'a réveillé de mes souvenirs.

-Ne lui achète pas de glace, il a mal à la gorge aujourd'hui.

"C'est bon, Alicia," répondis-je.

Gabriel revint en courant, vêtu d'un jean et du t-shirt de l'équipe. Daniel ne nous avait pas accompagné sur le terrain depuis longtemps. Il était fatigué, disait-il, et il m'a confié cette tâche.

Je l'ai remercié comme si j'avais enfin obtenu son approbation. Mais cette fois, il a insisté pour venir avec nous.

Nous avons emporté les dernières tranches de pizza du déjeuner jusqu'à la voiture. Gabriel se pencha hors du toit coulissant du Torino et son père le tenait par sa ceinture. Nous avons parlé un moment du championnat, mais j'avais besoin de parler de la maison.

-Es-tu sûr de le vendre ? Écoute, j'aimerais rester là-bas. Le loyer de mon appartement est dû à la fin de l'année, et...

-Et qu'est-ce que tu vas faire de cette putain de maison tout seul ?

Puis je me suis souvenu de ce sentiment de vide soudain que j'éprouvais à chaque fois que Daniel me battait.

C'est ce qui s'était passé dans le ventre de maman. la nourriture et le sang qui nous appartenaient à tous les deux. Cela m'a poussé et absorbé le fluide vital, cela m'a délibérément enlevé mes forces. Mon frère était ainsi devenu l'héritier naturel. Le premier-né pendant deux minutes, mais le premier à la fin.

Gabriel nous observait attentivement depuis la banquette arrière, comme s'il étudiait la différence physique entre nous. Nos cheveux étaient bouclés et bruns, longs jusqu'à la nuque, avec la barbe rougeâtre coupée près de la peau. Cette fois, sans l'avoir prévu, nous nous étions habillés presque de la même manière, comme lorsque nous étions enfants et que les gens étaient confus.

-Combien en ont-ils trompé, papa ? -Il a demandé, et nous avons tous les deux ri.

Nous avons été unis un instant par ce rire semblable à une aura, un don céleste accordé et volé la seconde suivante. Rien de plus qu'un t-shirt blanc avec un imprimé différent nous différenciait.

J'ai arrêté la voiture dans un coin et j'ai entendu Gabriel me demander des choses que je

n'avais jamais pensé à lui dire.

-Pourquoi ne t'es-tu pas marié, mon oncle ? J'ai ri presque sans m'en rendre compte.

-Je ne sais pas, mec. La vérité est que les femmes sont compliquées, ou c'est moi qui les comprends de moins en moins chaque jour.

Soudain, la voix de Daniel surgit comme si elle était un écho de ce gémissement qu'il avait déjà entendu dans le ventre de sa mère. Les parois de l'orgue étaient une caverne.

"Votre oncle est une merde égoïste", dit-il. Et j'ai frappé le volant avec mon poing droit, tandis que je continuais à conduire avec mon gauche. Mais mon frère a ri, puis le visage de Gabriel s'est rapidement éloigné, surpris.

En une minute seulement, l'air se tendit pour se détendre immédiatement, mettant ainsi à l'épreuve la corde élémentaire qui nous avait toujours unis. C’est à ce moment-là que j’ai su ce que je devais faire pour vaincre mon frère une fois pour toutes. Comme il était plus fort que moi, j’ai dû le prendre au dépourvu.

Sur le parking, Gabriel a couru pour prendre de l'avance, et en verrouillant la voiture, j'ai mentalement revu les étapes de mon plan encore et encore. Daniel marchait maintenant à mes côtés, grand et fier, sans voir ni même se douter de l'obscurité qui se formait autour de lui. Une ombre semblable à celle que j'ai habitée jusqu'à ma naissance. Parce que j'étais sûr que Daniel, en m'enlevant ma nourriture, avait espéré que je mourrais sans jamais voir la lumière.

Le stade était couvert d'un rugissement de voix rauques. Nous nous trouvons quinze minutes avant le début du match. Le temps se dégrada très rapidement et une légère pluie commençait à tomber au début du match. L'odeur de sueur grandissait et nous entourait. Les hommes chantaient en sautant sur les gradins. Des drapeaux et des papiers flottaient dans l’air épais du dimanche.

Ils semblaient rester coincés, devenir de la boue en suspension. Nous avons enlevé nos chemises et essuyé la sueur.

-Tu te souviens du combat que nous avons eu avant notre naissance ? N'as-tu

jamais eu le sentiment d'être né épuisé après l'effort que tu as fait pour me battre ? -J'ai demandé à Daniel.

-De quoi parles-tu? -Allez, mon vieux, tu ne vas pas me dire que tu n'as jamais eu l'idée de me tuer.

" Va te faire foutre ! " me dit-il avec ce geste de supériorité insupportable que je détestais.

Au milieu de la stridence, je posai mon visage dans mes mains, et ces secondes qui marquaient l'avantage invincible de mon frère disparurent pour un moment.

J'ai attendu un but. J'attendais avec une anxiété infinie, comme si à ce moment-là, dans ce mouvement choisi au hasard peut-être par Dieu lui-même ou par la providence, je plaçais l'éternité de mon âme. Les hommes autour de moi souffraient, accrochés au grillage, fous et anxieux. Je suis resté assis, attendant.

Et lorsque cela s’est produit, le stade a semblé s’effondrer. Un groupe incontrôlable commença à tomber en avalanche depuis les plus hautes tribunes. C'était une masse de coups et de cris assourdissants. Daniel était là, prêt à encaisser le choc et à payer sa part du sort qui lui était préparé.

Puis je l'ai assommé d'un coup direct et froid que n'importe lequel de ces types aurait pu lui donner, et dont j'espérais désespérément qu'il ne se réveillerait plus jamais. J'ai vu un gros morceau de décombres à côté de mes pieds et quelque chose m'a poussé à tendre la main pour l'attraper. Mais les gars autour de moi ont commencé à me regarder. Je me suis dépêché d'enlever la chemise nouée à sa ceinture et de l'enfiler.

J'ai retrouvé Gabriel à quelques mètres, sautant et criant de joie, caché parmi la masse informe de corps qui bougeaient au rythme d'une vague. Je me suis approché de lui en parlant comme Daniel. Je ne savais pas vraiment où était ma conscience quand je l'ai fait. C'était comme si une autre personne m'avait pris le relais.

Le jeu se terminait.

" Mon oncle, nous partons ! " cria Gabriel en regardant autour de lui. J'ai aussi commencé à appeler avec l'accent et le ton de mon frère.

-Il a dû partir avec du mien. Ne t'inquiète pas. Nous avons quitté le stade et j'ai ouvert la voiture.
-Est-ce qu'il t'a donné les clés, papa ?

Mes mains tremblèrent pendant une seconde.

-Non. J'ai toujours quelques exemplaires de la voiture de ce type.

Maintenant, il avait le fils de mon frère et, dans quelques minutes, il serait propriétaire de sa femme et de sa maison.

Tel un braconnier, il lui avait volé la vie. Cependant, mes mains continuaient de trembler sur le volant.

Les hommes ont continué à sortir en groupe par les portes du stade. Des torses nus et sales, des drapeaux et des pancartes rouges comme du sang. Soudain, la barbe rousse de Daniel est apparue parmi les bras levés et les voix des fans fanatiques. Et son corps battu et retrouvé a atteint la voiture et a heurté la portière encore et encore.

"Oncle!", a dit Gabriel à l'homme qui nous a attaqué depuis la rue.

L'une des fenêtres s'est brisée sous un coup de poing venant de l'extérieur, et la vitre a blessé le front du garçon. Plusieurs gouttes de sang coulaient sur son visage.

Puis tout a semblé disparaître. L'air chaud et maternel de la voiture, le bruit du moteur si semblable à la voix monotone de ma mère, les vitres mouillées par la pluie simulant la fluidité opalescente du liquide jaune, tout cela se dilatait désormais pour sortir de son cloître et se libérer. .

La porte s'est ouverte et un bras fort, sans doute plus fort que le mien, m'a jeté à terre, sur le trottoir couvert de salive et d'ordures. Mon frère est monté dans la voiture avec Gabriel.

-Mec, qu'est-ce qui se passe ?! " Je suis ton vieux ! " cria Daniel en l'attrapant par les épaules.

-Papa, aide-moi !-Le garçon m'a supplié-J'ai peur du gars ! Et moi, assis là dans la boue, faible et sale, je me suis mis à rire comme un fou.

LA FEMME DE MAISON

Certains voisins ont déclaré que Clara avait commencé à voir mon oncle Antonio peu de temps après avoir découvert qu'elle était malade. D'autres qui l'avaient déjà fait. La vérité est qu'une nuit, il y a dix ans, alors qu'elle se déshabillait, elle a trouvé une tache rouge et humide sur son soutien-gorge et elle a eu peur.

Je me souviens du jour où il est revenu de l'hôpital avec Laura. Je travaillais dans le secteur à l'époque et je les ai vus arriver. Laura, joyeuse et insouciante, avec ses cheveux blonds, regardait avec curiosité l'air livide de sa mère. Clara, quant à elle, était pâle et muette, à tel point qu'elle oublia de me saluer, me laissa sa fille et se dirigea vers la cuisine. Elle avait l'air très blanche, avec ses cheveux ébouriffés par le vent matinal de cet automne, et son manteau ouvert, révélant sa robe grise.

Si elle a parlé de sa maladie à son mari, je ne sais pas. C'était probablement le cas, car Casas est sorti de la cuisine deux heures plus tard et m'a dit qu'ils allaient fermer plus tôt.

Le lendemain matin, j'ai vu Clara derrière le comptoir, encore pâle de peur, mais avec un sourire qui, bien que dessiné, était indélébile.

"Juste toi, la pauvre." Les voisins ont essayé de la consoler lorsqu'ils l'ont appris, car ils connaissaient le dévouement qu'elle avait déployé pour collecter des fonds pour les femmes qui lui demandaient de l'aide pendant des années.

Les femmes malades arrivaient de toute la ville avec les seins arrachés par le cancer, et certaines déjà mutilées ou sans espoir. Les Casas étaient devenus la famille la plus influente de la région et Clara a eu l'idée de collecter des fonds pour les aider dans leur traitement.

Il organise des foires et des quermeses, des spectacles et des œuvres populaires dans la rue au profit de sa petite fondation de quartier.

À partir de ce jour, le couple a continué à travailler sans manifester aucune inquiétude. Lui, avec son tablier fariné, jetait de temps en temps un coup d'œil par la porte de la cuisine pour saluer quelqu'un. Elle continuait à sourire béatement, comme lorsqu'un de ses protégés venait se plaindre de sa douleur ou lui annoncer son décès. Cependant, on n'a jamais rien dit à Laura, et ils m'ont seulement prévenu :

-Si Laurita te demande quelque chose... -M'a murmuré Clara à l'oreille -Tu ne sais rien, tu comprends ?

Alors j'ai juste regardé.

A midi, j'ai vu Laura debout sur le trottoir d'en face. A cette époque, il quittait l'école avec son uniforme bleu et les livres serrés contre sa poitrine. J'ai regardé attentivement vers le coin, où mon oncle Antonio avait l'air agité, essayant peut-être de regarder de loin l'intérieur de l'entreprise.

Puis les deux entrèrent presque en même temps, mais lui, toujours dans son costume

noir impeccable, s'avança pour ouvrir la porte à Laura.

-Merci.-Dit-elle.

"Je t'attendais, je voulais savoir si maman viendrait aujourd'hui, j'en suis sûre", m'a-t-elle dit quelques jours plus tard, alors que ses soupçons étaient presque une certitude.

Lorsqu'ils sont entrés, j'ai été surpris lorsque Clara s'est soudainement retournée pour se regarder dans le miroir derrière la caisse enregistreuse. Elle a arrangé ses cheveux et sa robe, puis a salué mon oncle.

-Antonio, bonjour. Quand ouvre le salon de coiffure ? -Dans un mois, Clarita.

Cela me dérangeait, cette confiance inattendue, obtenue on ne sait quand et de quelle manière.

Laura l'a entendu aussi et a dû immédiatement penser à son père. Elle se tenait là, regardant distraitement les étagères avec le pain fraîchement sorti du four, mais son esprit tournait autour de la silhouette de Casas.

"Papa était si proche", m'a-t-il dit plus tard, "à quelques mètres de sa femme, mais il ne la connaissait pas vraiment."

Depuis ce matin, les visites de mon oncle sont devenues plus fréquentes. Les gens du quartier se mirent à murmurer. Laura évitait les femmes rassemblées sur le trottoir, qui la regardaient toujours avec une expression de pitié insupportable.

Mon oncle Antonio était un homme étrange. Je ne l'avais pratiquement pas vu de toute mon enfance, alors qu'il participait à la politique, à ses réunions de comité et à ses voyages de campagne. Jusqu'à ce qu'il devienne conseiller municipal cinq ans plus tôt, et devienne inaccessible. Entouré d'hommes grands et gros, aux costumes impeccables et aux moustaches toujours sales, il portait sous son bras gauche son mémorable revolver de 1942. Cette relique qu'il nettoyait chaque jour, comme un bijou dont la perte représentait la perte de sa propre âme. Il a toujours dit qu'il avait tué deux hommes avec.

À la maison, j'ai entendu dire qu'il était pauvre, après avoir perdu son argent dans de mauvais investissements. Maintenant, il était de retour pour ouvrir le salon de coiffure à deu

pâtés de maisons des locaux des Casas, mais personne ne pouvait dire d'où il tenait l'argent. Il avait l'habitude de nous rendre visite avant la nuit, à une époque où les pluies diminuaient et où le froid devenait plus intense. Laura le vit arriver avec son pardessus noir et le même vieux costume.

"Ils vont m'enterrer dans ces vêtements", a-t-il plaisanté en rencontrant Casas, puis ils ont commencé à parler.

Laura concentrait son attention sur la perception du moindre signe d'agressivité, de tout mot, acte ou geste qui était le germe d'une dispute. Mais il tenait surtout à souligner l'expression tendue du visage de sa mère lors de la rencontre des deux hommes. C'est alors qu'il remarqua que l'apparence de Clara était différente. Il avait perdu beaucoup de poids et se plaignait de ne pas avoir faim.

Moi, je regardais mon oncle, sa combinaison bombée sous l'aisselle à cause de la masse métallique, comme un cancer latent du côté gauche. Cette arme m'intriguait et je la craignais en même temps.

Pendant plusieurs semaines, rien ne s'est passé. Clara allait chez le médecin tous les après-midi, et parfois Laura l'accompagnait sans entrer dans le cabinet. Elle était nerveuse et ramassa maladroitement son sac. "Il a fait la même chose à l'hôpital", m'a raconté Laura, "... il lui a fallu plusieurs minutes pour organiser les papiers du travail social et il a immédiatement caché l'ordonnance du médecin dans son portefeuille." Laura est restée dans l’entreprise en pensant que quelque chose de très grave se passait. Devant la caisse, il jouait avec les touches. Des clients arrivèrent et elle s'occupa d'eux distraitement. Il faisait sombre sur la place et les enfants la quittèrent bientôt. Il alla allumer les feux avant et vit Antonio traverser la rue. Il regarda depuis le trottoir, cherchant sûrement Clara. Quand il est parti, Laura était sûre qu'il allait la voir. Elle pâlit et sa blancheur augmenta à mesure qu'elle affrontait le froid de la rue.

"Je sors !", m'a-t-il prévenu et il s'est lancé à sa poursuite.

Il devait penser à son père, à l'homme silencieux et parfois indifférent qu'était Casas la plupart du temps, et il ne doutait pas que sa loyauté était avec lui. Les lampes au mercure étaient déjà allumées. Antonio entra dans la maison, elle le fit deux minutes plus tard. Il sentit l'arôme des fritures de la cuisine,

aperçut le tablier rayé sur la jupe de sa mère. Les bras de mon oncle étaient autour de ses épaules.

Il ne voulait pas me dire ce qui s'était passé plus tard. Laura était perturbée, son esprit allait d'une pensée à une autre et elle fut distraite pendant une semaine entière. Il manquait l'école sans prévenir et ne voulait s'expliquer à personne. Il a arrêté de parler à sa mère

s'est même mis en colère contre moi.

-Tu es le neveu, aide-moi à finir ça.

" Je n'aime pas beaucoup mon oncle, Laura, mais qu'allons-nous faire ? " Cependant, je savais en regardant ses yeux qu'elle était prête à tout.

Le jour de l'ouverture du salon de coiffure, il y avait de la musique, de la nourriture et beaucoup de boissons. Les gens dansaient des tangos au rythme d'un vieux tourne-disque, de guirlandes suspendues au plafond et d'éventails. Un panneau de bienvenue était collé sur le grand miroir du mur principal. L'endroit avait été entièrement rénové et j'entendais des gens murmurer dans le dos d'Antonio, se demandant comment il avait obtenu cet argent.

Nous y sommes tous allés ce soir-là : amis et ennemis de mon oncle, voisins et opposants politiques. La famille Casas était également présente. Laura avait enfilé une robe à jupe courte et ses cheveux étaient détachés. Elle souriait d'une manière semblable à celle de sa mère, à l'expression sombre et inaccessible qu'avait parfois Clara, lorsqu'elle cachait quelque chose. Près de trois heures s'étaient écoulées et certains étaient ivres et d'autres étaient déjà sur le point de dormir.

Puis la porte s'est ouverte d'un coup, et nous avons tous regardé les policiers qui entraient, poussant les tables et renversant les bouteilles de cidre, les verres et les assiettes à cocktail vides, qui explosaient sur le sol. Les femmes ont crié et certains garçons se sont enfuis.

-Il y a des plaintes contre toi.-Dit l'un des gars.

-J'ai tous les papiers en ordre, messieurs.-Et Antonio étala ses documents sur la table sale de restes de gâteaux, avec l'arôme de bière et de cidre enveloppant nos nez d'une brume nauséabonde.

Deux groupes se sont immédiatement formés, l'un autour de la table avec les policiers, mon oncle et ses amis ; un autre avec le reste des voisins qui chuchotaient entre eux et les vieilles femmes qui cherchaient des chaises pour se remettre du choc. Clara allait d'un côté à l'autre de la pièce, disposant les tables avec une indifférence feinte mais nerveuse. Laura la suivit avec un air de femme

vengeresse, qui contrastait avec son visage de quinze ans. Je me suis dit que c'était peut-être elle qui avait appelé anonymement la police, qui surveillait mon oncle depuis longtemps en raison de ses antécédents, attendant juste un prétexte pour le fouiller. Mais elle ne me l’a jamais avoué ni voulu l’admettre.

J'ai entendu le mot « fraude » à côté de moi, à peine évoqué et murmuré par les lèvres silencieuses des gens dans ce lieu enfumé, au milieu de l'atmosphère mourante d'une fête interrompue. "Blanchiment à la chaux", disaient d'autres. De l'argent détourné, des sommes innombrables, des définitions et des termes trop imprécis pour mon esprit d'adolescent.

-Nom de l'entreprise ? -Demandé l'un des gars.

-Salon de Coiffure "Le Conseiller".

"Partenaires, monsieur, s'il vous plaît", a-t-il insisté.

Antonio murmura, presque en orthographe, les seuls mots nécessaires.

-Clara Palacios de Casas-Dit-il si doucement qu'on ne pouvait pas l'entendre au-delà de quelques centimètres de sa bouche. Mais l'air de la salle l'annonçait, se condensant comme une figure de glace parmi les guirlandes de la fête.

-Cette dame a une fondation pour les handicapés, n'est-ce pas ? -À but non lucratif.-Une voix interrompue du groupe lointain, ferme mais pas très convaincue.

L'inspecteur chercha l'origine de cette voix parmi les gens, ôta ses lunettes et explora la tension, le regard hébété de toutes les personnes présentes. Alors Clara fit un pas en avant.

Certains ont voulu la défendre, mais la police l'a séparée du groupe.

Après un certain temps d'interrogatoire, l'inspecteur prit ses secrétaires et les policiers s'en allèrent. Nous sommes tous restés silencieux. Casas est resté dans un coin, absorbé dans ses pensées et détruisant un gobelet en plastique dans ses mains, désormais définitivement isolé de sa femme.

Laura était passée d'un état d'extase vengeresse à celui d'étonnement tragique, en observant les mouvements indécis de sa mère au milieu de cette foule accusatrice.

Car déjà les gens commençaient à partir sans la saluer, évitant le regard presque implorant de la femme de Casas. Puis, alors que plus personne ne la regardait, Clara courut vers Antonio. Avec toute la beauté mature qui l'avait distinguée parmi les autres femmes du quartier, ses cheveux grisonnants et son dos auparavant droit, elle se jeta sur lui et mit sa main entre sa veste et sa chemise. Immédiatement, nous avons entendu le coup de feu.

Clara restait immobile devant le corps de mon oncle qui la tenait dans ses bras. Nous avons regardé le sang couler lentement, tachant la robe comme du papier buvard. Et la tache est devenue plus large que la blessure, mais pas aussi grande ni aussi profonde que la douleur dans les yeux de Laura.

LE PHARMACIEN

La pharmacie de Gustavo Valverde se trouvait dans un coin face à la place. Ma famille vivait à côté, séparée seulement par un terrain vague, il était donc inévitable que je prenne soin de ma mère le jour de ma naissance. Plusieurs années plus tard, je suis tombé malade pendant plusieurs mois et il venait me faire des injections chaque semaine. Sa voix aimable signifiait que je n'ai jamais ressenti de douleur causée par les crevaisons et j'ai commencé à l'aimer. J'ai grandi en voyant les petits flacons de médicaments de couleur foncée, et il m'était impossible de ne pas associer leur silhouette à cet arôme particulier. J'aimais le regarder travailler, se déplaçant d'un endroit à l'autre derrière les vitrines et le comptoir, toujours vêtu de sa salopette bleu clair. Aucun certificat n'était accroché aux murs prouvant sa profession, mais personne dans le quartier n'a jamais douté de ses connaissances.

Lorsque je suis entré dans la pharmacie deux semaines avant son départ définitif, je me disputais avec le propriétaire du magasin. Il y a vécu trente ans, il était très jeune lorsqu'il a ouvert son entreprise, mais le bâtiment n'a jamais été le sien. Le propriétaire venait tous les deux mois percevoir le loyer. J'ai été surpris de voir les yeux de Valverde grands ouverts et larmoyants, comme si on ne lui avait jamais parlé de cette façon de sa vie. J'ai réussi à entendre que la femme allait vendre le magasin et qu'elle voulait qu'elle parte avant la fin du mois.

Je me suis écarté pour qu'elle sorte. J'ai entendu les sonnettes de la porte, alors qu'il restait immobile pendant quelques secondes. Lorsqu'il m'a vu, il m'a dit de m'approcher, mais il n'a rien dit de ce qui s'était passé. J'ai regardé dans ses yeux verts, pensant à ce qu'il serait avec les femmes. Je savais qu'il avait été marié à un moment donné, mais il ne m'en a jamais parlé. Il était grand, avec des

cheveux bruns coiffés en arrière, et je pense qu'il attirait toujours les dames du quartier, du moins c'est ce qu'elles disaient lorsqu'elles se rencontraient au salon de coiffure.

" Es-tu toujours sûr de ce que tu vas faire, Santiago ? " demanda-t-il soudainement et je rougis.

-Oui monsieur. Je te le demande parce que tu es la seule à qui je peux en parler. Mes amis... vous savez. Si je passe encore un an sans coucher avec une fille, je vais devenir l'idiot de l'école. Vous comprenez, n'est-ce pas ? -Oui ne t'inquiète pas. Mais qu'en est-il d'elle ? -Il le sais déjà. Elle n'en est pas sûre mais j'espère dissiper ses doutes ce soir.

A cette époque, je le voyais tellement sérieux que je voulais être comme lui quand j'aurais son âge. La manière dont Valverde a influencé ma vie est quelque chose dont je n'ai pris conscience qu'à ce moment-là, lorsque je découvrais de nouvelles choses. Il a sorti les clés d'un tiroir et me les a données avec l'avertissement de n'ouvrir que sa chambre. Il hésita un peu avant de les relâcher. Je les ai tirés doucement, et lorsqu'il les a laissés entre mes mains, il a répété que ce ne serait que pour une nuit. Maman m'a dit un jour qu'il s'était installé en ville avec sa femme, en arrivant de sa ville natale. Selon ma mère, elle était belle, mais pas aussi attirante que Valverde. La jeune fille ne parlait pas beaucoup, restant la plupart du temps dans sa chambre. Le mariage dura quelques mois. Un jour, elle partit pour sa ville et n'en revint pas. Quelque temps plus tard, on apprit qu'il était décédé au même moment, mais il n'en parla jamais jusqu'à ce que quelqu'un puisse le faire parler de lui. Puis il a dit ce qu'il répéterait plus tard avec une certaine fréquence lorsqu'il allait au bar le samedi soir.

-La seule façon de sauver la vie est de l'arrêter un instant avant la mort, avant la décomposition.-Et son haleine n'avait pas l'arôme de l'alcool, même s'il avait bu, mais l'odeur rance des vieilles fleurs des cimetières.

On ne pouvait pas apprendre grand-chose de plus de lui. Mes parents se souvenaient que la femme semblait malade avant de partir, car ils l'entendaient vomir fréquemment depuis la salle de bain de la maison lorsqu'ils allaient acheter quelque chose à la pharmacie. Valverde fit alors un geste de triste résignation, tout en expédiant ses ordres. Mais depuis le couloir derrière le comptoir, un arôme pénétrant semblable à celui des fruits secs remplissait l'air entre les murs remplis d'étagères et de vitrines.

Le soir, je suis allé chercher Lidia chez elle. Vers dix heures vingt, l'autobus passa avec sa régularité habituelle. Les lumières de la place éclairaient les allées et ouvraient des espaces dans l'obscurité. Nous nous sommes arrêtés dans un coin pendant que je jouais avec les clés dans ma poche.

Nous sommes entrés dans la pharmacie et j'ai fermé la porte. Nous traversâmes les locaux par l'arrière, où un passage étroit menait aux chambres. J'ai vu la chambre de Valverde et au-delà une petite cuisine.

Lidia m'a demandé d'attendre quelques minutes dans le couloir avant d'entrer. Pendant ce temps, je visitais le reste de la maison et découvrais une

pièce à côté de la précédente et une autre au fond du couloir. J'y suis allé, mais c'était fermé. J'ai ensuite essayé le précédent, et lorsque je l'ai ouvert, je n'ai pas pu revenir en arrière.

Un bureau occupait le centre, couvert de papiers et de livres à épais dos. D’un côté, j’ai vu un évier commun mais sale rempli de ciseaux courbes, de pinces de différentes tailles et de

lames de scalpel. Certaines bouteilles autour des robinets sentaient les détergents et les antiseptiques. J'ai découvert tout cela petit à petit, à mesure que je me remettais de mon étonnement et que mes yeux s'habituaient à l'obscurité. Sur les murs, il y avait des peintures avec des dessins de figures humaines qui semblaient à la fois vivantes et mortes, montrant leurs muscles détachés dans une marche sereine et impossible. Je suis tombé de l'autre côté de la pièce, où le mur était rempli d'étagères remplies de bocaux. La plupart contenaient des fœtus immergés dans du formaldéhyde. Certains étaient intacts, d’autres détruits ou disséqués, mais aucun des conteneurs ne portait la date ou le nom.

Je suis resté plusieurs minutes à regarder cette exposition glaçante d'enfants morts, leurs visages informes et leurs corps tuméfiés.

Par accident, j'ai heurté une assiette en fer blanc et le bruit m'a réveillé de mon abstraction.

Je me suis souvenu de Lidia et je suis retourné dans la pièce voisine. Nous avons fait ce qui était notre intention depuis le début. Elle était bouleversée et effrayée, et je me sentais trop maladroit, car je ne pouvais m'empêcher de penser à ce que j'avais découvert.

Une semaine plus tard, j'ai retrouvé Lidia près de chez elle. Nous ne nous étions pas revus d'un commun accord. Nous avons discuté un moment, elle était plus calme et nous nous sommes promis de nous parler au téléphone.

Je suis allé voir M. Valverde, que je n'ai pas revu depuis cette nuit-là. Le lendemain de mon utilisation de sa maison, j'ai laissé les clés dans la boîte aux lettres très tôt le matin. Je ne savais pas comment lui parler, ce n'était plus le même gars qu'avant pour moi.

Quand il m'a vu, il n'a pas voulu me saluer. Au début, il commença à parler lentement, comme pour retenir sa colère, jusqu'à ce qu'au bout d'un moment il éclate dans une colère que je regrette d'avoir provoquée.

-Je pars dans quelques semaines, et tu ne penses qu'à me jeter les clés comme à un étranger ! -Je me sentais juste gêné, je ne savais pas quoi dire... Il arrêta ce qu'il faisait, et s'appuyant sur le comptoir me sourit d'une manière qui

suggérait la question la plus obscène. "Ne t'ai-je pas dit de n'ouvrir que ma chambre ?", me dit-il avec un ton de fureur contenu.

J'ai senti le sang devenir rouge sur mon visage et mes mains transpiraient. Je lui ai posé des questions sur le loyer, pour changer de sujet. Il m'a ignoré et a continué à parler des pots. Il a évoqué les médecins qu'il avait rencontrés et m'a parlé de son amour de la recherche. Il a également déclaré, avec une expression d'une immense tristesse, comme si l'échec de l'humanité lui était tombé dessus, que rien de tout ce savoir ne lui était désormais d'aucune

utilité. La seule chose qu'il avait pu vérifier au cours de toutes ces années était une décomposition plus lente, mais inévitable, du corps.

Puis j'ai parlé, commettant la dernière et la plus grave erreur.

-Ça ne te retourne pas l'estomac de faire ça ?

Valverde a regardé la porte, puis moi, et avec une rapidité à laquelle je ne pouvais pas réagir, il a pris la paume de ma main droite et a fait une entaille d'un bout à l'autre. Je ne sais pas d'où vient le couteau, je n'ai vu son reflet que trop tard et la douleur est apparue quelques secondes plus tard.

J'ai crié comme un fou, mais personne n'a franchi cette porte. Mes parents travaillaient et les voisins faisaient leur sieste imperturbable. Plus tard, il m'a lui-même recouvert de bandages qui sont rapidement devenus rouges et il les a encore changés. J'ai vu un mélange de sang et de chair informe sur ma paume, et avant de me bander à nouveau, il a dit :

-C'est la seule chose que nous sommes.

C'était la dernière fois que j'avais de ses nouvelles.

La semaine suivante, je suis resté à la maison sans sortir. Le Dr Ruiz a fait de son mieux pour moi et j'ai décidé de ne pas dire la vérité. J'avais peur de Valverde. J'habitais à côté de lui et chaque nuit j'avais peur d'entendre ses menaces venant de la pièce qui sentait le formaldéhyde.

Exactement sept jours plus tard, j'ai retrouvé Lidia, attentive et inquiète de ma blessure. Alors que nous rentrions chez nous, nous avons vu un camion et une voiture de police. J'ai supposé qu'ils venaient expulser Valverde et j'ai voulu traverser pour nous détourner de l'endroit. Lidia était ravie de voir la voiture de patrouille et a insisté pour rester. Nous avons entendu une femme crier à l'intérieur de la pharmacie et l'ancien propriétaire s'est enfui. Elle s'appuya contre un arbre sur le trottoir et pleurait avec agitation pendant que d'autres femmes venaient l'aider.

À ce moment-là, j'ai vu Valverde partir, menotté, gardé par deux agents qui l'ont mis dans la voiture. Les gens murmuraient avec étonnement.

Le patrouilleur est parti et ils ont immédiatement commencé à sortir les bouteilles cachées par des couvercles blancs.

Mes parents étaient là aussi. Maman est entrée dans le magasin, curieuse, et je l'ai

suivie. Elle a réussi à éviter un policier qui voulait l'arrêter et je l'ai vue se heurter à deux hommes qui arrivaient par derrière avec une civière. Je n'ai pas eu le temps de me demander ce que c'était, car papa a attrapé le bras de ma mère et elle, effrayée, a découvert une partie du drap qui recouvrait le corps. Le cadavre - impeccablement disséqué, immergé jusqu'à quelques minutes auparavant dans le formaldéhyde qui dégoulinait désormais sur les mosaïques noires et blanches - de l'épouse de Valverde.

Je me souvenais de la pièce fermée au bout du couloir et de ce qu'on m'avait raconté sur ceux qui mouraient d'un empoisonnement au cyanure avec une odeur d'amande amère dans la bouche.

J'ai vu Lidia épousseter ses bras et sa robe, et elle m'a regardé avec mépris tout en nettoyant la saleté qu'elle seule pouvait voir. Puis il s'est enfui.

Je me tenais à la porte de la pharmacie que je fréquentais presque tous les jours de ma vie, traversée depuis par une bande judiciaire. J'ai regardé ma main blessée, inutile à jamais, avec les tendons sectionnés que le Dr Ruiz ne pouvait plus attacher. Ma main morte.

MAXIMUM

Je ne sais pas à quoi je pensais à ce moment-là, peut-être au voyage que j'allais faire deux semaines plus tard. La vérité est que j'ai traversé la rue à mi-chemin et je n'ai pas vu le camion. Le soleil de midi après le déjeuner m'a endormi, peut-être aussi la conscience passagère de mon bonheur.

Mais j'ai entendu le moteur juste un instant avant de le voir à côté de moi, puis j'ai senti la poussée derrière moi. Un coup non pas d'acier, mais d'un autre corps qui m'a projeté sur le trottoir opposé, me sauvant de la mort.

Je me souviens avoir entendu des aboiements, des hurlements presque hystériques venant du patio de cette vieille maison où il y avait toujours des chiens abandonnés. Cependant, il était si courant de les voir là-bas que je les ai ignorés ce matin-là.

Allongé sur le trottoir froid, les paumes rouges à force de heurter le carrelage et la lèvre inférieure ensanglantée, je sentais les caresses du chien. Celui-là même qui m'avait prévenu du danger par ses aboiements, et avait sauté par-dessus la clôture, se jetant sur moi juste avant que le camion ne m'écrase.

C'était un animal de race mixte, de grande taille mais avec toujours l'apparence et les habitudes d'un chiot. Ressemblant à un Doberman, il avait les cheveux courts et très noirs.

" Mon Dieu, Gabriel ! " cria Juana, qui accourut du coin où nous allions nous retrouver.

Juana Santos était la fille du propriétaire du bar et ma petite amie depuis mon enfance. Le jour de mes dix-huit ans, papa m'a laissé utiliser le Torino de mon oncle Jorge, décédé quelques mois auparavant. Puis elle a eu l'idée du voyage, et comme toujours lorsque ces projets lui venaient à l'esprit, elle s'est accrochée à mon cou, insistant jusqu'à me convaincre.

Maintenant, elle faisait la même chose, mais assise sur le trottoir, me serrant dans ses bras et me mettant du sang sur le visage. Le chauffeur du camion est sorti et a voulu m'aider.

"Oh mon Dieu, pardonne-moi gamin, pardonne-moi !", dit-il avec les mains nerveuses.

Les gens se rassemblaient autour de nous, formant un groupe compact au sein duquel le chien était une clairière, un espace libre que chacun respectait, comme s'il s'agissait d'une bête à vénérer. Un animal sauvage et noble à la fois.

"Ce chien m'a sauvé", murmurai-je après que la peur m'ait quitté, quand j'ai enfin pu parler.

Tout le monde le regarda à nouveau avec plus d'attention, et Juana le tenait par la vieille laisse que quelqu'un lui avait un jour mise. Puis l'animal est venu me lécher le visage et je l'ai serré dans mes bras, lui et Juana, les bras toujours tremblants.

"Nous allons l'appeler Max", a-t-elle dit, avant de me raconter plus tard une légende anglaise qu'elle avait lue une fois dans son cours d'histoire. Elle ne savait pas pourquoi elle se sentait si émue en l'entendant racontée par le professeur, ni pourquoi, pendant des mois, elle se consacrait à le chercher dans tous les livres et bibliothèques. Désormais, cette légende est revenue dans sa mémoire.

Un roi médiéval avait un chien qui l'accompagnait dans toutes les batailles. C'était un animal énorme, féroce envers les étrangers et possédant des yeux si noirs que le diable lui-même semblait s'emparer de lui lorsqu'il sortait sur le champ de bataille. Un jour, le roi perdit son épée au milieu d'un combat et un ennemi commença à se diriger vers lui pour l'empaler avec son épée. Puis le chien a sauté sur l'autre et lui a arraché la main.

-Ce lévrier s'appelait Maximilien.- Juana a fini de me le dire.

-Viens, Max.- Je l'ai appelé, et il a répondu en levant les yeux, les oreilles baissées. Il s'est mis à courir partout comme s'il entendait à nouveau son nom après plusieurs siècles.

Après cela, nous n'avons eu d'autre choix que de l'emmener en voyage. Nous avons confirmé la location de la maison de plage et le lendemain matin nous avons chargé les valises dans la voiture. Max était sur la banquette arrière et Juana était assise à côté de moi. Ce jour-là, j'ai remarqué qu'ils exprimaient tous deux un ressentiment mutuel, encore léger et subtil. Elle s'efforçait de lui plaire, le caressant et le nourrissant dans sa bouche. Mais Max se comportait de plus en plus étrangement. Surtout quand elle s'appuyait sur mon épaule et me versait du café en posant le thermos sur la boîte à gants. Elle se tournait vers lui et il grondait, montrant les dents, toujours assis comme une statue imperturbable.

" Dois-je supporter la jalousie d'un chien ? " dit-elle avec irritation, mais un instant plus tard nous riions ensemble, un rire frais au milieu de la chaleur de la route.

« Que demander de plus ? » pensai-je en ouvrant le toit ouvrant pour que la brise marine et l'odeur du sable des premières dunes renouvellent l'air à l'intérieur de la voiture. "J'ai une belle fille,

une belle voiture et un super chien." Puis j'ai posé mon bras droit sur les épaules de Juana, qui s'est endormie en regardant le soleil se cacher derrière les dunes.

Le lendemain nous étions sur la plage, allongés sur le sable. Juana et moi l'un à côté de l'autre, et Max assis, regardant autour de lui, attendant. Il reniflait des odeurs indiscernables, pointant son museau vers le nord ou le sud, comme si le vent portait des signes de menaces inimaginables. Il m'est venu à l'esprit que ce chien de légende devait avoir la même ancienne astuce pour percevoir les bruits et les odeurs lointains des ennemis, qui chevauchaient dans la poussière soulevée par les chevaux, avec les bannières vertes de leur héraldique et leurs épées levées. J'imaginais un énorme groupe de chevaliers armés venant vers nous le long de la plage, tandis que les traces des chevaux dans le sable mouillé étaient effacées par les vagues.

J'ai remarqué qu'elle faisait également attention à ce que faisait Max. Le soleil bronzait à merveille le corps de Juana, recouvert uniquement d'un bikini vert. Elle aimait beaucoup cette couleur, ses robes, chemisiers et chaussures avaient toujours une touche, même une petite, d'une nuance de vert.

-Parlez-moi de cette légende.-Je lui ai demandé.

Il commença à me dire que Maximilien descendait de la plus belle race de chiens élevés par la noblesse de cette époque.

-C'est pour cela qu'elle vivait avec les rois et dormait dans la même chambre. -Il continua à me raconter.- La reine était enceinte pendant la période de la bataille au cours de laquelle le chien sauva la vie du roi. Elle les protégeait mieux que n’importe quelle armée. Il était capable de percevoir le danger à des kilomètres. Un jour, disent-ils, une tornade a ravagé la région et Maximilien a été agité pendant trois jours avant que la tempête ne frappe. Puis le prince est né...- Juana s'interrompit.-...Le soleil te brûle le dos...- Elle me l'a dit et elle s'est levée pour appliquer de la crème solaire sur mes épaules.

Je ne sais pas quel geste il a fait ni comment Max a réagi. Je n'ai entendu le cri que sous la lumière exacerbée de midi, comme une reine menacée par la blessure saignante de sa cheville gauche. L'incroyable lourdeur du soleil ne m'a pas permis de me réveiller complètement et soudain j'ai vu Max attaquer Juana, lui mordant le pied pendant qu'elle criait.

-Arrête ça!- lui ai-je crié, et il a immédiatement obéi.

-Espèce de fils de pute.

-Ce n'est pas très grave.-Je voulais la consoler.

"Mais qu'est-ce qui ne va pas avec cet animal ?", a-t-elle insisté en sautant sur un pied pour rentrer chez elle. Nous le regardons rester à côté de nos sacs, regardant comme un soldat incorruptible.

-Il pensait que tu me faisais du mal...

Dans l'après-midi, nous sommes allés chez le médecin. Il a soigné la plaie et prescrit un vaccin et des antibiotiques.

Cette nuit-là, il s'est plaint de douleurs pendant plusieurs heures, ne parvenant à se reposer qu'après avoir pris quelques sédatifs. Max la regardait depuis le tapis sur lequel il dormait à côté de notre lit. Ses yeux brillaient dans l'obscurité, mais il n'a jamais tendu la main pour la réconforter,

comme il l'avait fait avec moi le jour de l'accident.

La blessure à la cheville de Juana s'agrandit. Elle croyait que le soleil et l’eau de mer allaient la guérir et elle ne voulait plus revoir le médecin. Il prit les remèdes, mais même sans douleur, la plaie se transforma en un ulcère grandissant.

Un après-midi, nous sommes allés trop loin de la ville. Nous avons roulé près du phare de San Antonio, entourés de kilomètres de sable d'un côté et de la mer froide et impitoyable de l'autre. Une pluie encore lointaine commençait à tomber sur l'eau. Un bateau de pêche allumait ses phares.

-Il est déjà tard, Juana. Rentrons à la maison.-J'ai réalisé qu'il dormait. Je lui ai touché la joue et j'ai remarqué qu'elle était fiévreuse. Soudain, il s'est réveillé et a dit qu'il avait fait un cauchemar.

La fièvre raviva sa petite obsession pour cette histoire anglaise. Il aimait répéter ce que son professeur lui avait appris : que l'histoire ne se répète jamais. Parfois, seul persiste un élément qui ne peut être saisi par la compréhension, et qui survit généralement chez les êtres irrationnels comme un stigmate.

-Vous souvenez-vous de la légende du roi et de son chien ? Soudain, je me suis souvenu de la façon dont cela s'était terminé. Il semble que lorsque la reine a accouché, son mari n'était pas au château. Les domestiques la soignèrent du mieux qu'ils purent, mais le médecin mit trop de temps à arriver. L'accouchement a été compliqué. Ils envoyèrent un serviteur chercher le roi, mais il avait voyagé trop loin pour revenir à temps. La reine était seule et son fils était assisté par sa servante adolescente. Les bougies éclairaient le bébé dans le berceau à côté de sa mère. La servante était si heureuse qu'elle le couvrit à peine du tablier vert qu'elle portait, et alla annoncer la nouvelle aux autres, les laissant tranquilles. Mais. Au milieu de l'obscurité, dans un coin de la pièce, se trouvait Maximilien.

Juana s'est évanouie. J'avais tellement peur que je l'ai récupérée et je l'ai portée immédiatement à la voiture. Cependant, la voiture ne démarrait pas. Ce matin-là, j'ai oublié de faire le plein d'essence.

-Allez Max, il faut marcher jusqu'à trouver de l'aide.

Je portais Juana, qui était éveillée et toujours en délire et en sueur de fièvre. Le ciel était complètement nuageux et j'avais des frissons. Les pas de Max sur le sable étaient lents et réguliers, comme s'il voulait me suivre mais ne voulait pas se précipiter.

-Donnez-lui un chien, fils de pute ! Vous étiez responsable de tout cela.

Puis il a couru vers moi, et sans me faire mal, il a mordu le talon de la chaussure. J'ai essayé de lui donner un coup de pied, mais dès qu'il s'est détaché, il a pris de l'ampleur et m'a attrapé à nouveau sans me faire mal. Je ne sais pas combien de mètres la caméra iné dans cette situation, mais il y en avait très peu. Ma peau était brûlante et sèche à cause du soleil de ces jours-là, la brise marine me donnait des frissons et je n'avais pas apporté de manteau.

Max m'enlevait mes forces à chaque pas, il m'épuisait. Le corps de ma copine glissait de mes bras. Jusqu'à ce que j'aperçoive un camion au loin, avec le badge de sauveteur sur la porte. Je lui ai fait signe et il a répondu en allumant ses phares. Lorsqu'il est venu me chercher, Max ne s'est pas approché de lui, se limitant à le menacer à distance, en grognant après lui. J'ai laissé Juana sur le dos et je me suis allongé à côté d'elle, tandis que le vacillement de la jeep au-dessus des dunes nous berçait comme dans une mort insensible. Max nous suivit.

"Il a tué le bébé", dit-elle dans un bref instant de lucidité, réveillant sa conscience enracinée dans le passé.

-Qui, la reine a fait ça ? - Lui ai-je demandé.

-Non, non.- Répondit-elle.- Celui qui attendait dans l'ombre se jeta sur l'enfant comme s'il était un ennemi, une menace pour le pouvoir de son roi, et le dévora.

Juana a été hospitalisée pendant trois jours et est décédée un matin. Son père était venu la voir, mais je ne suis pas resté pour l'attendre. Cette même nuit, je me suis enfui avec Max jusqu'à la plage.

-Viens.-Je l'ai appelé.

Quand il s'est approché, je lui ai donné un coup de pied. Il a juste hurlé. Je lui ai encore donné un coup de pied dans les côtes et il est resté immobile. Je l'ai lapidé et je me suis enfui, mais il m'a suivi, ressemblant à la fois à un démon et à un ange protecteur. Puis, s'approchant avec douleur, il commença à me lécher les pieds nus.

L'ARMOIRE

Laura a déboutonné le deuxième bouton de son chemisier lorsqu'elle a vu Tomás, qui descendait du bus au coin de la place. Il avait son costume bleu de tous les jours, porté aux genoux et avec deux pitons aux coudes. Le col de sa chemise blanche était ouvert et le journal était enroulé sous son bras gauche. Cette fois, il est venu sans ce sourire qui était toujours sur ses lèvres lorsqu'il allait lui rendre visite. Ses yeux brillaient quand il pensait à Laura. Mais maintenant, ce n'était plus comme ça, il y avait quelque chose de différent sur

son visage, peut-être très similaire à une expression de naufrage irréfutable.

En entrant, il se dirigea directement vers elle, entouré de l'arôme du pain et des billets. La sonnette de la porte sonna calmement.

"Duke est mort la nuit dernière", dit-il dans ce silence abrupt de cinq heures de l'après- midi.

" Pour l'amour de Dieu, chéri ! " répondit Laura en le serrant dans ses bras par-dessus le comptoir. Le chemisier en soie ondulait avec sa respiration difficile, pressé contre la poitrine de Tomás, mouillant son cou de ses larmes.

-Quel âge aviez-vous, treize, quatorze... ? -Dix-sept ans. Il était mon meilleur ami tout ce temps.

Ils décidèrent d'aller au bar pour discuter.

"Papa, je sors !", a crié Laura en direction de la cuisine, et son père a dû l'entendre mais il n'a pas répondu.

Dans le magasin de bonbons, ils étaient assis près de la fenêtre, se tenant la main. Le serveur plaça deux cafés entre ses bras tremblants.

Elle avait vu Duque trois jours auparavant. Ce vieux chien était gros. Un berger allemand croisé qui sursautait encore et lui léchait le visage quand elle la voyait. Debout sur deux jambes, il l'empêchait de traverser le couloir étroit de la maison de Tomas. Il vivait seul avec son chien, dans ces petites pièces fermées toute la journée, avec de l'humidité et de la poussière recouvrant les meubles, et une odeur d'acidité putride venant de quelque part.

-Je mange dehors, je n'ai pas envie de cuisiner quand je reviens du travail.- avait-il dit un jour.

C'est alors qu'elle lui propose de cuisiner pour lui. J'y allais presque tous les soirs pour lui préparer quelque chose de simple et de chaud. Puis elle lui prépara le lit, les draps propres sur lesquels ils s'allongeraient ensemble.

Elle se sentait toujours observée par Duque, immobile et silencieuse jusqu'au retour de Tomás à neuf heures du soir. À son arrivée, il lui ouvrit la porte du jardin, tandis que Laura les regardait jouer, assis sous le chêne, avec les lumières de la ville s'élevant vers le ciel crépusculaire. La lune pâle grandissait et Duque hurlait.

-Il aboie à la lune tous les soirs depuis que je le connais. S'il n'est pas dehors, il devient désespéré en grattant les portes, comme lorsqu'il s'assoit à côté du placard et que je n'arrive pas à le sortir de là. - Laura s'est plainte plusieurs fois.

Tomas la regarda alors avec méfiance.

-C'est ton placard, Laura. Duque a ses affaires là-bas.

Elle avait souvent fouillé les meubles à la recherche de quelque chose, mais toujours lorsque le chien était absent. Sinon, il se tiendrait devant lui, alerte, avec un grognement impatient, furtif et protecteur, surveillant les portes en bois vernies et polies. Les pieds de style vénitien et la façade antique contrastent avec la simplicité du couloir. Parce que le placard était là, au milieu du passage, gênant et qu'il fallait se serrer contre l'autre mur pour passer.

"Pourquoi ne le mettions-nous pas dans ta chambre ?", a-t-il demandé.

-Non, je ne veux pas que tu touches à quoi que ce soit.

Elle regarda longuement cet immense placard, impossible à déplacer. Plein de vieilles choses, la vaisselle que Tomás utilisait pour nourrir Duque, les serviettes pour le laver, le savon, les sangles de son enfance et les pantoufles rongées par ses dents précoces.

"Il est mort sans me déranger, pauvre vieux Duke", a-t-il déclaré dans l'après-midi humide au bar, alors qu'ils regardaient passer sur le trottoir les enfants sortant de l'école. "Quand il restait raide sur le tapis, je me souvenais de sa force. , ses mâchoires." féroce d'il y a quelque temps. Je t'ai dit comment il m'a défendu, n'est-ce pas ?

En réalité, Laura en avait déjà marre d’entendre cette histoire. Tout le monde dans le quartier savait comment Duque l'avait protégé le jour où ses parents se disputaient, et comment la vieille femme tombait en se cognant la tête. Ils ont dit que le vieil homme l'avait poussée et qu'il avait ensuite voulu faire la même chose avec Tomas. C'était alors un garçon de douze ans. Un enfant apathique et triste qui se cachait des autres, fuyant avec son chien les disputes de ses parents.

-Nous allions sur la voie ferrée et nous y restions jusqu'à neuf heures du soir, lorsque papa allait travailler comme veilleur de nuit à l'usine. Je comptais les trains un à un, attendant celui qui l'emmènerait jusqu'au lendemain.

Tomás, assis sur les voies, s'amusait en regardant Duque, qui aboyait contre les locomotives, lentes comme des mastodontes. Pour le chien, il s'agissait peut-être de

monstres, d'animaux primitifs ou de bêtes sauvages.

Elle commença à frotter les jambes de Laura avec ses chaussures sous la table. Elle regarda autour d'elle en rougissant.

-Rentrons à la maison, Laura. Je suis fatigué et seul.

Elle accepta et ils sortirent dans les rues de La Plata, recouverts le soir par l'ombre des maisons. Il était presque sept heures.

Quand ils sont arrivés, ils ont allumé les lumières, mais il n'y avait personne pour les accueillir cette fois-ci, pas d'aboiements, pas de sauts joyeux, pas de pattes boueuses. Seule l'odeur de Duque persistait, son odeur de cheveux mouillés et d'herbe fraîche. Son odeur partout, et ce placard toujours là, dérangeant. C'est un obstacle absurde maintenant.

Laura a fait le premier geste pour essayer de le pousser, et Tomás a crié.

-Non, non ! -Il s'arrêta un instant lorsqu'il réalisa sa réaction. -Ce sont ses affaires et je ne veux pas les sortir avant quelques jours.

Laura lui demanda où il l'avait enterré et il l'emmena au jardin pour lui montrer le monticule de terre remuée.

Ils mangèrent peu, quelques œufs au plat dont l'huile contribuait à cacher l'arôme fantôme. Mais Tomás n'a pas reçu les miettes de pain qu'il a données au chien, assis à côté de lui, le regardant comme un mendiant.

À neuf heures, Tomás a dit qu'il avait entendu quelque chose, mais elle n'avait entendu que le klaxon du train au loin. Il a insisté sur le fait que le son provenait du jardin et se répercutait sur les hauts plafonds de la maison, cachés dans l'ombre.

-C'est le hurlement de Duke, j'en suis sûr.

Tomás racontait toujours comment Duque s'était jeté sur son père la nuit

dernière. Il s'apprêtait à aller travailler lorsque sa mère songea à l'embêter en lui demandant de l'argent.

-Les combats tournaient toujours autour de la même chose. Ils semblaient être des partenaires irréconciliables dans une entreprise en faillite.

Elle ne se souvenait pas exactement de la façon dont cela s'était passé, mais ils ont commencé à se frapper et elle s'est effondrée sur le sol de la cuisine. Le sol fut

soudainement couvert de sang et le vieil homme parut désespéré. Il a attrapé Tomás très fort, à tel point que le garçon a cru qu'il allait le tuer.

-Peut-être, peut-être qu'il m'a juste serré très fort dans ses bras, je ne sais pas. Puis Duque s'est jeté sur le vieil homme et l'a mordu jusqu'à ce qu'il soit défiguré.

Quelques mois plus tard, on apprit que l'homme avait été emmené en prison. Thomas l'a dit et tout le monde l'a accepté. Le vieil homme n’a plus été revu depuis lors.

Le matin, Laura l'accompagna à l'arrêt de bus. Il faisait froid, elle portait un châle bleu clair et lui un pardessus. Lorsqu'elle le vit s'éloigner, elle retourna à la boulangerie de son père. Le week-end suivant, c'était Pâques et les œufs en chocolat étaient magnifiques dans les vitraux décorés de personnages européens. L'arôme est sorti par la porte, une odeur amère et chaude.

-Papa.-Il lui est venu à l'esprit de demander.-Connaissez-vous des voisins qui ont des chiots à offrir ? Et c'est avec cette idée en tête qu'il a fouillé le quartier tout l'après-midi. Jusqu'à ce que, dans le terrain vague de la maison Cortéz, il trouve deux petits chiens nouveau-nés. Il en attrapa un et l'apporta chez Tomas. Il était encore tôt. Elle a préparé le dîner et a laissé le chien courir. Il lui ouvrit la porte du jardin, le séparant de la tombe de Duque. Je ne savais pas comment l'appeler, j'allais lui laisser ça.

-Chien, chien, entre !-Le chiot lui obéit rapidement.

Ils trébuchèrent dans le couloir, au-dessus du placard, toujours au milieu de la marche. Laura le parcourut, voyant ce qu'elle pouvait en sortir pour le déplacer. Juste de vieilles couvertures, des boîtes de conserve et les bêtises de Duque, ses laisses et sa muselière. Le chiot renifla les meubles avec une intense curiosité, rampa dessous et gratta le mur.

Il était huit heures et demie et Tomas n’arrivait pas. Je ne savais pas quoi faire et j'avais faim. Il a commencé à réfléchir à l'endroit où placer le placard. Le chiot n'arrêtait pas de gratter le mur.

"Ça n'a pas été nettoyé depuis si longtemps, il doit y avoir des rats morts", pensa Laura avant de décider de le vider. Il a tout enlevé, même les étagères pour alléger le tout. Il a mis de la force et petit à petit il a cédé. Des traces de

pattes avaient fait un trou dans le sol en flexiplast, et il a vu deux égratignures de chaque côté, comme si quelqu'un avait régulièrement déplacé les meubles.

En le parcourant lentement pouce par pouce, avec beaucoup d'efforts, et au milieu des aboiements du chien qui sautait avec enthousiasme autour de lui, il découvrit une simple

porte non peinte. Le chiot aboyait de plus en plus follement et poussa la porte qui, sans clé, s'ouvrit avec un craquement de gonds. Une brusque odeur de réalisé que je ne leur avais rien dit et j'ai remarqué leur expression de peur extrême quant à ce qu'ils penseraient lorsqu'ils terre et de fermentation lui retourna l'estomac et il se couvrit la bouche. Au début, l'obscurité lui cachait les formes, mais ensuite il aperçut le lit et les murs sans ouvertures. La seule fenêtre était recouverte de briques.

Il y avait quelqu'un là-bas. On pouvait entendre sa respiration faible mais rauque, et le souffle acide qui remplissait l'air. C'était un gros homme difforme, entouré de draps sales, et il y avait plusieurs assiettes empilées sur le côté du lit. Laura se rapprocha sans trop savoir si ce qu'elle ressentait était de la peur ou peut-être une légère peur teintée de pitié. Mais cette fois le chien resta à la porte. Le klaxon du train de neuf heures se faisait entendre au loin et atténué par ces murs.

L'homme dit quelque chose d'inintelligible, comme s'il n'avait pas parlé depuis de nombreuses années et ne savait pas s'il avait encore une voix. Son cou était déformé par des cicatrices, son visage était indistinct et il semblait à Laura qu'une de ses orbites était vide.

Le chien continuait d'aboyer et la voix plaintive du vieil homme abandonné renaissait, désormais plus claire mais hésitante.

"Un autre... chien", murmura-t-il, manquant peut-être l'aboiement de son geôlier mort.

Une lumière illumina soudain la pièce depuis le couloir. Il vit Tomás courir vers le patio et il le poursuivit. Le klaxon du train de neuf heures retentit de nouveau, humide et lourd, comme le son d'un cor de chasse dans la rosée nocturne. Alors Laura s'arrêta à la porte de la cuisine, effrayée, le regardant ôter brusquement sa chemise et, avec une pelle brillante au clair de lune, creuser la tombe de son chien.

LE TRAIN POUR BUENOS AIRES

Le train a quitté la gare avant La Plata et j'ai fait nos valises pour pouvoir descendre au prochain. Juan était toujours silencieux et triste. Jusqu'à ce moment-là, je pensais que la cause était la séparation irréconciliable d'avec sa femme. En réalité, j'ai toujours dû imaginer plus que ce qu'il me disait, et c'est pourquoi je me trompais souvent sur la vraie raison. Il avait l'habitude de cacher ses désirs ou ses humeurs jusqu'au moment précis où quelque chose l'amenait à les communiquer, il n'était alors plus possible de le contredire. C'est ainsi qu'il a demandé, presque en exigeant, à notre patron de nous attribuer cette ville. Je lui ai demandé la raison et il a dit qu'il devait rendre visite à quelqu'un. Ses parents avaient insisté pour nous accueillir chez eux, et sans trop s'enthousiasmer à l'idée, il a accepté pour ne pas discuter.

Je lui ai proposé une cigarette, mais il a refusé. Les fenêtres ouvertes laissent passer le vent dans la voiture avec les signes de l'été imminent, les feuilles arrachées des arbres près des voies et l'odeur des usines, confondue avec l'arôme des voies réchauffées par le soleil. J'ai décidé de briser le silence avec une anecdote qui pourrait lui remonter un peu le moral.

-Je ne pense pas vous en avoir déjà parlé. La première fois que j'ai fait l'amour avec une fille, c'était dans un train. -Je l'ai regardé du coin de l'œil, expirant la fumée vers l'autre côté. Il me regarda avec un douloureux sourire de complaisance.

-C'est arrivé pendant le voyage à Buenos Aires...-J'ai insisté-...quand nous avons déménagé. Je connaissais la fille du quartier, mais ce n'est que dans ce train qu'elle m'a séduit.

Je n'avais pas pu échapper à ce souvenir et j'avais besoin de le lui dire. Cependant, il semblait m'écouter avec l'indifférence de quelqu'un qui sait déjà tout d'avance, même si j'étais sûr de ne rien lui avoir dit auparavant. Parfois, j'étais exaspéré par ses manières et je marmonnais un gros mot à son oreille malade. C'était une façon de me débarrasser de ce sentiment de tristesse que me causait le voir ainsi.

J'ai fermé les valises après une rapide inspection des échantillons et j'ai découvert les gouttes de sueur brillantes sur le front de Juan. Nous sommes arrivés à la gare, mon regard était fixé sur deux personnages debout, parmi tant d'autres, au milieu du quai. Les parents n’étaient pas aussi vieux que je l’avais imaginé au départ, mais plus forts et presque invulnérables. C'est le premier mot qui m'est venu à l'esprit lorsque je les ai vus pour la première fois. Je me suis souvenu de son histoire du jour où il a perdu l'audition du côté gauche. Le père était ivre et le battait jusqu'à ce qu'il devienne sourd. Il m'a raconté, dans l'une des rares fois où j'ai pu le faire parler longuement, le sang et la douleur dans sa tête, la précipitation à l'hôpital et le résultat inexorable. Il avait huit ou neuf ans et, tout à coup, il s'est retrouvé confronté à l'épouvantable obligation d'accepter qu'il y aurait de nombreux sons dans le monde qu'il n'entendrait jamais.

La station n’a pas beaucoup changé par rapport à ce que je connaissais quelques années auparavant. Seuls les panneaux, la peinture fraîche et les machines à sous ont un peu changé la donne. Quand nous sommes descendus, ils se sont salués sans signes d'affection, et la même introversion qui caractérisait

mon ami vivait également en eux. Il était facile de le voir à l'œil nu sur leurs visages normaux, mais secs, crus, sûrement incrédules. Juan les a un jour décrits comme des enfants désillusionnés.

Nous avons traversé une partie du centre dans la voiture de son père, pendant qu'elle nous montrait, depuis le siège avant, les changements de la ville. J'ai parlé de notre travail, du fait que j'avais aussi grandi dans ce quartier et pourtant, nous ne nous sommes rencontrés

que bien plus tard, à Buenos Aires.

Juan, avec la valise sur les jambes, continuait en silence, joignant les mains en tremblant lorsque sa femme était nommée sans mentionner la séparation. J'ail'apprendraient. C'était un homme apparemment indécis, mais sa vie intérieure surpassait celle de chacun d'entre nous.

Tandis qu'il faisait ce que les autres attendaient de lui, une autre idée grandissait en lui au même moment, pour s'exprimer plus tard de manière inattendue, comme une explosion. C'est ainsi qu'il a planifié la séparation, me semble-t-il. Il l'a cherché au cours de petites et grandes discussions, jusqu'à ce qu'il le trouve.

Il avait toujours autre chose en tête, qu’il ne me révélait même pas.

"J'ai dit des centaines de fois à mon fils que la vie de voyageur de commerce perd les avantages d'une famille stable. " Sa mère m'a dit avec un ton de reproche indéniable, sans même le regarder, comme si Juan n'était pas présent. " Mais insista-t-il. En quittant la maison, même après son mariage, il aimait passer plus de temps dehors qu'avec sa femme.

-Ce n'est pas ça, maman. J'aime voyager, une chose n'a rien à voir avec l'autre...- Répondit-il, avec les mots répétés de quelqu'un qui essaie de s'excuser pour la centième fois. Le père intervient alors pour la première fois dans la conversation.

-Si on ne peut pas tout faire en même temps, il faut choisir, surtout après avoir enfin trouvé la bonne femme... Les trois se turent soudain, et je ne voulais pas interrompre le silence. Les rues s'élargissaient à mesure que nous nous éloignions du centre, accompagnées du bruit monotone des roues sur les pavés et des aboiements des chiens venant des cours avant. Je sais que Juan était le seul à ne pas pouvoir le faire et j'ai pensé à ce monde étrange dans lequel il vivait. Des sons partiels, arbitrairement sélectionnés par la seule oreille restée saine.

Lorsque nous sommes arrivés à la maison, nous avons vu la lettre de sa femme appuyée sur un vase, avec le cachet de la poste de plusieurs jours

auparavant. Elle était là, exposée avec une intention délibérée, comme si l'âme de Juan était exposée, sèche, sur cette table.

En m'emmenant dans ma chambre, j'ai constaté à quel point la maison était austère. Les fenêtres restaient fermées, même à cette heure de la journée, gardant dans l'ombre les vieux et rares meubles. Alors que je me préparais à prendre une douche, j'ai entendu la famille se disputer dans le salon. Plus tard, j'ai parlé à sa mère, ou plutôt elle m'a parlé sans arrêt, tout en rangeant les vêtements de Juan dans le placard, comme s'il était encore un enfant. Sa voix

aiguë s'étendait d'un côté à l'autre de la pièce sans interruption. La lumière artificielle d'une lampe faible sur sa vieille robe et les stries grises de ses cheveux châtain foncé la rendaient petite et insaisissable, semblable à un rat agile et inattrapable.

Elle a appelé son mari plusieurs fois pour me parler. Lorsqu'elle reçut une réponse, elle me regarda, craignant d'avoir découvert l'évidence, et que la voix de son mari paraisse ivre.

La semaine suivante, nous avons réparti les commerces du secteur pour commencer les travaux.

Juan revint avec ses valises intactes, mais aussi avec une nouvelle expression illuminant son visage. Je laissais les échantillons sur le lit et nous allions prendre un café ou nous promener dans les rues.

Nous avons recherché séparément les lieux que nous avions connus dans notre enfance. Il était content de quelque chose qu'il n'osait pas me dire, mais je ne parvenais pas à tirer quoi que ce soit de cette tête têtue.

J'imaginais que c'était une femme.

Presque dix jours plus tard, nous avons terminé notre tournée, et comme je n'avais pas grand-chose à faire, je lui ai proposé de l'accompagner pour accélérer ses ventes. Il m'a rejeté. Je ne l'ai pas mal pris car je savais qu'il cachait quelqu'un, alors un après-midi, j'ai décidé de voir où il allait. Cette fois, je me suis réconcilié avec Juan, son attitude m'était facile à comprendre, plus proche de la modestie humaine que de sa réserve et de sa méfiance habituelles.

Il était trois heures de l'après-midi et la chaleur était plus que supportable. Je l'ai suivi sur plusieurs pâtés de maisons, quittant la zone commerciale. Il tourna en diagonale et s'arrêta devant une maison, voisine d'un côté d'un terrain vague et de l'autre de plusieurs appartements en rez-de-chaussée. La maison était très ancienne, remodelée dans certaines parties, avec un aspect hybride et grotesque. Il y avait un jardin devant avec de l'herbe bien entretenue et Juan traversa le chemin menant à la porte d'entrée.

Le quartier a été bien changé, bien que toujours reconnaissable et semblable à celui que j'ai quitté quand j'avais quinze ans. Personne ne lui a ouvert la porte, il l'a fait lui-même avec une clé qu'il a sortie de la poche de sa veste marron. Avant de le voir disparaître, je découvris l'éclat de ses lunettes avec le reflet du soleil qui tombait en plein sur la maison, et la porte se referma. Ensuite, il n'y a eu que le silence, quelques bus fatigués et vides qui terminaient leur trajet, et la vapeur suffocante de la chaleur qui m'entourait. Je suis allé attendre dans un bar sur le trottoir d'en face, et parmi ces tables en bois recouvertes de petits carreaux marron,

remuant le sucre dans ma tasse de café, je me suis rappelé ce que je pensais avoir oublié. J'ai regardé attentivement la maison, sa façade tellement modifiée par la détérioration que je l'avais presque confondue avec aucune autre de celles qui restaient de cette époque. Mais je l'ai finalement reconnu comme l'objet permanent des conversations avec mes amis pendant mes années de lycée.

Lidia n'avait qu'un an de plus que nous et sa beauté particulière nous attirait sans pouvoir

l'éviter. Autour de lui se tissaient une succession de commentaires vrais et d'autres inventés, dans lesquels se mêlaient des mots grossiers que l'on prononçait pour la seule raison de se sentir hommes. Nous la voyions presque tous les après-midi après l'école, et comme elle ne nous évitait pas, nous considérions cela comme une incitation. Il n'accélérait jamais le pas lorsqu'il nous voyait derrière lui, même si nous lui parlions très rarement. Son regard adulte, peut-être résigné, nous fascinait et nous inhibait à la fois. On savait seulement d'elle qu'elle vivait avec sa mère, une vieille invalide qui gagnait autrefois sa vie en racontant l'avenir pour une clientèle qui diminuait avec le temps. Désormais, c'était Lidia qui la soutenait pratiquement, nettoyant la maison ou s'occupant des enfants l'après-midi.

Mais je ne sais pas pour quelle raison, peut-être à cause du besoin absurde de transformer la vie des autres, personne ne l'a crue, et depuis on a dit qu'ils l'avaient vue sortir avec des hommes, ou qu'elle les avait même emmenés avec elle. maison.

Je me souvenais de nos escapades pour l'espionner la nuit, et des rêves qui me faisaient transpirer tant de fois. Tout ça jusqu'au jour où j'ai pris le train pour Buenos Aires. J'ai dit au revoir à mes amis en leur promettant d'écrire, puis je l'ai vue dans la même voiture. Au bout d'un moment, je me suis assis à côté de lui et il m'a dit qu'il allait chercher du travail.

"J'ai dû quitter l'école, mais ce n'est pas grave", dit-il en haussant les épaules avec charme.

Elle m'a raconté sa vie avec un air de séduction extrême, inévitable chez elle. Ce message qu'elle nous a envoyé à nous, les enfants à l'école, étrange et attirant, aussi impossible à ignorer qu'il l'était pour elle de le faire connaître avec son corps et sa beauté impeccable. Puis je n'ai plus pu me contrôler, je l'ai embrassée et elle ne m'a pas rejeté. Nous sommes allés à la voiture médicale et avons fait l'amour, effrayés, effrayés que quelqu'un nous découvre, et aussi vite

que possible pour regagner nos places et nous comporter comme des étrangers pour le reste du voyage.

Je n'ai plus jamais eu de nouvelles de Lidia. Peut-être que quelqu'un d'autre vivait dans cette maison et que Juan lui rendait visite. J'ai passé plusieurs heures à attendre qu'il sorte,

mais j'en avais marre d'attendre. Le soir, nous avions commencé à manger quand il est arrivé. La mère a servi une tisane qui, selon elle, était bonne pour la digestion. Me alegré de verlo, de reconocer la nueva sonrisa que renovaba la acre sensación de encierro en aquel comedor de persianas cerradas, de lámparas altas y antiguas, de techos descascarados por la humedad, donde la mesa era tan pesada y grande como la cínica mueca de les vieux.

Ils le regardaient avec une telle désapprobation qu'il n'osait pas s'asseoir et j'ai dû retourner à ma chaise dès que je me suis levé pour le saluer.

-J'imagine que tu as déjà dîné chez la putain... -Dit le père.

La vieille femme se tenait à côté de son mari, soulevant la vaisselle sale et regardant son fils d'un air maussade. Un petit sifflement irritant sortit de ses lèvres, entre ses fausses dents.

Juan s'appuyait sur le dossier d'une des chaises sculptées de figures en forme de fleurs d'ébène. Ses lunettes le gênaient et il les ôta. Il les essuya avec son mouchoir, lentement, tout en parlant.

"Eduardo n'a pas à supporter nos problèmes..." dit-il doucement en me regardant, mais je ne me sentais pas offensé, mais plutôt couvert par un manteau de protection.

-Il faut que ton ami sache que tu t'es séparé pour revenir avec une pute... et mille fois pute ! La voix du père s'élevait au-dessus de la table comme un vent capable d'emporter toute la structure rigide de la maison. La femme le regarda, effrayée, sans laisser tomber les assiettes qui tremblaient dans ses mains. La main du vieil homme était levée, le poing fermé, mais elle s'arrêtait bien au-dessus de sa tête. Juan regarda le centre de la nappe, mais il n'y avait pas de bouteille de vin. Elle savait cependant que sa mère était responsable de la cacher lorsqu'ils recevaient des invités.

J'ai entendu le tintement des couverts et l'explosion des verres de Juan, même si je ne pense pas qu'il s'en soit rendu compte, même lorsqu'il a remis le mouchoir avec du verre brisé dans sa poche. Il laissa ses lunettes sur la table et s'approcha de son père. Je ne m'attendais pas à ça, je n'ai jamais soupçonné qu'il allait le faire. Il l'attrapa par le col de sa chemise, fit une grimace de dégoût

devant l'odeur rance de l'haleine du vieil homme, et le secouant comme une poupée, le jeta à terre. Je ne sais pas si l'autre s'est défendu, il avait l'air fort mais peut-être qu'il a décidé de jouer le rôle de victime. Ses yeux ne suscitaient pas la pitié.

Je suis allé voir mon ami pour l'arrêter, mais il était déjà agenouillé avec le corps du père entre ses jambes et il le secouait toujours par ses vêtements. La mère avait disparu, pour revenir quelques minutes plus tard avec une boîte de chaussures qu'elle nous a jetée. Des

papiers, des documents anciens, des cahiers et des photos étaient éparpillés autour de nous. Ils couvraient une partie de la poitrine de son mari, agité mais pas effrayé. La moustache du vieil homme était en sueur, ses lèvres remuaient plusieurs fois sur ses dents, sales des minuscules restes de viande du dîner.

Juan ne voulait pas ouvrir les poings, ni se lever de son côté. Il ne lui parlait pas, il le tenait simplement dans ses bras comme s'il y avait encore un long chemin à parcourir pour éliminer toute sa fureur.

-Dis à ton ami, dis-lui, dis-lui...!-Répéta la mère, le bras et la main tendus vers les journaux. Puis mes yeux ont croisé l'une des nombreuses photos et j'ai reconnu Lidia. La vieille femme a pris un cahier, peut-être une photocopie, et l'a posé devant mon visage. Elle semblait fascinée à l'idée de révéler le monde accidenté de son fils. Les noms de Juan et Lidia y étaient écrits, dix ans auparavant. Alors Juan lâcha le vieil homme et se boucha les oreilles, la voix de la mère l'étonna.

Je ne pouvais plus regarder Juan en face, je n'osais pas le faire de peur qu'il découvre que la femme qu'il défendait avait appartenu à d'autres hommes auparavant, dont le mien.

Toute la nuit, j'ai essayé de m'expliquer pourquoi il voulait revenir, de forcer ainsi les faits. J'ai aussi pensé à Lidia. Sa photo avait ravivé en moi le souvenir le plus innocent que j'avais d'elle, avant de grandir, lorsque j'écrivais encore et encore son nom sur mes cahiers de classe.

Le lendemain matin, Juan a frappé à ma porte. Il était très tôt et nous avons parlé pendant que je me rasais. Il avait fait ses valises pour partir et les avait laissées à côté du lit. Les mains dans les poches, il s'appuya contre le cadre de la porte de la salle de bain.

-Nous avons été mariés par un ami prêtre, quand nous avions dix-sept ans, dans une chapelle de Pilar. Quand mes parents l’ont découvert, ils nous ont forcés à annuler le mariage. Ils ont menacé de chasser sa mère du quartier si elle ne le faisait pas.

-Et maintenant, comment ça va... -J'ai demandé. " On ne peut pas revivre ça, alors je pars. " Il s'est approché, a posé une main sur mon épaule gauche. "

Prends soin d'elle ", dit-il à voix très basse.

Je n'étais pas sûr d'avoir bien entendu, j'allais lui demander de répéter lorsqu'il me serrait dans ses bras.

Sans me lâcher, il m'a murmuré à l'oreille qu'il me connaissait depuis que j'étais enfant, que quelques jours après mon départ, il a appris l'expérience du train par des lettres à mes

amis, qui ont raconté plusieurs fois mon aventure après mon départ. école. Juan était là et les écoutait. C’était le garçon de première année de lycée que nous avons toujours pensé complètement sourd.

Je me suis éloigné de ses bras avec force, mais pas avant de sentir ses dents serrer mon oreille jusqu'à ce qu'elle saigne.

LE CAMION

Santiago Chávez a vu le garçon au coin suivant, juste au bord du trottoir, là où une boîte aux lettres abandonnée le suivait. Il pouvait également voir les éclairs du vélo dans la lumière endormie de midi. C'est pour cela qu'il a levé le pied de l'accélérateur, mais il était déjà à mi-chemin et le frein n'a pas répondu.

Au début, il n'avait pas peur. J'avais fait réparer le frein une semaine auparavant. Cependant, même s'il a appuyé à fond, le camion ne lui a pas obéi. Il a changé de vitesse en vain, a mis la deuxième vitesse et a essayé de couper le moteur. Le frein à main n'a pas fonctionné non plus. Le klaxon était devenu muet.

Le garçon, âgé de six ou sept ans, se trouvait maintenant au milieu de la rue, traversant sur son vélo avec une lenteur exaspérante, tout en regardant les autres enfants sur la place.

Santiago se voyait déjà devant lui, à moins de cinq mètres, et soudain le volant céda à sa force, tournant vers la gauche. Le klaxon a commencé à retentir et les lumières se sont allumées.

Le garçon s'est retourné effrayé et lorsqu'il a perdu l'équilibre, il est tombé sur l'asphalte.

Le camion s'est arrêté là, un peu en biais au-dessus du fossé, avec les roues à l'endroit exact où se trouvait le garçon quelques secondes auparavant. Santiago essuya la sueur qui coulait sur son visage rouge.

-Regardez où vous allez, faites attention lorsque vous traversez...!-Dit-il en descendant et en se rapprochant.

Mais le garçon pleurait, les cheveux ébouriffés et le pantalon déchiré. Lui aussi avait envie de pleurer, et pourtant il criait.

-Arrête un peu je te dis ! J'ai failli te tuer, tu te rends compte ? Où sont tes parents ? -Et avec ses yeux il cherchait les affaires des Casas.

Les gens sur la place commencèrent à s'approcher. Santiago souleva dans ses bras l'enfant qui montrait le camion avec étonnement. Des caisses de fruits et légumes avaient été renversées, éparpillées un peu partout dans la rue. Une odeur de pommes et de raisins écrasés envahissait l'air moisi de ce coin. Le camion, bizarrement, a allumé ses phares deux ou trois fois, tout seul, comme s'il clignotait.

Laura est apparue et lui a dit : "Oui, oui, je l'ai vu du commerce, Santiago, c'est lui qui a mal traversé." -Excusez-moi, s'il vous plaît, il n'est pas blessé et le vélo n'est pas cassé. Je ne pouvais même pas y toucher. Excuse-moi s'il te plaît.

Elle l'écoutait mais elle voulait juste rentrer chez son fils. Il les a accompagnés jusqu'à la porte en portant le vélo.

-Le frein ne m'a pas répondu, tu sais, et je l'ai réparé récemment. Le camion est déjà vieux.

C'était par malchance ou peut-être pire encore, pensa-t-il, que cela se soit produit juste un mois après l'avoir acheté. Il est resté abandonné pendant cinq ans dans ce terrain vague à côté de l'atelier mécanique d'Aníbal.

Exposé au dur passage du temps, aux coups et aux abus des garçons qui jouaient au ballon sur le terrain. Santiago ne savait pas combien de fois il y avait vu, à la sortie de l'école, ce camion Dodge relégué dans l'oubli volontaire de son propriétaire, ou peut-être puni.
Chaque fois qu'il entrait dans l'atelier pour lui demander s'il voulait le lui vendre, il refusait.

-Non, gamin, quel âge as-tu, quinze, seize ans ? Attendez d'en acheter un nouveau.

Certains après-midi, Santiago enlevait son uniforme scolaire et, dans sa tunique, il commençait à l'aider. Il en profita alors pour le convaincre, mais Aníbal continua à travailler sans prêter attention à lui. De temps en temps, il jetait un coup d'œil au fond de l'atelier, où gisait la silhouette rabougrie et tordue de son fils de neuf ans.

Caché dans l'ombre dans son fauteuil roulant, à côté de la table à outils, le garçon avait le regard perdu, absolument perdu à jamais, sur le fond noir de la

tombe.

Il ne voulait pas partir de là. Si quelqu'un éloignait la chaise de cet endroit avant l'heure du repas, il se mettait à crier jusqu'à ce que tout le monde dans le quartier l'entende. Parfois, les clients repartaient effrayés, ne sachant que dire. Aníbal est ensuite resté avec lui, étouffant ses cris contre sa poitrine, soutenant du mieux possible ses bras et ses jambes

déformés, avec ses vêtements en sueur et sales à cause des vomissements incontrôlables de son fils. Ensuite, il sortait sur le trottoir presque épuisé, s'essuyant le visage avec un chiffon sale et regardant le camion garé.

Santiago a continué à passer par le même endroit au cours des années suivantes. Les enfants y jouaient et de temps en temps des verres se cassaient, mais personne ne volait rien. Pas un pneu, une lanterne ou un accessoire. Elle, le camion, savait se défendre. On racontait même que lorsque les maçons de l'immeuble de l'autre pâté de maisons prenaient une femme, les lumières s'allumaient soudainement, illuminant tout le terrain vague. Pour lui, c'étaient des absurdités, des rumeurs auxquelles il n'allait plus prêter attention : le moment était venu de terminer ses études secondaires, et il a découvert que sa petite amie était enceinte.

-Un marchand de légumes, c'est ce que nous allons faire. "Je demande de l'argent à mon vieux pour louer l'entrepôt Costa, dit-il avec détermination. Mais j'ai besoin du camion d'Aníbal pour amener la marchandise".

C’est ainsi que j’allais m’en souvenir près de six mois plus tard, comme une succession ininterrompue, ordonnée et logique d’événements communs. Au moins jusqu'à ce moment-là, en quittant le marché avec le camion plein de pastèques, il rencontra à nouveau les éclairs indubitables d'un vélo brillant.
C’était encore loin, à plus d'une centaine de mètres. Il pouvait cependant assurer qu'un
garçon aux cheveux longs et bouclés tournait autour d'un arbre.

"Six mois, mon Dieu, j'ai vu tellement de garçons depuis, pourquoi est-ce que ça m'arrive encore", pensa-t-il à voix haute, ne sachant pas pourquoi il parlait au camion. "Comportez- vous bien, et vous ne ressentirez plus jamais le froid et je ne vous abandonnerai pas." Il n'a pas ralenti, lui faisant confiance. De la main droite, il caressa le siège adjacent comme si une femme y était présente. Certains l'avaient déjà vu faire, et aussi se parler tout en portant les cartons.

" Qu'est-ce qui ne va pas, gamin ? " dirent-ils en se tapotant l'épaule.

-Rien, que va-t-il se passer.-Et il semblait que Santiago ne réalisait vraiment pas ce qu'il faisait.

Cinquante mètres plus loin, le vélo quitta le trottoir, emportant le garçon aux cheveux bouclés vers le gouffre pavé de la rue. Puis Santiago a freiné et rien ne s'est passé. Puis le

frein à main, qui n'a pas répondu non plus. Les vitesses, le moteur, le volant, aucun n’obéissait. Le klaxon fonctionnait, mais émettait des cris semblables à ceux d'une femme folle de douleur. Le garçon commença à pédaler de toute la force de ses courtes jambes.

Le camion, incontrôlable, droit sur sa cible, se dirigeait vers l'enfant. Santiago pleurait.

-Maudite machine, bon sang, ne me gâche pas la vie ! Je t'ai dit que j'allais te protéger ! - Et avec sa main libre, il a heurté la planche. L’aiguille du compteur de vitesse s’est déplacée avec la secousse, et c’était comme si elle répondait. Cette fois, le pare-chocs a réussi à renverser la moto. La machine s'était arrêtée juste à temps, à regret, mais le corps du garçon bondit en avant, sans pitié. Santiago gémit entre ses dents serrées, se cognant la tête contre le volant.

-Dieu, Dieu saint ! Le vélo était toujours écrasé sous les roues et à plus de dix mètres se trouvait le garçon qui boitait et fuyait effrayé vers sa maison. Les gens, penchés aux fenêtres, le regardaient comme s'il était plus qu'un homme de vingt ans, debout à côté d'un vieux camion, avec les pastèques écrasées autour de lui, donnant à la rue une couleur rouge sang. C'était un homme qui pleurait maintenant et sa barbe était mouillée et collante. Peut-être avaient-ils peur de lui, car dès qu'ils l'ont vu sortir le vélo de dessous le véhicule, avec cette brusquerie et le dialogue inexplicable qu'il avait avec quelqu'un qui n'existait pas, tout le monde a fermé les portes et s'est caché. Puis il fut laissé seul à une heure de l'après-midi, au milieu de la rue morte, à l'heure de la sieste. Une légère brise secouait les branches des arbres. Il a soulevé le vélo écrasé et tordu et l'a mis dans le coffre. Le camion démarra sans tambour ni trompette, calme, presque satisfait.

Un sentiment similaire à celui qu'il a ressenti le jour où il est entré dans l'atelier d'Aníbal, déterminé à lui acheter. Il avait enfilé une chemise propre et une cravate neuve pour conclure l'affaire. L’argent de l’avance remplit la poche de son pantalon. Avec la main qui ne pouvait jamais se fermer correctement à cause de la cicatrice qu'il avait depuis qu'il était enfant, il touchait les billets à chaque instant pour s'assurer qu'il ne les avait pas perdus.

-Allez, j'en ai vraiment besoin. Le bébé arrive dans deux mois et je n'ai toujours pas les moyens d'amener la marchandise au commerce.

- Prends une autre voiture.

-Mais la Dodge est idéale, et je ne peux pas non plus me permettre quelque chose de plus récent.

Aníbal était appuyé, les bras tendus, sur un moteur et une pince est tombée de ses mains.

-La pute ! Regarde ce que tu me fais faire, tu me parles et tu parles. Je vais vous le montrer une fois pour toutes.

Il lui attrapa le bras pour l'emmener là où se trouvait son fils.

-Regarde-le. Tu vois ? C'est ce qu'elle lui a fait.

L'enfant tordu n'arrêtait pas de regarder le fond de la fosse. Puis ils sont sortis dans la rue, sont entrés dans le terrain vague et ont ouvert la porte du camion abandonné.

-Voyez-vous cette tache sur le siège ? C'est son sang. Après l'accident, j'ai laissé le vélo par terre et je l'ai chargé dans le camion pour aller à l'hôpital, mais ce foutu truc s'est arrêté dans un virage et je n'ai pas voulu repartir. Il a perdu tellement de sang qu’à notre arrivée, rien ne pouvait être fait.

Une demi-heure, mec. Pendant une demi-heure, nous sommes restés là avec le bébé dans mes bras, saignant à mort. Il se rendit au garage de la maison, où le camion était protégé du froid des nuits de cet hiver rigoureux. Le dimanche, je le lavais et le faisais briller avec des vernis et des sprays. Il savait que c'était le seul moyen de la garder calme, satisfaite et satisfaite. Comme s'il était un assistant servile effrayé par la fureur de son propriétaire.

En entrant, il remarqua, pour la première fois depuis longtemps, la tache rouge sur le siège. Il était sec et sombre comme toujours, trempé dans le cuir, mais cette fois il semblait différent, un peu plus brillant. Avant même de démarrer le moteur, il remarqua également le malaise qui dominait le camion. Les essuie-glaces fonctionnaient tout seuls et les aiguilles du tableau de bord bougeaient avec une intermittence nerveuse.

-Que se passe-t-il? Calme-toi, tu as besoin d'autre chose ?

La machine s'est allumée sans autorisation, furieuse et brillante dans son apparence renouvelée d'ironie malveillante.

-D'accord, arrête, je ne vais pas te vendre, tu me crois ? Tu dois me croire.

Depuis la maison, sa femme le regardait parler tout seul, et avec un soupir de regret désespéré, elle lâcha le fils qu'elle portait dans ses bras. Le garçon s'est échappé de son côté et, franchissant le seuil de la porte de la rue, il est monté sur sa bicyclette pour suivre son père.

" Papa, papa ! " appela-t-il d'une voix aiguë.

Santiago ne pouvait pas l'entendre ; Le moteur tournait et les fenêtres étaient fermées.

Lorsqu'il aperçut l'ombre, cette petite ombre aux bras agités, il était trop tard pour l'arrêter. Elle, la machine, se jeta sur l'enfant avec une fureur inattaquable. Le corps a disparu sous le camion et des cris inconnus ont commencé à se faire entendre de toutes parts.

Il est descendu pour regarder sous le véhicule en tirant les mains de son fils. Lorsqu'il le ramassa, le corps semblait brisé en deux, inerte, inutilement vêtu de son uniforme de maternelle à carreaux bleus. Je ne savais pas comment ni ce que je faisais exactement. Il a seulement vu que sa femme s'accrochait à son bras et criait. Il monta dans le camion et installa l'enfant sur le siège à côté de lui, sur la tache de sang frais. Il ferma la porte sans prêter attention aux supplications de sa femme.

Il pensa à l'hôpital, au médecin le plus proche. Mais cette fois, le moteur ne voulait pas démarrer.

LES PRÉDATEURS

Maman était allongée dans son fauteuil roulant, silencieuse, regardant par la fenêtre la circulation fiévreuse de midi. Quelqu'un s'est approché de la porte et on a sonné.

-C'est le facteur, maman.- Je lui ai dit et j'ai commencé à lire le télégramme à haute voix, mais je me suis arrêté quand j'ai vu de quoi il s'agissait.

"Je vous invite à quitter le bien dans un délai de deux mois si le loyer des cinq

dernières années ne m'est pas payé."

J'ai poussé un petit gémissement de surprise et elle l'a remarqué.

-Ils nous mettent dehors, maman, je savais qu'il fallait d'abord parler à ce type.

-Ils vont démolir la maison et vendre le terrain, n'est-ce pas ?

Je l'ai regardée sans être surprise, car elle devinait généralement ces choses-là. J'ai remarqué l'inquiétude dans ses yeux sombres et toujours nerveux. Elle était désormais expulsée de la maison dans laquelle elle vivait depuis trente ans, un endroit qui lui était parfaitement adapté. L'obscurité des pièces, le bruit du bois, l'humidité insupportable et l'aspect sale du jardin, toujours occupé par des chiens errants, nous marquaient comme une étrange famille du quartier. On nous appelait « la sorcière Cortés et sa fille », la voyante qui parlait de l'avenir, des tragédies à venir, criée aux quatre vents même si personne ne voulait l'entendre.

-Écoute-moi, Lidia.-Eduardo me l'a dit quand je lui ai raconté tout ça. Nous étions au bar, à la fin de notre première année de fréquentation.-Après avoir vécu si longtemps sans payer de loyer, et connaissant votre vieille dame, cinq ans d'indemnité d'endurance, ce n'est pas beaucoup. Ne vous inquiétez pas, je m'occupe de tout.

Quand je suis rentré à la maison, maman avait laissé la nourriture intacte sur la table de la chambre. Il regardait par la fenêtre et murmurait une étrange prière de plus en plus inaudible. Puis, les chiens du quartier se sont mis à aboyer tous ensemble, comme si elle était capable de se connecter avec le monde instinctif.

"Je ne veux plus que tu amènes ce type," dit-il soudainement.

-Nous allons nous marier, maman. Il va sauver la maison.

-Je l'interdis.- Répondit-il.-Je ne vais pas laisser cette maison entre les mains de mes ennemis.

Eduardo a emménagé un mois plus tard. Je sais qu'il a payé la dette ou qu'il est au moins parvenu à un accord avec le propriétaire. Nous avons pris la chambre qui appartenait à mes parents car il n'y avait qu'un seul lit double. Il y avait un balcon donnant sur la rue, avec une belle vue sur le quartier et l'image de la cathédrale au loin.

Les pas forts et rapides d'Eduardo régnaient sur le bois qui recouvrait toute la construction. C’étaient des sons nouveaux pour le sombre quotidien que nous menions avec maman. Mais elle décida de ne pas lui parler, et elle ne dagna même pas le regarder dix secondes d'affilée.

"Ça n'a pas d'importance", a-t-il dit, mais je sais qu'à ce moment-là, il s'est souvenu du moment où lui et ses amis m'avaient suivi jusqu'à la maison et étaient restés sur le trottoir d'en face en criant : "Sorcière !" Ils ont défié ma mère pour son étrange capacité à deviner ou peut-être à déterminer l’avenir. J'ai même pensé un jour que c'était comme ça, que le monde et ses tragédies se créaient autour de lui. Cette capacité indescriptible qu'a chacun de le craindre rien qu'en connaissant, ou en prétendant connaître, l'avenir des hommes.

C'est pour cela qu'Eduardo le craignait aussi. Chaque matin, au petit-déjeuner, il me parlait, et moi à ma mère, et elle me parlait rarement. Mais tous deux n’échangèrent que des regards aigus et méfiants, pleins de colère réprimée.

-Vous avez épousé l'ennemi, ses parents et ses familles comme la sienne nous

détestaient. "Cette fois-là, c'était comme une chasse aux sorcières", a déclaré ma mère un jour devant lui, à neuf heures du matin par une belle journée ensoleillée, et Eduardo est parti en frappant à la porte. J'avais envie de la tuer à ce moment-là. Profiter de son handicap pour lui porter un coup que personne n'allait me reprocher.

"Je devrais être reconnaissant", me dit Eduardo le soir dans notre lit, occupant exactement l'endroit où mon père avait dormi autrefois. Il mit ses mains derrière sa tête, regardant par la fenêtre ouverte la nuit d'été. Je l'ai alors consolé pour calmer sa colère, cette haine ancestrale et presque mythique de son enfance.

Le soir où nous sommes sortis dîner, trois mois après notre mariage, nous avons vu à quel point les gens nous fuyaient et nous évitaient. J'y étais habitué depuis que j'étais petite, à l'époque où Eduardo était l'un d'entre eux. Mais maintenant, il ressentait aussi ce rejet. Pendant les deux heures que nous avons passées là-bas, les serveurs nous ont servis en silence, en nous regardant de travers. Ses vieux amis sont entrés, les mêmes avec qui il s'était moqué de nous et avait écrit des obscénités sur les murs de la maison. Sauf que lui, parmi eux, m'avait remarqué.

« L’étrange beauté, la beauté mince et ténue de Lidia Cortéz », écrivait-il sur le cahier de classe, et je le savais. Mais c’est devenu une marque, un stigmate sur son front que tout le monde dans le quartier a commencé à voir clairement. Car, du jour au lendemain, on ne l'invitait plus à assiéger la maison de ses cris, ni à mettre des crucifix sur notre porte.

-Rentrons.- Demanda-t-il. Ses amis ne

l'avaient même pas regardé.

J'étais nerveux ioso à notre retour. La lumière dans le hall d’entrée était allumée. La silhouette de la maison était entourée par le ciel sombre et nuageux. On perçoit alors un arôme particulier et vague. En entrant, nous avons vu ma mère à côté d'un rideau brûlant, l'attisant, comme si elle créait le premier feu du monde.

Eduardo courut vers le tissu et le jeta par terre, marchant désespérément dessus. J'ai apporté un seau d'eau de la cuisine et j'ai fait plusieurs allers-retours jusqu'à ce que le feu s'éteigne.

"Je vais voir la suite !", dit-il en montant les escaliers. Leurs pas tonitruants pouvaient être entendus alors qu'ils ouvraient et fermaient les portes.

J'avais l'air en colère et impuissant envers ma mère, qui pleurait maintenant. Ses yeux brillaient et son large front blanc fronçait sans cesse les sourcils. C'est ainsi que j'ai su, au milieu de la fumée et des cendres qui couvraient la pièce, avec la fureur d'Eduardo courant comme un fou à travers les pièces, que maman voulait retourner, à l'époque non magique de sa vie. A l'époque où je n'entendais toujours pas de voix étranges et où la maison n'existait pas ; quand elle était encore enfant et que personne ne lui échappait. Cette époque où elle n'avait pas encore rêvé ni craint qu'une foule vienne la chercher avec leurs torches, pour la pendre au premier arbre qu'ils trouveraient.

"Putain de vieille merde," cria Eduardo en descendant, trébuchant presque. - Malheureuse vieille femme ! Savez-vous que j'ai dépensé toutes mes économies pour rembourser vos dettes ? Maintenant, je suis coincé. Je me suis approché pour le calmer,

mais il m'a poussé. Cette nuit-là, nous n'avons pas dormi ensemble. «Je suis pris au piège», l'entendis-je crier dans son sommeil depuis l'autre pièce.

Le lendemain matin, il resta silencieux et son visage était tiré.

-Ta mère est entrée dans mes rêves la nuit dernière.- C'est la seule chose qu'elle m'a dite.

Depuis, maman a essayé de brûler la maison à plusieurs reprises, parfois même avec nous à l'intérieur, et nous ne pouvions plus la laisser seule. Nous avons pensé l'emmener dans une maison de retraite, mais elle est devenue tellement agitée que nous avons dû appeler le Dr Ruiz. Il n'a rien trouvé de grave, et pourtant elle a su nous intimider. Elle leva les yeux au ciel, comme si elle était folle.

Eduardo a alors choisi de partir très tôt, même si chaque matin les cris de sa mère le suivaient jusqu'à la porte d'entrée.

"Feu et chair carbonisée !", a-t-elle déliré. "Ils viendront me brûler, mais je vais le faire en premier !"

Je suis restée seule petit à petit, comme lorsque, lorsque j'avais dix ans, les garçons m'insultaient parce que j'étais la fille de la sorcière.

Par la suite, Eduardo a commencé à perdre du poids sans raison. Il mangeait avec nous tous les soirs, mais à peine, et il se couchait aussitôt. Je voyais à quel point il craignait le regard pénétrant de maman, qui le regardait avec ses paupières plissées et murmurant un juron inintelligible. Il commença à mal dormir et se retourna dans son lit, agité, transpirant jusqu'à ce que les draps soient humides et froids. Chaque matin, il me racontait le même cauchemar.

-J'ai rêvé que des oiseaux et des chauves-souris m'attaquaient, et chacun avait le visage de ta vieille dame... Ça ne m'empêchera pas de dormir, ça va finir par me tuer.

Un jour, il ne voulait plus se lever. Il est resté au lit et a dit qu'il se sentait trop faible. Sa voix était plaintive, la peau de son visage était si blanche qu'elle semblait déjà transparente. Je savais avec certitude, sans avoir besoin d'un médecin, qu'il était en train de mourir.

Je me suis alors demandé si j'avais aussi les mêmes capacités que ma mère. Cette intuition lucide poussée peut-être jusqu'à l'extrême de la superstition. En faisant de gros efforts, j'ai été enfermé pendant des jours, épuisant mon esprit.

-Maman.- Je lui ai demandé un jour.- Aurais-je pu hériter de tes pouvoirs ?

Elle me regardait comme quelqu'un qui découvre une rivale.

-Tu ne vas pas me battre. Ne réalisez-vous pas que nos ennemis sont prêts à nous chasser ?

Sans lui répondre, j'ai attrapé la chaise.

- Allons au lit, maman. - Je l'ai emmenée dans la chambre à huit heures du soir. Je n'ai pas fait le lit ni allumé la lumière. Je l'ai laissée au milieu de sa petite chambre, la plus étroite de la maison. J'ai verrouillé la porte. Cette nuit-là, c'était la première fois que je ne le nourrissais pas, mais il n'a pas protesté.

Au lieu de dîner seul dans la cuisine, j'ai apporté à Eduardo un bol de soupe dans la chambre et nous avons mangé ensemble. Il m'a regardé sans me poser de questions sur elle, et un léger et subtil sourire est revenu sur son visage. C'était suffisant pour me récompenser. Pour être sûr de ce qu'il faut

faire.

Au cours de la semaine suivante, la vieille femme a crié presque toute la journée, même si ses cris se sont progressivement atténués. Ils étaient cachés par l'agitation estivale de la rue, par les bus et les voix des enfants du quartier. Les cloches de masse ont fait avorter les gémissements de maman. Jusqu'à ce que nous ne les entendions presque plus. Puis nous avons entendu des coups à la porte, des objets qui tombaient par terre et les roues de la chaise qui tournaient d'un mur à l'autre. Lentement, Eduardo retrouvait la couleur de ses joues.

Les chiens du quartier ont alors commencé à s'approcher du jardin, réclamant la vitalité perdue de celui qu'ils semblaient appeler leur propriétaire. Les voisins sont venus les chercher, mais ils sont repartis effrayés par les cris de la vieille femme. Les animaux alors Ils restèrent tous ensemble dans le jardin aux herbes hautes et épaisses. Grognant et refusant l’eau et la nourriture.

Un samedi, un beau samedi matin, les cris cessèrent. Je me suis habillé de mes plus beaux vêtements. Un chemisier en soie blanche, dont les deux boutons du haut sont ouverts, et une jupe bleue. Je suis descendu à la cuisine et me suis préparé du café en écoutant le bruit de la douche pendant qu'Eduardo prenait un bain.

J'y ai passé quinze minutes, accompagné du bruit des animaux dehors. J'ai nettoyé la tasse et j'ai regardé par la fenêtre. Les chiens s'étaient rapprochés et sautaient contre la porte. J'ai essayé de me forcer l'esprit, comme j'ai vu ma mère le faire, et je leur ai parlé sans voix, en les regardant dans

les yeux. Puis je les ai laissés entrer.

Douze chiens traversèrent le salon comme une horde sauvage à la recherche de leurs proies, et coururent vers la chambre de maman. Ils restèrent à attendre à la porte et m'écartèrent sans me toucher. Le chemisier blanc est resté intact, ma jupe bleue n'était pas recouverte d'un seul cheveu.

Lorsqu'ils l'ouvrirent, ils se jetèrent sur le corps de la vieille femme, étendu sur le sol. Ils l'ont détruit avec leurs dents ensanglantées et leur bouche grasse. Les vêtements déchirés semblaient faire plus de bruit que la chair et les os. Ils ont traîné le corps vers le jardin, devenu si semblable à une prairie africaine. Je croisais les bras, calme, contemplant la chasse sous le soleil.

LE SALON DE COIFFURE

Ce jour-là, la rue dans laquelle se trouvait le salon de coiffure de mon grand-père Antonio – mon grand-oncle en fait –, a changé son ambiance habituelle. A cette époque, il y avait encore des arbres sur les trottoirs et le bruit des voitures était fort et rythmé. Je me souviens d'être arrivé ce matin-là dans la voiture de papa et d'avoir découvert comment les choses se

passaient à l'époque où j'étais normalement à l'école. L'air était encore froid et le soleil se révélait lentement. J'ai salué mon père et lui ai rendu la mallette avec laquelle je jouais sur la banquette arrière. Il n'est pas descendu.

"Je viendrai te chercher à deux heures de l'après-midi", m'a-t-il dit.

Les rideaux de la porte du commerce étaient constitués de petites feuilles de bois maintenues ensemble par de fins fils, et lorsqu'elles bougeaient, elles sonnaient comme des cloches. J'ai trouvé mon grand-père devant le miroir en train d'essayer d'effacer les taches de rouille sur le verre, et c'était comme regarder un ciel étoilé de soleils bruns. Ces taches sur la vitre devenaient de plus en plus grandes, de couleur terre cuite, et semblaient venir de derrière le miroir. Il n'y avait jamais eu d'humidité sur le mur même s'il bordait un terrain vague, mais dès le premier jour où il l'a installé, des taches sombres sont apparues.

-Nous l'avons apporté avec les gars du camion de déménagement de la capitale. -Il me l'a dit. -Le meilleur verre, mon cher petit Oscar, le plus cher.

L'après-midi où ils sont entrés dans le magasin et l'ont posé sur les supports muraux, le miroir s'est cassé. Une fissure oblique de haut en bas s'ouvrait sans se briser complètement, mais était palpable au toucher des doigts. Puis les taches se sont succédées, très lentement au fil des années. Nous sommes allés vérifier le mur du côté du terrain vide à plusieurs reprises, en nous plaçant entre les prairies et les buissons épineux. Nous observons attentivement le mur.

Cependant, à part la mousse qui recouvrait le plâtre, aucune fissure n’était visible dans ce mur d’un pied d’épaisseur.

La combinaison bleu clair ouverte sur le ventre, il commença à préparer l'évier dans un coin de la pièce, et pendant qu'il disposait les peignes et autres choses, des voisins entrèrent. Nous savions tous que ce jour était une occasion spéciale dans sa vie, et c'est pourquoi j'ai demandé la permission de ne pas aller à l'école.

-Le conseiller Domínguez m'a appelé ce matin, il dit qu'il viendra sans faute.-A commenté un vieil ami du quartier. J'ai regardé mon grand-père, qui lissait ses cheveux d'une main comme il le faisait toujours quand quelque chose le

dérangeait.

Une demi-heure plus tard, d'autres personnes sont arrivées. Les femmes parlaient, certaines me caressaient puis se regardaient dans le miroir pour se coiffer. J'ai senti mes joues rougir avec tant de mains dessus. Je me suis amusé en touchant les trophées sur la

cheminée. Une immense collection de l'époque où grand-père était président du club du quartier. Papa m'a toujours parlé de cette époque, parce qu'il jouait pour l'équipe de football quand il était enfant.

Je sortis sur le trottoir et m'assis sur le seuil de cet endroit qui semblait s'être arrêté dans le temps. Une pancarte décolorée au-dessus de la porte annonçait « Salon de coiffure d'El Concejal ». Les gens ont continué à entrer et à se rassembler dans un espace étroit du commerce, l'autre secteur étant réservé à la visite. Mais mon grand-père n'a pas arrêté de travailler. Le bruit des ciseaux était incessant.

Bien qu'il fût vieux, c'était un homme robuste, qui ne faisait pas ses soixante-huit ans. Avec un visage pointu et un nez aquilin, il avait des cheveux clairsemés mais longs et bouclés au niveau de la nuque. Au fil des années, il devenait plus strict et plus froid dans son traitement des gens, c'est pourquoi les gens ont commencé à le craindre et à l'éviter. Comme si au lieu de s'adoucir, se rapprochant de la réserve timide et de la lenteur des anciens, il s'endurcissait. Un an plus tôt, il avait perdu les élections municipales face à son adversaire des vingt dernières années. Mon grand-père et Domínguez se battaient depuis leur plus jeune âge, lorsqu'ils se battaient pour la présidence du club.

-C'était une guerre qui a duré vingt ans... -Ses amis lui ont dit et c'est fini, mon vieux.

Maintenant, grand-père Antonio se concentrait sur la recherche d'idées au milieu des cheveux qu'il coupait. Peut-être que du choc des ciseaux émergeraient des phrases qui lui étaient compréhensibles, comme des armes.

-D'ici, tu peux voir le monde.-M'a-t-il murmuré à l'oreille quelques semaines auparavant, alors que je le regardais travailler, assis sur la chaise voisine.-Sais-tu que parfois je vois l'âme de mes clients ? Et en regardant le miroir, j'ai remarqué, cet après-midi-là, qu'une bande était apparue de chaque côté de la fissure, masquant le reflet du verre. C'était peut-être deux centimètres, peut-être même plus, je ne sais pas. Les taches de rouille n’étaient plus façonnées, donnant à l’entreprise un aspect archaïque.

C'était le lundi précédent qu'une rumeur a commencé à se répandre selon laquelle Domínguez viendrait lui offrir un poste à vie au Conseil de quartier.

" S'il veut venir, qu'il vienne. " Répondit-il simplement, mais sa tête préparait quelque chose. J'ai vu son regard éclater comme un éclair.

Ce même lundi, je suis passé devant l'entreprise et j'ai remarqué que la fissure dans le verre était plus sombre, avec un halo ou une aura brune qui se confondait avec la luminosité du coucher du soleil. Mon grand-père était déjà en train de fermer les rideaux et m'a suggéré

de chercher des fissures dans le mur.

"Le miroir ne résistera pas très longtemps à l'humidité", répète-t-il.

Pour la centième fois, nous avons vérifié le mur du côté vacant, en le frappant jusqu'à ce

que la peinture séchée tombe. Mais nous avons retrouvé la même solidité que toujours, l'imperméabilité inviolable qui protégeait le mur d'une mort prématurée. Or, la fissure dans le miroir était là, et lorsque nous sommes revenus sur les lieux nous avons vu des larves émerger des bords du miroir. Des vers noirs marchant vers le plafond. Le grand-père s'est tenu sur une chaise et a commencé à leur jeter du poison. Petit à petit, ils sont devenus paralysés.

"Et les larves ?", lui ai-je demandé le lendemain matin.

-Je pense qu'ils sont morts, chérie.

L'horloge au-dessus de la porte indiquait midi et demi. De nombreux voisins sont allés déjeuner chez eux ou au bar de Santos. Les rideaux métalliques s'abaissaient, commençant l'interlude silencieux de la sieste. Le motif en mosaïque du salon de coiffure est devenu plus clair à mesure que les gens partaient.

Alors Dominguez parut à la porte. Ils se saluèrent avec un accord silencieux et mutuel pour éviter les formalités. Nous sommes tous restés silencieux, puis les voisins ont poussé une exclamation consternée lorsqu'on leur a demandé de partir.

"S'il vous plaît, mesdames, s'il vous plaît, il ne peut pas y avoir autant de monde ici", a dit mon grand-père en poussant doucement les femmes et les personnes âgées vers le trottoir et en verrouillant la porte.

J'ai profité de ces secondes de désordre pour me cacher dans la salle de bain. Je m'appuyais contre les carreaux et les regardais avec la porte entrouverte. Grand-père a regardé autour de moi et, pensant que j'étais déjà

parti, il a invité Domínguez à s'asseoir. Puis il a commencé à mettre de la crème à raser dessus.

-Ecoute, Antonio, on sait déjà pourquoi tous ces gens étaient là. Ils nous connaissent depuis longtemps.

Grand-père a continué à se couvrir la moitié du visage avec cette crème aussi blanche que les chemises qu'il portait toujours.

-Il n'y a rien d'étrange à ce qu'un mec me demande de le raser. Mais il s’est présenté et m’a proposé le poste que j’aurais dû occuper dès le début.

n temps.

Puis j’ai entendu Domínguez dire quelque chose de différent de ce à quoi je m’attendais. Je l'ai entendu parler de menaces et de partisans qui tentaient de le tuer.

-J'ai déconné, tu me comprends ? Ils me suivent. Je ne sais plus à qui faire confiance. C'est pourquoi je suis venu vers vous. "Antonio va te protéger", m'ont-ils dit.

Mon grand-père a continué à le raser. Jusqu'à ce moment-là, ils s'étaient parlé à travers le miroir, mais comme les taches obscurcissaient désormais presque toute leur vision, Domínguez s'est retourné. Le couteau a glissé par accident et du sang a coulé sans qu'il s'en rende compte. Il parlait comme un homme désespéré et demandait protection. Antonio nettoya le couteau devant le miroir, une petite goutte de sang éclaboussa le verre près de la fissure. Silencieux, mon grand-père écouta cette demande 93, mais il ne fit aucun geste autre que remuer les lèvres, comme s'il l'insultait à voix très basse. Puis il a parlé.

-Vous souvenez-vous de mes garçons, que vous avez envoyés au meurtre ?

Puis je me suis souvenu de ce qu'ils m'avaient dit sur les trois enfants qui travaillaient au comité de quartier. Ils ont été retrouvés morts dans le terrain vague quelques mois avant les premières élections auxquelles ils avaient tous deux concouru. Ils portaient des affiches qu'ils allaient coller sur les murs pendant la nuit. Ils ont dit que c'était une enseignante qui les avait trouvés, à sept heures du matin, alors qu'elle allait à l'école. La femme avait aperçu des cheveux blonds au milieu de l'herbe et avait prévenu la police.

Les trois corps présentaient plusieurs impacts de balles à la tête et à la poitrine. Ils se cachaient parmi les buissons et les chats morts, appuyés contre le mur du salon de coiffure. Nous n'avons jamais su qui avait fait cela et il n'a pas été possible non plus de prouver qu'ils étaient des victimes du parti de l'opposition. Tous trois avaient été abattus contre le mur et le sang restait imprégné sur le mur, même si la pluie et le soleil blanchissaient le plâtre.

Antonio essuya le reste de la crème de son visage avec une serviette et y

mit un peu de lavande.

Domínguez savait alors qu'il ne recevrait jamais d'aide. Il commença à se lever et vit le couteau dans la main droite du grand-père, qui, de l'autre, le tenait sur la chaise jusqu'à ce qu'il le retourne face au miroir. Se regardant à travers le verre opaque, l'un regarda l'autre se transpercer la gorge avec la coupe nette d'un rasoir bien aiguisé. Le sang jaillit pendant quelques secondes et le corps de Dominguez devint blanc. Je n'osais même pas respirer, j'étais paralysée contre ma volonté.

Grand-père a baissé les rideaux métalliques immédiatement après. Il ne savait pas que j'étais toujours à l'intérieur. Il tremblait et s'est calmé en restant assis un moment. Il alluma une cigarette en regardant le miroir désormais sombre, couvert par les taches de terre cuite nées de la fissure. Certaines larves avaient commencé à émerger de l'ouverture, émergeant également des bords du miroir. Un quart d'heure plus tard, il y en avait tellement qu'ils couvraient tout le mur et s'éparpillaient sur le sol. Bientôt, ils grimpèrent déjà sur le corps de Domínguez. Lorsqu’ils recouvrirent chaque crevasse, ils commencèrent à la dévorer.

L'ARCHANGE

Son nom était Gabriel Benítez. Il était blond, aux cheveux raides, grand, costaud et avait une cicatrice sur le front. Personne ne savait exactement comment il avait fait, pas même mes parents, qui le connaissaient depuis qu'il était enfant. Des années plus tard, il créa sa propre entreprise et c'est alors que commença son mythe, celui de la boucherie que Benítez avait décidé de nommer « L'Archange ».

Parfois, nous sortions furtivement de l'école pour aller le voir. Son silence presque absolu nous était incompréhensible et fascinant. On savait que les femmes du quartier lui rendaient visite au moins une fois sur les conseils de leurs amies, et elles finirent toutes par reconnaître l'étrange attrait de cet homme de trente-quatre ans. Nous n'avons jamais su qu'il avait une petite amie et il a volontairement refusé les avances des filles du quartier. Comme s'il n'était pas capable de leur parler ou de leur dire un seul mot d'appréciation. C'est pour cela que les hommes rassemblés au bar murmuraient que Benítez n'aimait pas les femmes. Cependant, d'autres affirmaient l'avoir vu à plusieurs reprises avec des prostituées.

C’est précisément ce trait qui nous a attiré vers lui, cette virilité particulière qui n’avait pas besoin d’être démontrée autrement. Nous allions au magasin et nous appuyions au comptoir pour le regarder travailler, distribuer les tranches de viande dans les assiettes ou suspendre les demi-carcasses aux crochets. Son bonnet blanc cachait ses cheveux, mais pas la cicatrice qui semblait nous appeler à chaque instant. Il nous a alors regardé avec rage, avec une fureur que je n'avais jamais vue avant ou après l'avoir rencontré.

-Max.- Dit-il d'une voix très faible, et soudain le chien qu'il avait ramassé dans la rue plusieurs années auparavant, apparut sur le côté du comptoir depuis une partie cachée du local, nous regardant avec une expression furieuse. . Il était toujours à ses côtés, l'adorant presque. Ce chien, j'en suis maintenant sûr, était une extension de Benítez, le masque immuable et maussade avec lequel il cachait au monde une partie de sa personne que nous n'avons jamais pleinement connue. L'animal ressemblait à un Doberman, avec un mélange de races indéfinies. Il était grand et fort malgré son âge avancé, et complètement noir.

Le matin, avant huit heures, il ouvrit le commerce et laissa sortir Max. Le chien est resté dans la rue pendant une demi-heure, reniflant le trottoir et aboyant avec un gémissement d'extrême détresse. Je pouvais l'entendre tous les matins sur le chemin de l'école, et il me semblait même parfois que ce hurlement était une forme de communication avec quelque chose au-delà de nos sens.

Les seules fois où nous avons entendu Gabriel, c'était lors de son ivresse contenue, le samedi soir au bar. Santos n'aimait ni l'un ni l'autre, il était particulièrement en colère contre le chien. Max était assis sous la table, tandis que Benítez buvait ses verres de gin constants. Ces moments-là, il nous a parlé de son enfance, de la façon dont les gens ont influencé sa vie. Mais ce qui nous inquiétait le plus, c’était que ses paroles sonnaient toujours comme une condamnation à mort.

-Mes parents m'appelaient Gabriel pour que je sois bon comme un ange, mais s'ils me voyaient maintenant, ils le regretteraient sans doute. Veux-tu savoir comment je me suis fait ça ? - Nous a-t-il demandé en

désignant la cicatrice. - C'était une punition anticipée pour ce que j'allais faire plus tard.

"Tu es un type étrange", lui disait quelqu'un de temps en temps.

-Seul Max me comprend.

Alors le chien a hurlé. Aucun de nous n’a jamais osé le faire taire. La voix du boucher était le son triste et déçu de cet animal. Santos lui ôta alors brutalement le verre des mains, et ce fut le signal pour elle de partir. Il était le seul à qui Benítez autorisait ce traitement, comme s'il était encore un enfant gâté qu'il fallait forcer à rentrer chez lui. A trois heures du matin, il marchait seul vers le quartier du bordel.

Une nuit, j'ai eu l'idée de le suivre. J'avais environ seize ans et cet homme était comme mon lien nécessaire avec les femmes. J'ai marché derrière lui quelques mètres jusqu'à ce que le chien se retourne.

-Qu'est-ce qui ne va pas chez toi?- M'a-t-il demandé, tandis que Max me regardait avec méfiance.

-Rien, je voulais savoir si tu me laisserais entrer avec toi voir les putes.

J'ai vu Benítez rire pour la première fois et j'ai eu honte. Puis il m'a pris par le bras et m'a maintenu pendant deux pâtés de maisons, jusqu'à ce que les femmes commencent à apparaître dans les coins, comme des araignées sortant de leurs chambres sombres, des seuils aux lumières rouge pâle. Ils marchaient en rond sur leurs propres traces, avec des portefeuilles déchirés et des lèvres violettes.

Nous nous sommes approchés de l'un d'eux et Benítez lui a demandé :

-As-tu une fille pour mon ami ?

Nous entrâmes tous les trois dans la vieille maison, où la chaleur des poêles restait vierge et protégée de l'air humide de l'hiver. Sur un canapé en velours côtelé vert, trois ou quatre femmes d'un âge indéchiffrable étaient assises, les jambes croisées et pieds nus. Ses yeux sombres et incroyablement maquillés m'ont ébloui. J'ai senti la légère poussée qu'il m'a donnée pour m'encourager. ara. Je ne sais pas laquelle j'ai choisi, je ne me souviens même pas de son visage car ils me semblaient tous pareils à ce

moment-là. Nous sommes allés dans une pièce donnant sur un couloir qui ressemblait trop à celle de ma maison et j'ai ressenti des remords. La dernière chose que j'ai regardée avant de m'enfermer avec cette femme, avec cet inconnu, c'était Benítez qui entrait dans une autre pièce et Max assis pour attendre dans le couloir sur un tapis.

Quand je suis ressorti, Gabriel m'attendait sur le canapé, seul, en sous-vêtements et en train de fumer.

"Les filles dorment à cette heure-là", a-t-il déclaré.

La lumière de six heures du matin entrait par la fenêtre. Le soleil avait commencé à éclairer les rues qui allaient m'emmener à l'école. Le même chemin qui me ramènerait à mon enfance et à la virginité déjà irrémédiablement perdue.

Nous sommes restés là pendant un moment, et je sais qu'il n'était pas ivre quand il m'a parlé, quand il m'a dit ce qu'il ne dirait jamais à personne d'autre.

-J'ai eu une petite amie une fois, tu sais ? C'était la fille de Santos, le gars du bar.- Puis elle s'est approchée de mon oreille.- Je l'ai tuée.- Murmura-t-il.- J'ai tué ma copine accidentellement...

-Je ne te crois pas. S'il te laisse partir tous les samedis...

-Pour me saouler et me faire parler. Cela m'humilie, tu ne te rends pas compte ? La seule chose qui l'empêche de me tuer, c'est Max, il me protège.

Ce matin-là, j'ai pris mon petit-déjeuner en essayant de cacher la somnolence et les cernes de mon état de veille. Je me demandais si mes parents pouvaient sentir cet arôme de traître que je pensais porter. Je ne voulais pas retourner au travail, je me sentais confus et je suis allé voir Santos.

Le vieil homme essuya les tables avec un chiffon humide et vida les cendriers.

-Bonjour.- M'a-t-il dit, et tout à coup il a regardé vers la rue. Je me suis retourné et j'ai vu Gabriel et le chien assis sur le seuil de la boucherie.

-Ce chien est très spécial.-J'ai commenté.

-Ils auraient dû le tuer il y a de nombreuses années... -Murmura-t-il sans finir sa phrase, et il continua à nettoyer les tables, avec ce regard triste qu'il avait toujours.

Ma mère m'a dit plus tard que la fille de Santos avait été attaquée par Max et qu'elle était décédée quelques jours plus tard. Il me l'a dit au moment où nous passions devant la boucherie et Gabriel était à la porte.

-Bonjour.- Elle le salua.

-Bonjour, Laura.- Puis il m'a regardé et m'a dit :- Que faisais-tu l'autre soir dans le quartier des putes ?

Je restais là, ne sachant pas où aller. Maman l'a regardé surprise et, en attrapant mon bras, nous sommes partis. Quand je me suis retourné, j'ai remarqué qu'il me souriait en caressant le chien.

-Maman, ne le crois pas.- Mais ça ne servait à rien, j'ai été sermonné pendant une semaine. Je me suis enfermé dans ma chambre pour essayer d'élaborer un plan, me venger du fils de pute Benítez.

Cinq jours plus tard, dans la nuit, j'ai quitté la maison sans faire de bruit. Je suis resté assis dans la voiture de mon père pendant deux heures sans me décider. À sept heures trente du matin, mes paupières se fermaient et j'ai décidé que si ce n'était pas le moment, je ne le ferais jamais. En fin de compte, Benítez le demandait, son acte même de trahison semblait être un appel à quelqu'un pour qu'il mette fin à ce dont il n'était pas capable.

Arrivé au coin du commerce, j'ai attendu que le bus qui m'emmenait à l'école tous les matins passe sans moi cette fois. Assis nerveusement au volant, j'ai vu Benítez sortir avec son T-shirt blanc et son tablier ensanglanté. Il souleva le rideau métallique tandis que Max courait vers le trottoir. Puis j'ai démarré le moteur et accéléré, en écoutant le crissement des pneus sur l'asphalte.

Je pense que le chien a abaissé le trottoir juste une seconde avant mon passage. J'ai senti le choc des roues, le pas vertigineux et irréparable sur le dos de l'animal. Il y a eu deux chocs consécutifs. Ensuite, j'ai perdu le contrôle de la voiture et j'ai percuté une poubelle au virage suivant. Mais ce n’est qu’après avoir repris des forces que j’ai osé me retourner.

Lorsque les cloches de la cathédrale sonnèrent huit heures sous la luminosité du soleil d'août, les voisins commencèrent à s'approcher. Benítez était maintenant agenouillé sur le trottoir à côté de son chien.

Levant la tête, il embrassa son museau froid, taché de saleté et de sang, et je réalisai qu'il pleurait. Son visage était ridé, déchiré comme celui d'un garçon plein de terreur. Il portait pieusement le cadavre de Max dans ses bras. Il marchait sur le trottoir parmi les gens, hautain et triste. Son regard avait été transfiguré, tout son corps avait soudain acquis des contours doux, des mouvements innocents. Je jure que j'ai vu un instant à sa place un ange guerrier, le même homme que toujours mais avec des ailes et une épée dans la main droite, dans une procession d'hommage à l'animal mort. Ce n’était qu’un instant, une image éphémère et étrange. Puis Gabriel ferma la porte des locaux.

Comme nous ne l'avons pas revu depuis plusieurs jours, nous sommes allés le chercher. Ni lui ni ses affaires n'étaient plus là. Nous n'avons trouvé que le corps de Max sur le comptoir, raide et nauséabond.